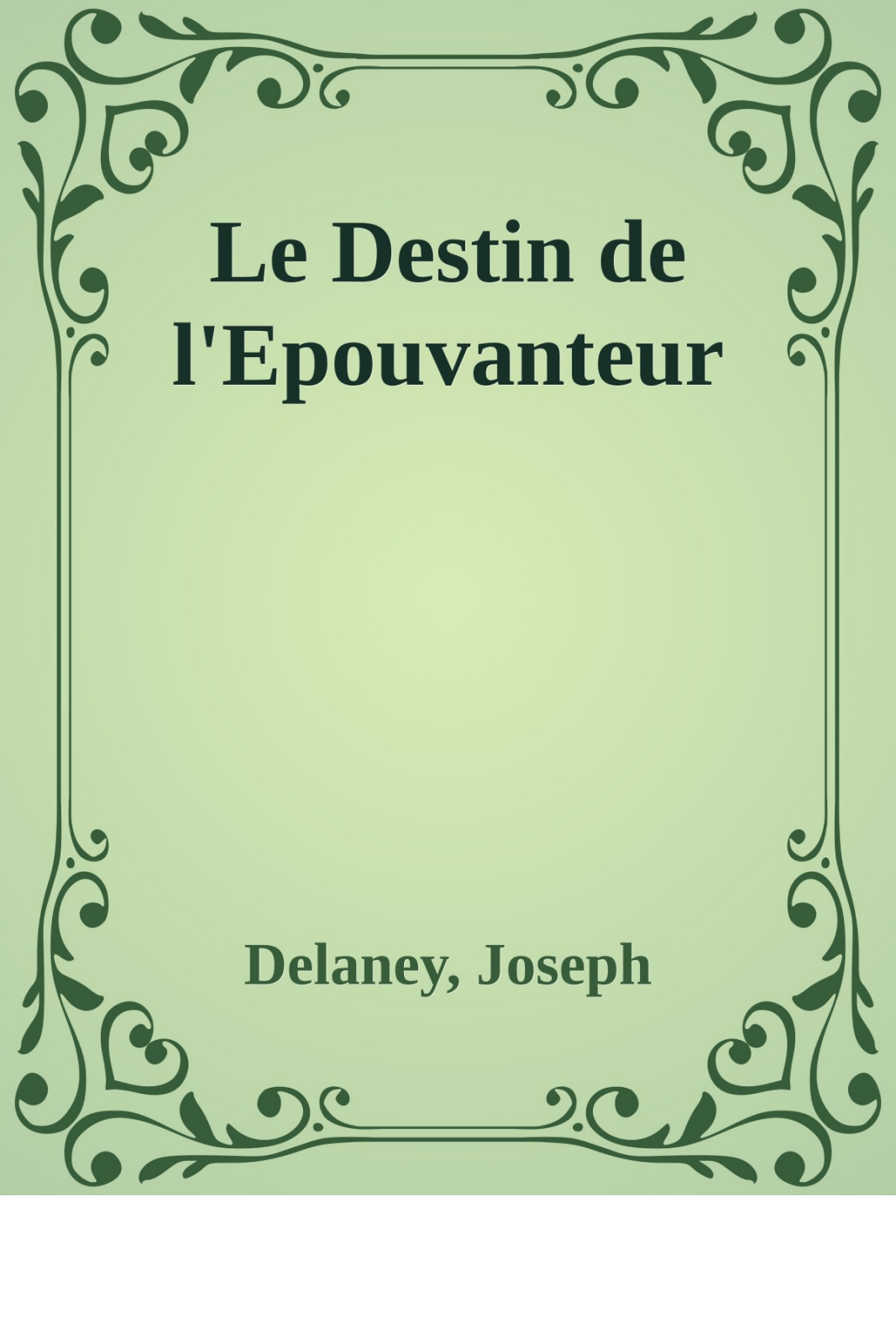


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Le Destin de l'Epouvanteur

Delaney, Joseph

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VIII

LE DESTIN DE L'ÉPOUVANTEUR



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

À Marie

Ouvrage publié originellement par The Bodley Head,
un département de Random House Children's Books
sous le titre The Spook's Destiny

Texte © 2011, Joseph Delaney

Illustrations © 2011, David Frankland

Illustration de couverture © 2011, David Wyatt

Pour la traduction française

© 2012, Bayard Éditions

18, rue Barbès 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-3701-3

Dépôt légal : février 2012

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Reproduction, même partielle, interdite

LE DESTIN DE L'ÉPOUVANTEUR

Traduit de l'anglais par Marie-Hélène Delval



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Le point le plus élevé du Comté
est marqué par un mystère.
On dit qu'un homme a trouvé la mort à cet endroit,
au cours d'une violente tempête, a
lors qu'il tentait d'entraver une créature maléfique
menaçant la Terre entière.
Vint alors un nouvel âge de glace.
Quand il s'acheva, tout avait changé,
même la forme des collines
et le nom des villes dans les vallées.
À présent, sur ce plus haut sommet des collines,
il ne reste aucune trace de ce qui y fut accompli,
il y a si longtemps.
Mais on en garde la mémoire.
On l'appelle la pierre des Ward

Table des matières

- 1 Prends garde aux jaboteurs !*
- 2 Du sang partout*
- 3 Le visiteur*
- 4 Le miroir*
- 5 Killorglin*
- 6 Un instrument de torture*
- 7 Le siège de Ballycarbery*
- 8 Shaun le mince*
- 9 De petits doigts froids*
- 10 Dans les griffes du Malin*
- 11 Le bouc de Killorglin*
- 12 Le dieu Pan*
- 13 Un pacte*
- 14 La tête de la sorcière*
- 15 L'ange noir*
- 16 Le repaire du dragon*
- 17 Écrit sur un miroir*
- 18 Les serres de la Morrigan*
- 19 Le chien de Culann*
- 20 Personne ne t'entendra crier*
- 21 Le temps s'arrête*
- 22 La Lame du Destin*
- 23 Couvert de sang*
- 24 Pauvre Tom !*
- 25 Ils mordront la poussière*

Prends garde aux jaboteurs !



Poussé par une bonne brise, le petit bateau de pêche où nous avions pris place voguait en direction de l'ouest, tanguant doucement vers le rivage qui se dessinait au loin. Je m'emplissais les yeux des vertes collines d'Irlande avant que la lumière ne baisse. Dans une vingtaine de minutes, il ferait nuit.

L'air s'emplit tout à coup d'un hurlement menaçant, et le pêcheur leva la tête avec inquiétude. Le vent violent qui s'était mis à souffler amenait une masse de nuages noirs venue du nord. Des éclairs fourchus zébrèrent le ciel ; la mer enfla, écumante, et secoua dangereusement notre embarcation.

Nos trois chiens loups commencèrent à gémir. Même par beau temps, Griffes, Sang et Os, qui par ailleurs ne connaissaient pas la peur, n'appréciaient guère les voyages en mer.

Je m'agrippai à la proue. Le froid me pinçait les oreilles, les embruns me piquaient les yeux. L'Épouvanteur et mon amie Alice s'accroupirent contre le plat-bord. La houle avait forcé d'une façon qui ne me paraissait pas naturelle, au point que le bateau menaçait de chavirer. Comme nous descendions dans un creux, un véritable mur d'eau s'éleva au-dessus de nous, prêt à briser notre fragile esquif et à nous entraîner par le fond.

Je ne sais par quel miracle nous fûmes soulevés sur la crête de la vague. Nous avions survécu. Un déluge de grêle s'abattit alors, martelant nos têtes et nos épaules de ses petits cailloux glacés. Un nouvel éclair déchira le ciel juste au-dessus de nous. Et, dans le

tourbillon noir des nuées, je vis s'allumer deux orbes lumineux.

Je les fixai, stupéfait. On aurait dit des yeux qui me regardaient. Le gauche était vert tandis que le droit était bleu, et ils luisaient de malignité.

Je me frottai les paupières ; sans doute était-ce un effet de mon imagination. Non, les yeux étaient toujours là. À l'instant où j'allais attirer l'attention d'Alice sur cette étrange apparition, elle s'effaça.

Le vent tomba aussi soudainement qu'il s'était levé, les énormes vagues s'aplanirent. La mer, cependant, restait agitée, et la brise qui soufflait dans notre dos nous poussait rapidement vers la côte.

— Il y a un bon côté à tout, même au mauvais temps ! Dans cinq minutes, je vous dépose sur le rivage, lança le pêcheur.

Je n'arrivais pas à oublier ces yeux, au cœur du nuage. Ils n'avaient peut-être été qu'une hallucination, mais je devrais en parler plus tard à l'Épouvanteur. Là, le moment était mal choisi.

— Bizarre, une tempête aussi soudaine, non ? fis-je remarquer.

Le pêcheur secoua la tête.

— On assiste à des tas de phénomènes bizarres, en mer. Les grains sont fréquents, par ici, ils vous tombent dessus sans crier gare ! Ces vagues, c'était quelque chose, hein ? Mais mon vieux rafioteur en a vu d'autres, allez !

D'un air satisfait, il ajouta :

— Il faut que je sois de retour avant l'aube, et ce bon vent va gonfler mes voiles.

L'Épouvanteur l'avait payé généreusement, lui remettant presque tout l'argent qui lui restait. C'était mérité, le pêcheur avait pris de gros risques. Huit heures plus tôt, nous avions quitté l'île de Mona pour rejoindre l'Irlande. Ayant dû fuir le Comté envahi par les armées ennemies, l'Épouvanteur, Alice et moi étions des réfugiés. Or, à présent, les habitants de Mona renvoyaient tous les émigrés entre les mains des forces d'occupation. Nous avions couru là-bas de graves dangers, nous étions poursuivis. Il était grand temps de partir.

— J'espère qu'on recevra un meilleur accueil, ici, marmonna Alice.

— Ma foi, jeune fille, il ne pourra pas être pire que le précédent, commenta l'Épouvanteur.

C'était bien vrai. Sur Mona, nous avions à peine débarqué que l'armée locale nous traquait.

— Vous ne devriez pas avoir de problèmes, cria le pêcheur, tâchant de se faire entendre malgré les sifflements du vent. Peu d'étrangers s'aventurent aussi loin, et l'île est grande. Quelques bouches de plus à nourrir ne seront un souci pour personne. D'ailleurs, le travail ne manque pas, ici, pour un Épouvanteur. On appelle parfois l'Irlande l'île Hantée ! Elle abrite plus que son lot de fantômes !

J'avais entamé ma troisième année d'apprentissage auprès de mon

maître, John Gregory, apprenant à lutter contre les sorcières, les gobelins et toutes autres créatures de l'obscur. Les fantômes, qui ne représentent qu'une faible menace, ne nous inquiétaient guère. La plupart n'ont même pas conscience d'être morts ; il suffit d'employer les bons mots pour les persuader de rejoindre la lumière.

— Il n'y a donc pas d'épouvanteurs, dans l'île ? demandai-je.

— C'est une espèce en voie de disparition, répondit le pêcheur.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— Il paraît qu'on n'en trouve plus un seul à Dublin, et la ville est infestée de jaboteurs.

— De jaboteurs ? répétais-je. Qu'est-ce que c'est ?

Le pêcheur se mit à rire.

— Toi, un apprenti épouvanteur, tu ignores ce qu'est un jaboteur ? Eh bien ! Tu devrais être plus attentif à tes leçons !

Ces réflexions m'agacèrent. Mon maître, perdu dans ses pensées, ne semblait pas avoir entendu. Il n'avait jamais fait mention de jaboteurs, et je n'avais rien là à ce sujet dans son Bestiaire. Il gardait précieusement cet ouvrage dans son sac. Il l'avait écrit et illustré lui-même, répertoriant toutes les créatures qu'il avait rencontrées ou dont il avait eu connaissance, y ajoutant des remarques sur la façon d'en venir à bout. Non, il n'y avait aucune référence aux jaboteurs dans le chapitre sur les fantômes, j'en étais sûr.

— Je ne voudrais pas faire votre boulot, ça, non ! continua le pêcheur. Malgré ses colères et ses sautes d'humeur, j'aime mieux affronter la mer. Plutôt me noyer que devenir fou ! Crois-moi, prends garde aux jaboteurs !

La conversation s'arrêta là, car nous accostions le long d'une jetée en bois reliée à un rivage de galets. Les trois chiens sautèrent à terre. Nous débarquâmes moins lestement, transis et ankylosés.

Le pêcheur reprit aussitôt la mer, tandis que, quittant la jetée, nous trébuchions dans les galets qui roulaient sous nos pieds. On pouvait sûrement nous entendre de loin, mais l'obscurité nous dissimulait. De toute façon, si le pêcheur avait dit vrai, nous n'avions rien à craindre des autochtones.

Les nuages étaient denses, et il faisait très sombre. Nous distinguâmes cependant devant nous la forme d'une habitation. Ce n'était qu'un hangar à bateaux délabré, qui nous procura un abri pour la nuit.

L'aube fut plus clémente. Le ciel s'était éclairci, le vent était tombé. Si le froid était encore vif, ce petit matin de la fin février avait déjà des parfums de printemps.

Le pêcheur avait appelé cet endroit l'île Hantée, mais son nom d'île d'Emeraude lui convenait parfaitement, bien que le Comté fût tout

aussi verdoyant. Alors que nous descendions une pente herbeuse, la cité de Dublin nous apparut en contrebas, avec ses maisons serrées les unes contre les autres de chaque côté d'un large estuaire.

Tout en marchant, j'interrogeai mon maître :

— Qu'est-ce qu'un jaboteur ?

Comme d'habitude, je portais nos deux sacs et mon bâton. Il marchait à une telle allure qu'Alice et moi peinions à le suivre.

Il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je n'en ai pas la moindre idée, petit. Il s'agit probablement d'une créature que nous connaissons sous un autre nom. Dans certains pays, par exemple, on appelle les gobelins des kobolds.

Il existe différentes sortes de gobelins, depuis les plus dangereux, comme les éventreurs, jusqu'aux cogneurs, relativement inoffensifs, qui se contentent de taper dans les murs pour effrayer les gens. Je trouvais curieux qu'on puisse les désigner autrement.

Je décidai alors de confier à mon maître la vision que j'avais eue dans la tempête.

— Vous vous rappelez ce grain qui nous a secoués si fort ? J'ai vu une chose bizarre, dans les nuages : deux yeux qui nous regardaient.

L'Épouvanteur s'arrêta et me dévisagea avec intensité. La plupart des gens se seraient montrés incrédules ; d'autres auraient ri tant cela paraissait idiot. Mon maître, lui, prit ma déclaration au sérieux :

— Tu en es sûr, petit ? Nous étions en mauvaise posture. Le pêcheur lui-même avait peur, en dépit de ses fanfaronnades une fois la tempête passée. Dans des moments comme celui-là, notre imagination peut nous jouer des tours. Il suffit de fixer les nuages pour y apercevoir n'importe quoi.

— Ce n'était pas mon imagination, j'en suis sûr. Il y avait bien deux yeux, l'un vert, l'autre bleu, et leur regard n'avait rien d'amical.

Mon maître hocha la tête :

— En ce cas, restons vigilants. Nous sommes en pays étranger ; des tas de dangers inconnus sont à craindre.

Sur ces mots, il se remit en marche. Je m'étonnais qu'Alice ne soit pas intervenue dans la conversation. Une expression inquiète assombrissait son visage.

L'air s'emplit bientôt d'une odeur de poisson : nous arrivions à Dublin. Nous nous frayâmes un chemin le long d'étroites rues encombrées, descendant vers le fleuve. Malgré l'heure matinale, une foule bruyante se bousculait, des camelots haranguaient les passants à chaque coin de rue. Nous croisâmes des musiciens : un vieux violoneux et des gamins soufflant dans de petites flûtes. En dépit de toute cette agitation, personne ne nous disputa le droit de marcher dans la ville. Les choses se présentaient nettement mieux que lors de notre arrivée à Mona.

Il y avait de nombreuses auberges, qui pour la plupart affichaient complet. Nous finîmes par en trouver quelques-unes offrant encore des chambres. La première était trop chère pour le peu d'argent dont mon maître disposait. Il nous fallait un lieu où passer trois ou quatre nuits avant d'espérer gagner de quoi payer les suivantes. Dans la deuxième, on nous refusa l'hospitalité sans explication. John Gregory n'essaya même pas de discuter. Beaucoup de gens n'aiment pas les épouvanteurs. Selon eux, des hommes en relation avec l'obscur ne peuvent qu'entraîner dans leur sillage des êtres maléfiques.

Enfin, dans une ruelle écartée, à cent mètres du fleuve, un établissement annonçait des chambres libres. L'Épouvanteur observa les lieux d'un air dubitatif.

— Pas étonnant qu'ils n'aient pas de clients, fit remarquer Alice en fronçant le nez. Qui voudrait séjourner ici ?

J'étais bien de son avis. La façade aurait eu besoin d'un bon ravalement ; plusieurs fenêtres, une au rez-de-chaussée et deux à l'étage, étaient bouchées avec des planches. L'endroit s'appelait l'auberge du Violoneux Mort, et l'enseigne représentait un squelette jouant de son crinclin. Elle ne tenait plus que par un clou, et chaque coup de vent menaçait de la décrocher.

— Il nous faut un toit, et nous n'avons pas les moyens de pinailler, déclara enfin l'Épouvanteur. Voyons ce que propose l'hôtelier.

L'intérieur était si sombre qu'on se serait cru en pleine nuit. Une chandelle brûlait sur le comptoir, à côté d'une clochette, que l'Épouvanteur agita.

Au bout d'un long silence, on entendit des pas descendre un escalier. Une porte s'ouvrit, et l'aubergiste apparut.

C'était un petit homme trapu à la mine taciturne. De longs cheveux gris et gras pendaient sur son col effiloché. Il avait l'allure abattue de quelqu'un que la vie n'a pas ménagé. Mais, dès qu'il vit mon maître avec son bâton et son manteau à capuchon, son visage s'illumina.

— Un épouvanteur ! s'exclama-t-il. Mes prières ont enfin été entendues !

— Nous aimerions avoir des chambres, expliqua John Gregory. Mais dois-je comprendre que vous avez un problème ?

— Vous êtes bien épouvanteur ? reprit l'homme en jetant un regard soupçonneux aux souliers pointus d'Alice.

Les femmes qui portent des souliers pointus sont généralement suspectées d'être sorcières. Dans le cas d'Alice, c'était exact. Elle avait reçu pendant deux ans l'enseignement de sa mère, Lizzie l'Osseuse.

Elle était ma meilleure amie, et nous avons traversé bien des épreuves ensemble. La magie d'Alice m'avait sauvé la vie à plusieurs reprises. Néanmoins, mon maître craignait toujours qu'un jour ou l'autre, elle se laissât entraîner vers l'obscur. Il lui adressa un bref

froncement de sourcils avant de se tourner vers l'hôtelier :

— Oui, je suis épouvanteur, et voici mon apprenti, Tom Ward. La jeune fille s'appelle Alice. Elle est à mon service en tant que copiste. Si vous me disiez en quoi je puis vous être utile ?

L'aubergiste désigna une table :

— Laissez vos chiens dans la cour, et venez donc vous asseoir. Je vais vous servir un petit déjeuner et vous expliquer la situation.

Nous étions à peine assis qu'il déposait au milieu de la table une autre chandelle. Puis il disparut dans l'arrière-salle. Presque aussitôt, nous entendîmes le crépitement du bacon en train de frire, tandis qu'une odeur appétissante se faufilait sous la porte.

Il nous apporta bientôt une généreuse platée d'œufs au bacon et de saucisses. Il attendit patiemment que nous ayons achevé notre repas avant de s'asseoir avec nous pour entamer son récit :

— Voilà presque six mois que je n'ai pas eu un seul client. Les gens ont trop peur. Personne ne veut loger ici depuis que c'est arrivé. Aussi, je crains de ne pouvoir vous payer vos services en bon argent. Mais vous aurez trois chambres gratuites pendant une semaine si vous m'en débarrassez. Qu'en pensez-vous ?

— Si je vous débarrasse de quoi ? demanda l'Épouvanteur.

— Quiconque a affaire à lui devient fou en un rien de temps. C'est un jaboteur, et un de la pire espèce.

Du sang partout



— Qu'est-ce qu'un jaboteur, au juste ? s'enquit mon maître.

— Vous ne le savez pas ?

L'aubergiste affichait de nouveau un air suspicieux.

— Dans le Comté, d'où je viens, on ne connaît aucune créature de ce nom, expliqua l'Épouvanteur. Aussi, prenez votre temps et contez-moi tout, que je sache à quoi j'aurai affaire.

— Un jaboteur apparaît le plus souvent dans la semaine suivant un suicide. C'est ce qui est arrivé ici, nous apprit l'homme. La femme de chambre était à mon service depuis plus de deux ans. Une gentille fille, travailleuse et – pour son malheur – jolie comme un cœur. Elle a attiré l'attention d'un garçon très au-dessus de sa condition. Je l'ai mise en garde, mais elle n'a rien voulu entendre. Bref, en deux mots, il lui a fait des promesses qu'il n'avait aucune intention de tenir. D'ailleurs, même s'il avait respecté sa parole, sa famille n'aurait jamais approuvé une telle union. C'était un riche héritier, avec un nom et un rang à respecter. Aurait-il vraiment épousé une humble servante sans le sou ? Il prétendait l'aimer. Elle l'aimait, c'est certain. Mais, comme il fallait s'y attendre, les choses ont mal tourné. Il a épousé une jeune fille de la noblesse. Le mariage était arrangé depuis des mois. Il avait menti tout du long. La malheureuse a eu le cœur brisé. Elle s'est tranché la gorge, cette folle ! Une façon bien pénible de quitter la vie ! Je l'ai entendue hoqueter et suffoquer. J'ai couru à l'étage pour voir ce qui se passait. Il y avait du sang partout.

— La pauvre fille ! compatit Alice, frissonnante.

J'acquiesçai en silence, essayant de chasser de mon esprit l'image de cette affreuse agonie. C'est une grande faute que de se tuer. Mais, quand on est au fond du désespoir, on ne sait sans doute plus ce qu'on

fait.

— On voit encore des taches de sang sur le plancher, poursuivit l'aubergiste. J'ai eu beau frotter, ça ne s'en va pas. Elle a mis longtemps à mourir. J'ai appelé un médecin, mais il n'a rien pu faire. On ne peut jamais compter sur les médecins. Quoi qu'il en soit, elle repose à présent au cimetière des pauvres. Elle a été une bonne servante, comme je vous l'ai dit, et j'ai payé ses funérailles. Moins d'une semaine plus tard, le jaboteur était là. Elle était à peine refroidie dans sa tombe que...

— Quels sont les signes de son arrivée ? le coupa l'Épouvanteur. Réfléchissez bien, c'est important.

— On a entendu des coups bizarres sur le plancher, des coups rythmés : deux rapides, puis trois espacés, et ça continuait indéfiniment. Au bout de quelques jours, on sentait un froid intense à l'emplacement où la pauvre fille est morte, juste au-dessus des taches de sang. Le lendemain, un de mes hôtes est devenu fou. Il a sauté par la fenêtre et s'est brisé les deux jambes sur les pavés de la ruelle. Ses jambes guériront, pas son esprit.

— Vous ne lui aviez pas loué cette chambre-là, je suppose ?

— Personne n'y logeait ; c'est une chambre de bonne, au grenier. Un jaboteur hante l'endroit où le suicide a eu lieu. Mais j'ai entendu dire qu'il pouvait circuler alentour.

— D'où vient ce nom de « jaboteur » ? demandai-je.

— C'est à cause des bruits qu'il produit, petit. Il ne cesse de jacasser sur un ton sarcastique, il s'adresse à lui-même dans un babillage incessant. Il émet des sons incompréhensibles, mais dont l'effet est terrifiant.

Il s'adressa de nouveau à l'Épouvanteur :

— Alors, saurez-vous régler ça ? Les prêtres en sont incapables. Cette ville regorge de prêtres, mais ils ne valent pas mieux que les médecins.

Mon maître fronça les sourcils :

— Comme je vous l'ai dit, nous arrivons du Comté, un pays de l'autre côté de la mer, à l'est. Je dois reconnaître que je n'ai jamais eu affaire à rien de semblable. La description de phénomènes aussi étranges aurait pourtant dû parvenir jusqu'à nous.

— C'est que les jaboteurs sont nouveaux, ici, précisa l'aubergiste. On a d'abord signalé des cas dans le Sud-Ouest, puis le fléau s'est étendu jusqu'à l'Est. En ville, les premiers se sont manifestés il y a environ un an, juste avant Noël. Selon certains, ce serait l'œuvre des mages caprins du Kerry, qui utilisent la magie noire. Allez savoir !

Nous ne savions pas grand-chose sur ces mages irlandais, sinon qu'ils étaient en conflit permanent avec les propriétaires terriens. Il n'y avait qu'une courte note à leur sujet dans le Bestiaire de

l'Épouvanteur. Ils célébraient un culte à l'ancien dieu Pan, dont ils recevaient leur pouvoir. Des rumeurs parlaient de sacrifices humains. Bref, une sale affaire.

— Votre jaboteur, il se manifeste après la tombée de la nuit, supposa l'Épouvanteur. Je me trompe ?

L'aubergiste acquiesça.

— Nous nous occuperons donc de lui dès ce soir. Cela vous convient-il si nous prenons nos chambres à l'avance ? Nous manquons de sommeil et avons besoin de dormir avant d'affronter cette créature.

— Débarrassez-m'en par n'importe quel moyen ! Mais, si vous échouez, vous me devrez chaque nuit passée dans mon établissement. Moi, je quitte l'auberge à la tombée du jour ; je vais dormir chez mon frère. Vous me paierez demain matin.

— Marché conclu, déclara John Gregory.

Les deux hommes se serrèrent la main pour sceller leur accord. L'aubergiste était reconnaissant à mon maître de lui apporter son aide, et en trop grande difficulté financière pour refuser le contact avec un épouvanteur.

Nous choisîmes chacun une chambre. Après avoir convenu de nous retrouver dans la cuisine environ une heure avant le coucher du soleil, nous passâmes la fin de la matinée et une partie de l'après-midi à dormir. Mon sommeil fut agité : je fis un rêve terrifiant.

J'étais dans une forêt. Il n'y avait pas de lune, mais les arbres luisaient d'une lueur argentée, irréaliste. Seul et désarmé, je rampais sur le sol en quête d'un objet dont j'avais un besoin urgent : mon bâton. Sans lui, je ne survivrais pas.

Minuit allait sonner, et j'étais recherché par un être effroyable. J'étais trop hébété pour me rappeler de quelle créature il s'agissait. Je me souvenais seulement qu'elle était envoyée par une sorcière. La sorcière voulait se venger de quelque chose que je lui avais fait. Mais quoi ? Que m'arrivait-il ? Pourquoi la mémoire me manquait-elle ? Étais-je la proie de quelque sortilège ?

Une cloche tinta sinistrement, au loin. Pétrifié par la peur, je comptai les coups. Au troisième, pris de panique, je sautai sur mes pieds et partis à fond de train. Les branches me fouettaient le visage, les ronces me déchiraient les mollets tandis que je fonçais désespérément à travers les arbres vers l'église invisible. L'être qui me poursuivait ne courait pas dans les broussailles, il ne se déplaçait pas sur deux ou quatre pattes. J'entendais le battement furieux d'ailes gigantesques.

Je jetai un regard derrière moi, et mon sang se glaça. J'étais pris en chasse par un immense corbeau noir, dont la vue augmenta ma terreur. C'était la Morrigan, la divinité vénérée par les sorcières celtes,

la déesse assoiffée de sang qui arrachait à coups de bec les yeux des mourants. Mais, je le savais, si je réussissais à atteindre l'église, je serais sauvé.

Pourquoi ? Je l'ignorais. Habituellement, les églises ne constituent pas un refuge contre l'obscur. Pour assurer leur sécurité, les épouvanteurs et leurs apprentis comptent plutôt sur les outils de leur profession et une bonne connaissance des différents moyens de défense. Néanmoins, il me fallait gagner cette église, sinon, je mourrais, et l'obscur s'emparerait de mon âme.

Je trébuchai contre une racine et m'étais de tout mon long. Me redressant sur les genoux, je regardai le corbeau. L'oiseau noir s'était posé sur une branche, qui craquait et pliait sous son poids. L'air se troubla, et je battis des paupières pour retrouver une vision normale. Ce que je découvris me terrifia.

Devant moi se tenait une haute silhouette vêtue d'une longue robe noire éclaboussée de sang. Elle était femme des pieds jusqu'au cou, mais sa tête était celle d'un énorme corbeau, aux yeux ronds luisants de cruauté, au bec redoutable. Puis cette tête se mit à se déformer. Le bec rapetissa, les yeux cruels s'adoucirent, s'élargirent, jusqu'à devenir les traits d'un visage humain. Ce visage, je le reconnaissais ! C'était celui de la sorcière celte que l'épouvanteur Bill Arkwright avait tuée dans le Comté. Il lui avait jeté son poignard dans le dos ; puis il avait fait dévorer le cœur de la créature à ses chiens pour être sûr qu'elle ne reviendrait pas après sa mort. Bill se montrait plus implacable avec les sorcières que mon maître, John Gregory.

Mais était-ce bien elle ? Je l'avais observée de près, et j'aurais pu jurer que ses deux yeux étaient de la même couleur. À cet instant, je sus que rien de tout cela n'était réel. C'était un mauvais rêve, un des pires qui soient : un de ces cauchemars lucides dont on n'arrive pas à s'extraire. Je faisais régulièrement ce cauchemar depuis des mois, et il était chaque fois plus éprouvant.

La sorcière marchait vers moi, à présent, les mains tendues, prête à m'arracher la chair de ses griffes.

Je luttais de toutes mes forces pour me sortir du sommeil. Enfin, j'ouvris les yeux, et ma peur reflua peu à peu. Il me fallut cependant un long moment pour retrouver mon calme. J'étais parfaitement réveillé, à présent, et incapable de me rendormir. Cela ne me laissait pas dans le meilleur état d'esprit pour affronter un jaboteur, quoi qu'il puisse être.

Nous nous retrouvâmes à la cuisine, sans avoir l'intention de rien avaler de substantiel. Nous allions combattre l'obscur, et l'Épouvanteur insista pour que nous jeûnions. Il ne nous autorisa qu'un peu de fromage. Son fromage jaune du Comté lui manquait. Où

que nous soyons, il déplorait toujours le peu de saveur des produits locaux.

Il mangea en silence, du bout des dents, avant de m'adresser une question :

— Eh bien, petit, que penses-tu de la situation ?

Je le dévisageai. Ses traits semblaient taillés dans le granit, mais je découvris de nouvelles rides sur son front et lus de la lassitude dans ses yeux. Sa barbe était déjà grise le jour de notre première rencontre, quand il était venu à la ferme discuter les conditions de mon apprentissage. À l'époque, cependant, on y distinguait des touches de noir, de roux et de brun. Maintenant, elle était entièrement grise. Il paraissait plus vieux ; les événements des trois dernières années l'avaient éprouvé.

— La situation ? Elle m'inquiète, avouai-je. Faire face à un adversaire d'un type nouveau, c'est toujours dangereux.

Ça l'est. Il y a trop d'éléments inconnus. À quelle espèce appartient un jaboteur ? Est-il vulnérable au sel et à la limaille de fer ?

— Cette créature n'existe peut-être pas, suggéra Alice.

— Que veux-tu dire, jeune fille ? la questionna mon maître, non sans agacement.

Il supportait mal qu'elle fourrât son nez dans nos affaires d'épouvanteurs.

— Si c'était l'esprit de chaque suicidé, emprisonné par magie noire, qui se manifestait ?

L'expression de l'Épouvanteur s'adoucit et il approuva de la tête, l'air songeur.

— Les sorcières de Pendle ont-elles de tels pouvoirs ? demanda-t-il.

— Celles qui utilisent la magie des ossements emploient un sortilège qui lie l'esprit d'un mort à sa tombe.

— Certains esprits sont liés ainsi de toute façon, jeune fille. On les appelle les *croche'tombes*.

— Les esprits liés par les sorcières ne se contentent pas de rester là, précisa Alice. Ils terrifient tous ceux qui s'approchent. Ce sortilège sert le plus souvent à tenir les gens éloignés de certaines parties d'un cimetière. Les sorcières peuvent ainsi piller les tombes et récolter des ossements.

Chez ce type de sorcière, les os des pouces sont les plus prisés. Elles les font bouillir dans leur chaudron pour en tirer des pouvoirs magiques.

— Suivons ton raisonnement, reprit l'Épouvanteur. S'il s'agit d'esprits captifs, ils sont manipulés pour pousser les gens à la folie. Ça se tient. Mais comment et pourquoi le fléau se propage-t-il ?

— Un sort peut échapper au contrôle, répondit Alice. Il développe alors sa propre énergie, répandant de tous côtés sa force maléfique.

Lizzie l'Osseuse a lancé un jour un sort qu'elle n'a pas pu maîtriser. Je ne l'avais jamais vue aussi terrifiée.

L'Épouvanteur se gratta vigoureusement la barbe, à croire qu'une famille d'insectes y avait fait son nid.

— Possible, admit-il enfin. Je propose qu'on visite d'abord la chambre où cette malheureuse s'est donné la mort. Tom viendra avec moi, je suppose donc que tu nous accompagneras, jeune fille.

Il y avait une pointe de sarcasme dans cette dernière phrase. Alice et moi étions en mauvaise posture, et il n'y pouvait rien. L'année précédente, pour sauver la vie de bien des gens – y compris celle d'Alice et de l'Épouvanteur-, j'avais vendu mon âme au Malin, le Démon en personne, l'obscur fait chair. Il avait été appelé sur Terre par un clan de sorcières de Pendle, et sa puissance ne cessait d'augmenter. Un nouvel âge de ténèbres menaçait notre monde.

Seule la magie noire d'Alice empêchait à présent le Malin de venir me prendre mon âme. Elle avait mêlé trois gouttes de son sang à trois gouttes du mien dans ce qu'elle appelait «une fiole de sang». Je la portais dans ma poche, et le Malin ne pouvait m'approcher. Mais Alice ne devait pas s'éloigner de moi pour être elle aussi sauvegardée.

Nous craignons toujours d'être séparés de la fiole et de nous trouver hors de son aura protectrice. Pire encore : lorsque je mourrais, que ce soit dans six ou dans soixante ans, le Malin viendrait réclamer son dû et me soumettrait à une éternité de tourments.

Le seul moyen d'y échapper était de le détruire, ou de l'entraver et de l'enfermer dans une fosse avant que cela n'arrive. L'énormité de cette tâche pesait lourd sur mes épaules.

Grimalkin, la tueuse du clan Malkin, était une ennemie jurée du Malin. Elle pensait qu'il pourrait être retenu dans une fosse à condition d'être transpercé par des piques faites d'un alliage d'argent. Alice l'avait contactée, et elle avait accepté de se joindre à nous pour tenter le coup. Mais de longues semaines s'étaient écoulées, et nous n'avions aucune nouvelle de Grimalkin. Alice craignait que, aussi invulnérable fut-elle, un malheur ne lui soit arrivé. Les troupes étrangères qui occupaient le Comté avaient peut-être effectué un raid contre les sorcières de Pendle, les massacrant ou les emprisonnant. En tout cas, la fiole de sang nous était plus nécessaire que jamais.

Peu après le coucher du soleil, muni d'une chandelle, l'Épouvanteur nous conduisit au grenier, jusque dans la misérable chambrette que la servante avait habitée et où elle était morte.

Le sommier avait été débarrassé de sa literie. Entre le lit et la fenêtre, des taches sombres marquaient le plancher. L'Épouvanteur posa le chandelier sur la table de chevet ; nous nous installâmes de notre mieux, assis par terre. Et l'attente commença. Si le jacobin était

en quête de victimes cette nuit-là, il viendrait à nous. Nous étions les seuls occupants de l'auberge.

J'avais empli mes poches de sel et de limaille de fer, habituellement efficaces contre les gobelins et, dans une moindre mesure, contre les sorcières. Mais, si l'hypothèse d'Alice se révélait exacte, si nous avions affaire à un esprit emprisonné par la magie noire, ces substances resteraient sans effet.

Nous n'eûmes pas à patienter longtemps. Quelque chose d'invisible se mit à ramper sur le sol. Il y eut deux coups rapides, puis trois plus espacés. Et cela recommença, encore et encore. J'avais les nerfs en pelote. Puis la flamme de la chandelle vacilla, la température baissa brusquement. Un froid glacial me gela les os, annonçant l'approche d'une créature de l'obscur.

Juste au-dessus des taches de sang, une colonne de lumière pourpre s'éleva. Il en sortait des sons confirmant que le jaboteur portait bien son nom. C'était une voix de fillette, sifflante, haut perchée, émettant un babillage incompréhensible qui m'emplissait les oreilles, me rendait nauséux et me donnait le tournis. Il me semblait que le sol penchait et que j'allais perdre l'équilibre.

Je sentais la malveillance de la créature : elle voulait me faire mal, me faire mourir. Alice et l'Épouvanteur éprouvaient-ils la même chose ? Ils se contentaient de fixer la lumière pourpre, les yeux écarquillés, comme pétrifiés.

Moi, en dépit de mon vertige, j'étais libre de mes mouvements. Je décidai donc d'agir avant que le jaboteur ne s'introduise plus avant dans ma tête et me manipule à son gré. Je me levai, plongeai les mains dans mes poches. Ma main droite se referma sur une poignée de sel, la gauche s'emplit de limaille de fer. Et je lançai les deux poignées sur la colonne de lumière.

J'avais bien visé, la volée de grains atteignit sa cible. Malheureusement, rien ne se produisit. La colonne continua de luire, tandis que le sel et la limaille retombaient en pluie sur le sol.

L'affreux babillage me vrillait les tympans. Des pointes acérées me transperçaient les yeux, un bandeau d'acier m'enserrait le front, m'écrasait lentement le crâne. La douleur serait bientôt intolérable. Je sentis monter la panique. Allais-je sombrer dans la folie ? Être poussé au suicide pour abrégé mes tourments ?

Une chose alors me frappa : ces jabotages n'étaient pas des sons dépourvus de signification. J'avais été trompé par leur vitesse et leur stridulation. C'était de l'Ancien Langage ! La voix récitait un sortilège !

La chandelle s'éteignit soudain, nous plongeant dans l'obscurité. Seule la colonne de lumière pourpre était encore visible. Au même instant, je me trouvai immobilisé. Je voulais fuir cette mansarde

inconfortable où la pauvre servante s'était donné la mort, et je ne pouvais plus bouger. Mon vertige s'accroissait, je perdis l'équilibre. Je tombai rudement sur le côté et ressentis une douleur aiguë, comme si j'avais heurté une pierre.

En me débattant pour me relever, je distinguai une autre voix féminine, psalmodiant elle aussi en Ancien Langage. Cette deuxième voix monta, tandis que la première s'affaiblissait jusqu'à ce que les deux se soient éteintes. Je compris soudain que la deuxième voix avait été celle d'Alice. Elle avait utilisé un sortilège de son cru contre 0102 le jaboteur.

À mon grand soulagement, l'insupportable sabotage s'était tu. Un cri d'angoisse s'éleva alors : l'esprit de la jeune servante était libre, mais en grand tourment. Il errait dans les Limbes.

Une troisième voix s'éleva, un timbre mâle que je reconnus aussitôt : celui de l'Épouvanteur.

— Écoute-moi, jeune fille, disait-il. Tu n'as pas à rester ici...

Ahuri, je crus d'abord qu'il s'adressait à Alice. Puis je compris qu'il parlait à l'esprit de la morte.

— Va vers la lumière ! ordonna-t-il. Tu m'entends ? Va vers la lumière, à présent !

Un gémissement effrayé lui répondit :

« Je ne peux pas ! Je suis perdue dans le brouillard. Je ne trouve pas le chemin ! »

— Le chemin est devant toi. Regarde bien, tu distingueras un sentier de lumière !

« J'ai mis fin à mes jours. C'était mal ; je suis punie. »

Il est toujours plus difficile aux suicidés et aux victimes de mort violente de prendre la voie vers la lumière. Ils errent parfois pendant des années dans le brouillard des Limbes. Un épouvanteur peut, malgré tout, les aider à en sortir.

— Tu te punis toi-même inutilement, reprit l'Épouvanteur. Tu étais malheureuse. Tu ne savais plus ce que tu faisais. Maintenant écoute-moi avec attention. As-tu un souvenir heureux de ta vie d'avant ?

« Oui, oui. J'ai beaucoup de souvenirs heureux... »

— Quel est le plus heureux de tous ?

« Je n'avais pas plus de cinq ou six ans. Je marchais dans une prairie et je cueillais un bouquet de marguerites pour ma mère. Un chaud soleil brillait, les abeilles bourdonnaient, les oiseaux chantaient. Le monde était frais, lumineux ; l'avenir, plein d'espoir. Maman a fabriqué une couronne de marguerites et me l'a posée sur la tête. Elle disait que j'étais une princesse et qu'un jour, je rencontrerais un prince. Mais c'était folie ; la vraie vie n'est pas ainsi. Elle peut être cruelle au-delà de toute mesure.

J'ai rencontré un jeune homme que j'ai pris pour un prince, et il

m'a trompée. »

— Retourne à ce moment de bonheur, quand l'avenir s'étendait devant toi, plein de promesses. Concentre-toi ! ordonna l'Épouvanteur. Tu es là-bas ! Vois-tu la prairie ? Entends-tu les oiseaux ? Ta mère est près de toi, elle te prend par la main. Sens-tu sa main ?

« Oui ! Oh oui ! s'écria l'esprit. Elle serre ma main dans la sienne, elle m'emmène... »

— Elle t'emmène vers la lumière, s'exclama mon maître. Vois-tu cette merveilleuse clarté ? « Je la vois ! Je vois la lumière ! Le brouillard a disparu ! »

— Alors, va ! Entre dans la lumière ! Tu es arrivée chez toi !

L'esprit émit un soupir frémissant d'impatience et de désir. Puis il se mit à rire. C'était un rire heureux, qui fut suivi d'un profond silence. Mon maître avait réussi, il avait envoyé l'âme de la jeune fille vers la lumière.

— Bien, conclut-il d'un ton sévère. Parlons à présent de ce qui vient de se passer.

En dépit de notre réussite, il était fort mécontent. Alice avait utilisé la magie noire pour libérer la jeune servante du sortilège.

Le visiteur



De retour dans la cuisine, nous prîmes un rapide souper de pain et de lard. Puis l'Épouvanteur repoussa son assiette et s'éclaircit la gorge :

— Eh bien, jeune fille, parle-moi de ce que tu as fait.

— L'esprit de la servante était lié par un sort de magie noire, expliqua Alice. Il était emprisonné dans l'auberge et contraint de réciter une formule d'égarement, conduisant ceux qui l'entendent au bord de la folie. Leur épouvante est alors telle qu'ils feraient n'importe quoi pour y échapper.

— Donc, qu'as-tu fait exactement ? reprit John Gregory avec impatience. Ne me dissimule rien !

— J'ai puisé dans l'enseignement de Lizzie l'Osseuse. Elle excellait à contrôler les morts. Dès qu'elle avait obtenu d'eux ce qu'elle désirait, elle les laissait aller – s'ils n'avaient pas trop tenté de lui résister. Pour les relâcher, elle avait recours à un sortilège qu'elle appelait *l'avaunt*, un vieux terme signifiant « le départ ».

— Donc, en dépit de mes avertissements, tu t'es de nouveau servie de la magie noire ?

— Qu'étais-je supposée faire d'autre ? rétorqua Alice, d'une voix vibrante de colère. Le sel et le fer étaient inefficaces. Pas étonnant, puisqu'il ne s'agissait pas d'une créature de l'obscur, mais d'un esprit tourmenté ! Et nous aurions vite été en grand danger. J'ai fait ce que j'avais à faire.

Je m'empressai de la soutenir :

— Le résultat a été positif. L'esprit de la servante est parti vers la lumière, et l'auberge est redevenue un endroit sûr.

Malgré sa profonde inquiétude, l'Épouvanteur ne trouva rien à répliquer. D'ailleurs, il avait déjà fait une entorse à ses principes en nous permettant de conserver la fiole de sang. Sentant néanmoins le reproche contenu dans ce silence, Alice quitta la table et monta dans

sa chambre.

Je lisais dans les yeux de mon maître autant de souffrance que de consternation, et cela m'attristait.

Depuis ces deux dernières années, la question de la magie noire créait un désaccord entre nous trois. Je désirais m'excuser, mais je ne savais pas trop comment m'y prendre.

— Au moins, nous sommes venus à bout du jaboteur, dis-je. Je vais noter ça dans mon cahier.

— Bonne idée, mon garçon, approuva l'Épouvanteur, un peu rasséréiné. Je vais également ajouter un paragraphe à mon Bestiaire. En toute circonstance, nous devons tenir compte des leçons apprises.

Donc, tandis que je jetais sur le papier un bref récit des événements, il tira de son sac le Bestiaire, l'unique ouvrage qui avait survécu à l'incendie de sa maison de Chipenden et à la destruction de sa précieuse bibliothèque. Nous travaillâmes un moment en silence et achevâmes notre compte rendu presque en même temps.

— Vivement que la guerre se termine et qu'on retourne à Chipenden ! dis-je. J'aimerais tant retrouver nos anciennes habitudes...

— Moi aussi, petit. Le Comté me manque, et je voudrais rebâtir ma maison.

— Sans le gobelin, ce ne sera plus comme avant...

Le gobelin avait été un hôte presque invisible, n'apparaissant qu'occasionnellement sous les traits d'un gros chat roux. Il servait l'Épouvanteur, gardait la maison et le jardin. Quand le toit de la maison s'était effondré, le pacte entre mon maître et lui s'était trouvé rompu. Le gobelin avait recouvré sa liberté.

— C'est certain. Nous devons nous occuper du ménage et de la cuisine. C'est toi qui prépareras les petits déjeuners. Mon pauvre vieil estomac va être mis à rude épreuve, conclut-il avec un petit sourire.

Il raillait souvent mes piètres talents de cuisinier, et je fus heureux de le voir d'humeur moins sombre. Peu après, nous montâmes nous coucher. J'avais la nostalgie de notre ancienne vie et craignais qu'elle ne fut à jamais perdue.

Mais, les nuits de terreur n'étaient pas terminées. De retour dans ma chambre, je fis une horrible découverte.

En mettant la main dans ma poche gauche, je compris aussitôt ce qui m'avait fait mal quand j'étais tombé sur le côté, dans la chambre hantée. *C'était la fiole de sang.*

Était-elle cassée ? Mon cœur rata un battement. Je sortis le flacon d'une main tremblante et l'approchai de la chandelle pour l'examiner. Une fêlure courait sur la moitié de sa longueur.

À deux doigts de la panique, j'allai frapper à la porte de la chambre voisine, celle d'Alice.

Dès qu'elle eut ouvert, je lui montrai la fiole. Elle parut d'abord

aussi affolée que moi. Puis, après avoir bien regardé, elle sourit :

— Ce n'est rien, Tom. La fêlure est très fine. Notre sang est toujours dans la fiole, elle nous protège encore du Malin. Ces petits récipients sont solides, tu sais, ils ne se cassent pas facilement. Ça ira, ne t'inquiète pas.

Je retournai dans ma chambre, soulagé.

La nouvelle se répandit aussitôt en ville qu'un épouvanteur était là, qui était venu à bout d'un jaboteur.

Aussi, tout en profitant du paiement de notre succès – une semaine gratuite à l'auberge –, nous reçûmes de nouveaux appels à l'aide.

L'Épouvanteur refusa de travailler avec Alice, mais m'autorisa à le faire, bien qu'à contrecœur. Un soir, Alice et moi allâmes nous occuper d'un autre jaboteur, qui hantait l'atelier d'un horloger. L'artisan s'était trouvé gravement endetté. Il s'était tué, une nuit, après s'être enivré. Sa famille voulait vendre la boutique, et la présence du jaboteur l'en empêchait.

La rencontre fut presque en tous points semblable à celle de l'auberge. Après les coups rythmés, la colonne de lumière apparut. Mais, cette fois, l'esprit avait à peine commencé ses sinistres babillages qu'Alice l'interrompait en lançant son sortilège. Elle le réduisit rapidement au silence. Pour ma part, je fus moins efficace. Je dus m'y reprendre à trois fois pour envoyer l'horloger vers la lumière. La tâche n'était pas facile : il avait eu une vie pénible, à compter sans cesse le moindre sou. Il n'avait pas un seul souvenir heureux à se rappeler. Je finis tout de même par le libérer.

Il se produisit alors une chose qui m'épouvanta. Devant l'établi monta une colonne de lumière grisâtre. Un autre esprit se manifestait. Or, ce n'était pas un jaboteur : au sommet de la colonne, une paire d'yeux me fixait avec malignité. L'un était vert, l'autre bleu. C'étaient ceux qui m'avaient regardé du haut des nuages, au cours de la tempête. Je reculais, effrayé.

Puis la lumière vacilla, et une femme se dressa devant nous. Elle n'était pas vraiment incarnée, je voyais trembler la flamme de la chandelle, posée sur l'établi, à travers sa robe noire. Elle n'était qu'une image, projetée d'ailleurs. Alors, je reconnus son visage : c'était la sorcière que Bill Arkwright avait tuée. Avec un frisson de terreur, je sus que c'était aussi la sorcière de mon rêve récurrent.

— J'espère que tu as apprécié ma tempête ! lança-t-elle, une jubilation mauvaise dans ses étranges yeux dépareillés. J'aurais pu te noyer, mais je te garde en réserve pour plus tard. J'ai autre chose en tête. Je t'attendais, petit ! Avec tous ces jaboteurs dont tu devrais t'occuper, je savais que tu te montrerais.

Comment les trouves-tu ? C'est le meilleur sortilège que j'aie lancé

depuis plus d'un an !

Je ne répondis rien, et le regard de la sorcière glissa vers ma compagne :

— Et voici Alice ! Cela fait un moment que je vous surveille tous les deux. J'ai vu quels bons amis vous étiez. Bientôt, vous serez l'un et l'autre sous mon emprise.

Furieux, j'avancai d'un pas, m'interposant entre Alice et elle.

Elle plissa les yeux d'un air sournois :

— Ah ! Tu tiens à elle. Merci, petit. Voilà qui confirme mes suppositions. Tu m'offres un autre moyen de te faire du mal. Et, du mal, je t'en ferai, crois-moi ! Tu me paieras celui que tu m'as causé.

L'apparition s'effaça, et Alice vint se placer à mon côté :

— Qui était-ce ? Elle semblait te connaître.

— Tu te souviens de ces yeux que j'ai vus dans le nuage ? C'étaient les siens. C'est la sorcière celte que Bill Arkwright a poignardée.

— Elle possède une magie puissante, je l'ai senti, dit Alice, pâle de peur. C'est elle qui a créé les jaboteurs. Elle doit être très forte pour réussir ça. On est en danger tous les deux, Tom.

De retour à l'auberge, nous contâmes notre rencontre à l'Épouvanteur.

— Le danger, un épouvanteur le côtoie sans cesse, commenta-t-il. Si vous cessez de chasser les jaboteurs, ils feront de nouvelles victimes, des gens innocents que vous pouvez sauver si vous faites bravement votre travail. C'est à vous de voir. La sorcière apporte un élément inconnu, qui doit être considéré avec une extrême prudence. Je ne vous reprocherai rien si vous renoncez. Alors, que décidez-vous ?

J'échangeai un regard avec Alice avant de déclarer :

— Nous continuons, tous les deux.

— Bien, petit. Je n'en attendais pas moins de toi. Cela me tourmente que la magie noire soit la seule arme contre les jaboteurs. Mais peut-être les choses sont-elles en train de changer. Peut-être l'avenir offrira-t-il aux épouvanteurs une façon différente de combattre, en utilisant l'obscur contre l'obscur. Pour moi, je ne le supporterais pas, mais je suis d'une autre génération. J'appartiens au passé ; toi, petit, tu représentes le futur. Tu affronteras des menaces nouvelles, et tu en viendras à bout d'une façon nouvelle.

Alice et moi poursuivîmes donc notre tâche. En l'espace de six jours, nous avions chassé les jaboteurs de deux auberges, d'une autre boutique et de cinq maisons particulières. Chaque fois, Alice lançait son sortilège, puis j'envoyais les esprits délivrés vers la lumière. Chaque fois, nous étions emplis d'appréhension, mais la sorcière ne réapparut pas. Avait-elle bluffé en me menaçant, ou simplement cherché à me terrifier ? De toute façon, je devais faire mon travail.

En Irlande, au contraire du Comté, la coutume était semblait-il de

payer immédiatement les services rendus. Nous avons donc de l'argent plein les poches. Puis, le septième jour, un visiteur se présenta, qui nous envoya dans une tout autre direction.

Nous prenions le petit déjeuner à notre table habituelle. Il n'y avait pas encore d'autres clients à l'auberge, mais l'hôtelier s'attendait à ce que la situation changeât bientôt, sûr que notre départ hâterait l'arrivée de nouveaux hôtes payants. Notre présence ici était maintenant notoire et, bien que les lieux ne fussent plus hantés, peu de gens étaient disposés à avoir un épouvanteur pour voisin de chambre. Mon maître comprenait cela, et nous avions déjà décidé de partir dans la journée pour nous diriger vers la rive sud de la Liffey, qui partageait la ville en deux.

Je finissais d'avalier ma dernière bouchée de bacon et j'épongeais mon jaune d'œuf avec un morceau de pain quand un inconnu entra. C'était un individu de haute taille et de belle prestance, dont la barbe et les moustaches noires contrastaient avec des cheveux très blancs. Il ne serait pas passé inaperçu dans les rues grouillantes de la ville. Et, si on ajoute à cela son élégant manteau qui lui tombait aux genoux, ses pantalons noirs au pli impeccable, ses bottes de prix dénotant l'homme de qualité, personne n'aurait ignoré son passage. Il tenait une canne dont le pommeau d'ivoire représentait une tête d'aigle.

L'aubergiste se précipita pour le saluer très bas, lui souhaitant la bienvenue et lui promettant la meilleure chambre de son établissement. L'étranger ne l'écouta qu'à peine. Son regard s'était fixé sur notre table. Sans hésitation, il s'avança et s'adressa à l'Épouvanteur :

— Ai-je le plaisir de parler à John Gregory ?

Se tournant vers moi, il ajouta :

— Et vous devez être Tom Ward.

Il n'adressa qu'un léger signe de tête à Alice.

L'Épouvanteur se leva :

— C'est moi. Ce garçon est mon apprenti. Avez-vous besoin de nos services ?

L'homme secoua la tête :

— Au contraire. Je suis venu vous offrir mon assistance. La façon dont vous avez débarrassé la ville de nombreux phénomènes troublants a attiré sur vous l'attention d'un groupe puissant et dangereux. Je parle des mages caprins de Staigue. Je possède mes propres espions, et j'ai su que les mages avaient déjà envoyé des assassins dans la cité. En tant que serviteurs de l'obscur, ils ne peuvent tolérer votre présence dans le pays. C'est pourquoi les rares épouvanteurs irlandais encore en activité évitent les grandes villes et ne restent jamais au même endroit plus d'un jour ou deux.

L'Épouvanteur acquiesça, l'air pensif :

— Oui, on nous a dit qu'ils étaient en voie de disparition. Mais pourquoi souhaiteriez-vous nous aider ? Ce faisant, ne vous mettriez-vous pas vous-même en danger ?

— Ma vie est sans cesse en danger, dit l'homme. Permettez-moi de me présenter. Je suis Farrell Shey, chef de l'Alliance pour la Terre, une fédération de propriétaires terriens en lutte depuis des années contre les mages.

Lorsque je travaillais auprès de Bill Arkwright, j'avais rencontré l'un de ces riches propriétaires qui avaient fui l'Irlande pour échapper aux mages. Cela ne lui avait rien valu. Ils avaient envoyé une sorcière celte jusqu'à son refuge dans le Comté avec mission de le tuer. Et elle avait réussi, en dépit de nos efforts pour le sauver.

— En ce cas, déclara l'Épouvanteur, nous apprécierons votre aide.

— En retour, dit Shey, nous aurons besoin de vos compétences. Des mois difficiles s'annoncent, au cours desquels certains d'entre nous auront du mal à survivre : les mages caprins préparent la célébration de leur prochain rituel à Killorglin. Nous n'avons pas de temps à perdre. Rassemblez vos affaires, je vous conduis immédiatement hors de la ville.

Quelques minutes plus tard, nous prenions congé de l'aubergiste et suivions Shey à travers un réseau de ruelles avant d'émerger dans une rue écartée où une voiture attendait. Tirée par un attelage de six chevaux, elle était taillée pour la vitesse et son aspect était des plus engageants. Le cocher portait une élégante livrée verte. Près de lui attendait un homme de forte carrure, à la barbe noire, une épée à la ceinture. Il s'inclina devant Shey et nous ouvrit la portière avant d'aller s'installer à côté du cocher.

Assis sur des sièges confortables et cachés aux regards des curieux par des rideaux de dentelle, nous eûmes bientôt franchi le fleuve et quitté la cité. Nous roulions vers l'ouest, tandis que les sabots des chevaux frappaient en rythme le sol dans un bruit de tonnerre.

J'échangeai un regard avec Alice, et je sus que nous partagions la même pensée : tout allait beaucoup trop vite. Ce Farrell Shey avait l'habitude de commander, et il n'avait eu aucun mal à nous persuader de l'accompagner. Dans quel guépier nous étions-nous fourrés ?

— Où allons-nous ? demanda l'Épouvanteur.

— Dans le Kerry, au sud-ouest, répondit Shey.

— N'est-ce pas là que les mages caprins sont basés ? intervins-je, de plus en plus mal à l'aise.

— En effet. C'est également là que j'habite. C'est une belle mais dangereuse région de notre beau pays. Il faut parfois se conduire bravement et faire face aux menaces. Auriez-vous préféré rester en ville, à attendre l'arrivée des assassins ? Ou êtes-vous prêts à joindre

vos forces aux nôtres pour mettre fin, une fois pour toutes, aux agissements des mages ?

— Nous vous assisterons de notre mieux, n'en doutez pas, déclara l'Épouvanteur.

Alice et moi échangeâmes un nouveau regard. John Gregory avait clairement pris sa décision.

— J'ai passé ma vie à combattre l'obscur, ajouta-t-il. Et je continuerai à le faire jusqu'à mon dernier jour.

Nous roulâmes vers l'ouest toute la journée, ne nous arrêtant que deux fois pour changer les chevaux. Les chiens voyageaient avec nous, galopant parfois à côté de la voiture pour se dégourdir les pattes. Puis la route s'étrécit, et notre allure ralentit nettement. Nous apercevions à présent des montagnes aux sommets encore enneigés.

— Ce sont les montagnes du Kerry, annonça Shey. Ma maison est dans la péninsule d'Uíbh Rathach.

Nous n'y arriverons pas ce soir. Il y a une auberge, un peu plus loin, où nous serons en sécurité.

— Donc, nous sommes déjà en danger ? en déduisit l'Épouvanteur.

— Le danger est partout. Nous sommes suivis depuis notre départ de la ville, et nos ennemis sont embusqués devant et derrière nous. Mais ne vous inquiétez pas, nous sommes bien préparés.

La bâtisse où nous devions passer la nuit était située à la lisière d'un bois. On y accédait par un unique chemin fort étroit. Aucune enseigne n'était accrochée à l'entrée et, bien que Shey l'eût appelée « auberge », elle ressemblait plutôt à la maison d'un particulier, réquisitionnée pour servir de refuge dans une région mal famée.

Ce soir-là, on nous servit de généreuses portions d'un succulent ragoût de mouton aux oignons et aux pommes de terre. Pendant le souper, mon maître interrogea Shey sur les mages caprins. Il connaissait déjà la réponse à certaines de ses questions, mais telle était sa façon de travailler : ce que Shey lui disait pouvait contenir de nouvelles et importantes informations, qui décideraient peut-être de la victoire ou de la défaite, et de notre survie.

— Vous avez mentionné une cérémonie rituelle que les mages préparent à Killorglin ? commença-t-il.

— C'est exact, confirma Shey en triturant sa moustache. Cela entraîne toujours de graves perturbations.

Pourtant, nous sommes encore en hiver. Je croyais que cette cérémonie avait lieu en août.

— Ils se rassemblent désormais deux fois par an. C'était autrefois un événement annuel, à la fin de l'été, appelé la Foire de Puck. Ils attachent un bouc des montagnes au sommet d'une haute plate-forme. Leur noir rituel s'achève avec des sacrifices humains. Leur but est de

persuader le dieu Pan d'entrer dans le corps du bouc. S'il accepte, les mages obtiennent un grand pouvoir, qui leur permet d'abattre leurs ennemis. Si le rituel échoue, c'est à notre tour de les poursuivre. Dans l'espoir de nous vaincre, ils invoquent à présent le dieu deux fois l'an, en mars et en août. L'année dernière, ils ont échoué les deux fois. Mais, dans l'histoire de leur longue alliance avec l'obscur, ils n'ont jamais perdu la partie trois fois de suite. De plus, ils ont un nouveau chef, un véritable fanatique, nommé Maître Doolan, qui ne reculera devant rien pour parvenir à ses fins. C'est un homme assoiffé de sang, qui mérite bien son surnom de « Boucher de Bantry ». Il est né sur la côte de la baie de Bantry, au sud du pays, et travaillait comme apprenti boucher quand il a découvert ses dons pour la magie noire. Mais il n'a pas perdu son habileté au maniement des couteaux. Il tue par plaisir, tranche un à un les doigts de ses victimes, leur inflige de nombreuses coupures pour prolonger leur agonie, avant de les décapiter. Pour nous, cette époque est donc redoutable. Si nous ne les arrêtons pas, le mois prochain, ils invoqueront Pan et gagneront encore davantage de pouvoir.

— Je vous ai promis mon assistance, mais comment vous y prenez-vous habituellement ? s'enquit l'Épouvanteur.

— Cette guerre contre les mages dure depuis des siècles, et nous utilisons toujours la force des armes, bien qu'avec peu de succès. Ils possèdent un repaire invulnérable, une forteresse en forme d'anneau, à Staigue. Or, ils s'aventurent presque tous au-dehors pour la cérémonie à Killorglin. Nous les attaquons sur la route ou dans la ville même. Jusqu'alors, ces tentatives n'ont fait que les retarder. Mais, quand leur magie faiblit, nous arrivons à en tuer un bon nombre avant qu'ils aient regagné le fort.

— Savez-vous pourquoi ils se rendent à Killorglin ? Pourquoi là ? Pourquoi ne font-ils pas leur cérémonie à l'abri de leur forteresse ?

Shey haussa les épaules :

— Sans doute la place du marché, à Killorglin, est-elle un point où les forces de l'obscur surgissent naturellement de la terre ? À notre connaissance, le rituel n'a jamais été célébré ailleurs.

C'était possible. Il existe en effet des lieux favorables à la pratique de la magie noire. Dans le Comté, certains sites recèlent un grand pouvoir, en particulier autour de la colline de Pendle. De nombreux clans de sorcières s'y sont installés, malgré les rivières au cours rapide qu'elles ne savent traverser.

— Ne pourrait-on détruire les mages dans leur refuge une bonne fois ? demanda encore l'Épouvanteur.

— Impossible. Staigue est une forteresse formidable, bâtie par un ancien peuple il y a plus de deux mille ans. Lui donner l'assaut serait trop coûteux en vies humaines. Elle est pratiquement imprenable.

— Et les sorcières celtes, monsieur Shey, demandai-je, avez-vous des problèmes avec elles ?

Je pensais aux yeux, dans le nuage, et à la sorcière qui m'avait défié. Les sorcières celtes étaient supposées être alliées aux mages.

— Elles servent parfois d'espionnes aux caprins, mais ne forment pas de clans. Nous n'avons affaire qu'à des créatures isolées. Elles représentent plus une nuisance qu'un véritable danger.

— Tom est menacé par une sorcière, intervint Alice. Il a été indirectement responsable de la mort de l'une d'elles, dans le Comté. Avant d'expirer, elle lui a prédit que la Morrigan le tuerait s'il osait mettre un pied en Irlande.

Shey eut un geste condescendant.

— Des mots en l'air. La Morrigan reste endormie la plupart du temps. Elle ne s'éveille et n'entre dans notre monde qu'à l'invocation d'une sorcière. Le fait ne se produit que rarement, car c'est une déesse difficile à contrôler, et sa colère retombe souvent sur sa servante. Aussi, ne te tourmente pas inutilement, mon garçon. Le plus gros problème, ce sont les mages. Et, demain, quand nous entrerons dans le Kerry, le danger sera plus grand que jamais.

Shey apporta une carte, qu'il déplia sur la table. Posant le doigt au centre, il déclara :

— C'est ici que nous nous rendons. Ma maison est là. Je l'ai appelée « la Terre Divine ».

C'était un beau nom, mais plutôt étrange dans un endroit infesté par la magie noire. J'étudiai attentivement la carte et la mémorisai de mon mieux. Pour un épouvanteur, la connaissance du terrain peut se révéler vitale.



Le miroir



Cette nuit-là, dans un autre de ces curieux rêves lucides, je revécus un événement passé : mon éprouvante rencontre finale avec la sorcière celte que j'avais affrontée dans le Comté aux côtés de Bill Arkwright.

La sorcière courait devant moi, dans les taches de lumière projetées par la lune. Mais je gagnais du terrain. Je préparai ma chaîne d'argent, sûr que je réussirais à l'entraver. À l'instant où j'allais la lancer, ma cible se déporta sur la gauche, de sorte qu'un arbre s'interposa entre elle et moi. Une forme trapue se dressa alors devant elle : Bill Arkwright ! Elle le heurta de plein fouet. Il tomba ; elle ne vacilla qu'une seconde, reprit sa course, plus rapide que jamais. Elle était en espace découvert, à présent, et fuyait vers un tumulus. Je m'apprêtais à lancer de nouveau ma chaîne quand un éclair m'aveugla. La silhouette de la sorcière se découpa brièvement contre une ouverture ronde et lumineuse. Puis, d'un coup, ce fut le silence et l'obscurité.

Je stoppai net, hors d'haleine. L'air était chaud, immobile. Puis des flammes clignotèrent le long d'une paroi rocheuse : des chandelles noires venaient de s'allumer. Je distinguai une petite table et deux chaises de bois. J'étais à l'intérieur du tumulus !

J'avais franchi la porte magique à la suite de la sorcière, et elle était là, une expression de colère sur le visage. Je respirai profondément pour retrouver mon calme et ralentir les battements désordonnés de mon cœur.

— Quelle sorte d'idiot es-tu donc pour me suivre dans ma maison ? m'interpella la créature.

— Vous vous exprimez toujours en vers ? répliquai-je, dans l'espoir de distraire son attention.

Cela réussit. Elle n'eut pas le temps de répondre car, tout en parlant, j'avais projeté ma chaîne, qui la ligota de la tête aux pieds, lui fermant la bouche et la jetant à genoux. C'était un lancer parfait. J'avais immobilisé la sorcière. Je n'étais pas sorti d'affaire pour autant. Il n'y avait aucune trace de porte. Comment allais-je sortir du tumulus ? J'étais peut-être emprisonné dans cette caverne pour toujours, incapable de me réveiller. Cette idée me terrorisait.

J'inspectai soigneusement l'intérieur de la salle, fis courir mes doigts sur la paroi par laquelle j'étais entré. Je ne sentis pas la moindre rainure. J'étais dans une grotte étroitement close. Arkwright était dehors ; j'étais pris au piège. Avais-je entravé la sorcière ou était-ce elle qui m'avait entravé ?

Je m'accroupis près d'elle et plongeai mes yeux dans les siens. J'y lus une lueur amusée. La chaîne lui retroussait les lèvres sur les dents, ce qui lui donnait une expression mi-souriante, mi-grimaçante.

Il fallait que je l'interroge, qu'elle me dise comment sortir de là. Il fallait que j'écarte de sa bouche la chaîne qui l'empêchait de parler. *Mais je ne devais pas le faire, car je me rappelais ce qui était arrivé ensuite.*

La part consciente de mon cerveau, celle qui savait que je rêvais, luttait désespérément pour prendre le contrôle. Non, je ne devais pas faire ça ! Seulement, j'étais prisonnier du rêve, obligé de revivre les mêmes choses, de courir le même risque, obligé d'écarter la chaîne. Et je le fis.

La sorcière entama aussitôt la récitation d'une formule de magie noire. S'exprimant en Ancien Langage, elle marmonna trois phrases rapides, en vers.

Puis elle ouvrit largement la bouche, et un nuage de fumée en jaillit.

Sautant sur mes pieds, je reculai vivement. Le nuage s'élargissait, dissimulait le visage de la créature. À mesure que la brume s'épaississait, elle prenait une forme effroyable : des ailes couvertes de plumes noires, des serres ouvertes, un bec redoutable. Elle devenait un immense corbeau noir ! La bouche de la sorcière était un portail ouvert sur l'obscur. Et ce qui en sortait, c'était la Morrigan !

L'oiseau était gigantesque, il se distordait de façon grotesque. Le bec, les pattes, les griffes s'allongeaient démesurément par rapport à la tête et au corps. Quand les ailes se déployèrent à leur tour jusqu'à emplir tout l'espace, elles se mirent à battre violemment, frappant les parois, renversant la table, qui se brisa. Les griffes se tendirent vers moi ; je n'eus que le temps de plonger à terre, elles raclèrent le rocher au-dessus de ma tête, y creusant de profonds sillons.

La panique m'envahit. J'allais mourir ici ! Puis, peu à peu, je retrouvai mon sang-froid. L'assurance prit la place de l'effroi. Et la

colère.

Par un acte délibéré, avec une vitesse qui me surprit moi-même, j'avancai vers la Morrigan, libérai la lame rétractable de mon bâton et la balançai de gauche à droite. Elle trancha profondément la gorge de la créature, traçant une ligne rouge vif dans ses plumes noires.

Un cri atroce s'éleva. La Morrigan se convulsa, se contracta, rétrécit rapidement jusqu'à n'être pas plus grosse que mon poing. Puis elle disparut, ne laissant derrière elle que quelques plumes noires tachées de sang, qui flottèrent un instant dans les airs avant de retomber doucement sur le sol.

De nouveau, je voyais la sorcière. Elle secoua la tête, une expression de total ahurissement sur le visage.

— C'est impossible ! gémit-elle. Qui es-tu pour être capable d'une telle chose ?

— Mon nom est Tom Ward, répondis-je. Je suis apprenti épouvanteur, et ma tâche est de combattre l'obscur.

Elle eut un sourire sinistre :

— Eh bien, tu as mené ton dernier combat, Tom Ward ! Il n'y a aucun moyen de sortir d'ici. La déesse sera bientôt de retour. Elle ne t'accordera pas une seconde chance.

Je regardai les plumes ensanglantées qui tapissaient le sol, puis je plongeai mes yeux dans ceux de la sorcière, m'efforçant de ne pas cligner des paupières :

— Nous verrons bien. La prochaine fois, je détacherai sa tête de son corps.

Je bluffais, bien entendu. Mon aplomb était feint. Il me fallait persuader cette créature de m'ouvrir la porte du tumulus.

— Ne viens jamais dans mon pays ! m'avertit-elle. La Morrigan est bien plus puissante, là-bas. Elle se vengera. Elle t'infligera des tourments que tu ne peux même pas imaginer. Quoi qu'il arrive, ne t'approche pas des rives de l'Irlande !

Je me réveillai en sueur, le cœur battant, soulagé de constater que l'aube se levait.

Je me rappelai ces jours sombres passés sur l'île de Mona, dans une lutte incessante pour survivre. Là-bas, c'est l'Épouvanteur qui avait été la proie d'horribles cauchemars. Par chance, il en était libéré, à présent. Mais j'avais, semblait-il, hérité de cette malédiction. Je n'avais plus que rarement une nuit paisible et sans rêves.

Retournant en esprit dans le Comté, je me refis de mémoire le récit de ce qui était arrivé ensuite : j'avais conclu un marché avec la sorcière. Si elle m'ouvrait la porte magique, je promettais de la laisser partir libre à la condition qu'elle quitte le pays et retourne en Irlande. Mais, une fois à l'extérieur, je ne l'avais pas sitôt libérée de la chaîne

d'argent que Bill Arkwright lui jetait son poignard dans le dos, la tuant sur le coup. Puis il lui avait arraché le cœur pour le faire dévorer par sa chienne, s'assurant ainsi qu'elle ne reviendrait pas de la mort.

Il était donc impossible que cette sorcière soit là, en Irlande, à réclamer vengeance. Je tâchai de m'en persuader. Mais je restais profondément mal à l'aise, comme si quelque chose sorti de mon cauchemar m'avait suivi et se tenait tapi dans la chambre.

Soudain, venu du coin le plus éloigné de la pièce, près de la porte, je perçus un léger bruit. Une souris ? Un rat ?

Je prêtai l'oreille, mais je n'entendis plus rien. Je m'étais fait des idées. Puis cela recommença. C'était des pas, accompagnés d'un autre son, qui m'emplit de terreur : le sifflement caractéristique du bois qui brûle.

Je me rappelai aussitôt l'une de mes pires expériences depuis que j'étais l'apprenti de l'Épouvanteur. Ce bruit annonçait l'approche du Malin, dont les sabots fourchus roussissaient le plancher.

À l'instant où je m'attendais à voir surgir le Démon à côté de moi, les sifflements se turent, l'odeur de brûlé s'atténua. Dans le silence revenu, je laissai passer un long moment avant d'oser sortir du lit. Enfin, rassemblant tout mon courage, je me levai et pris ma chandelle pour examiner le sol. La dernière fois que le Malin s'était manifesté ainsi, il avait laissé de profondes marques dans le bois. Ici, elles étaient beaucoup plus légères, mais parfaitement reconnaissables : quatre sabots fourchus avaient marché vers mon lit.

Sans bruit, pour ne pas réveiller la maisonnée, j'allai chercher Alice et l'Épouvanteur et les ramenai dans ma chambre. Mon maître se contenta de secouer la tête. Alice eut l'air épouvantée.

— Pas de doute, petit, dit John Gregory. C'était bien le Malin. Je croyais que cette fiole devait le tenir éloigné...

Alice tendit la main :

— Laisse-moi l'examiner de nouveau, Tom !

Je la lui donnai en expliquant à mon maître :

— Quand nous avons affronté le premier jaboteur, je suis tombé dessus. Elle est fêlée, mais Alice pense que ce n'est rien.

— Je n'en suis plus si sûre, dit-elle, la mine inquiète.

Elle passa le doigt le long de la fêlure. Quand elle me le montra, il portait une légère tache de rouge.

— Ça fuit à peine, mais la fiole ne contient que six gouttes de sang. Sa capacité de tenir le Malin à distance diminue lentement. Le temps joue contre nous...

Elle n'avait pas besoin d'en dire davantage. À mesure que le pouvoir de la fiole s'affaiblirait, le Malin s'approcherait de plus en plus. Il finirait par m'emporter vers l'obscur, détruisant Alice en même temps pour la punir de m'avoir aidé.

— Nous pensions avoir un large délai pour nous débarrasser du Malin, dis-je à mon maître. Maintenant, cela devient urgent. La fiole peut perdre son efficacité d'un moment à l'autre.

Je me tournai vers Alice :

— Si tu essayais encore une fois de contacter Grimalkin ?

— Je vais faire de mon mieux, Tom. J'espère seulement qu'il ne lui est rien arrivé.

L'Épouvanteur ne fit aucun commentaire, mais son expression lugubre en disait long. De son point de vue, c'était une mauvaise chose. En nous plaçant sous la protection de la fiole de sang, nous étions complices de l'obscur. Et la fiole n'était plus fiable. Sans l'aide de Grimalkin, le Malin s'emparerait de moi, d'Alice et même de l'Épouvanteur s'il tentait de s'interposer. Mais, en demandant l'aide de Grimalkin, nous utilisions l'obscur une fois de plus. Je savais qu'il se sentait piégé, compromis, et cela par ma faute.

La nuit avait été froide, sans un souffle de vent, et, quand nous partîmes vers le Kerry, une épaisse couche de givre blanchissait le sol. Les sommets enneigés scintillaient au loin, sous les premiers rayons du soleil. Cette nuit, Alice avait de nouveau utilisé un miroir pour contacter Grimalkin. En vain.

— J'essayerai encore, Tom, assura-t-elle. Mais j'ai peur. Si la fiole se brise...

L'Épouvanteur, la tête tournée vers la fenêtre, regardait les chiens galoper à côté de la voiture. Il n'y avait rien de plus à dire, rien de plus à faire. Si Grimalkin ne répondait pas bientôt, notre sort serait scellé. La mort nous attendait, avec son éternité de tourments.

Au bout d'une heure, nous fûmes rejoints par une petite troupe de cavaliers en armes, vêtus de tuniques vertes, venus nous escorter. Ils se placèrent de part et d'autre de la voiture, deux à l'avant et quatre à l'arrière. Nous continuâmes vers l'ouest toute la journée. La route grimpait de plus en plus, et les montagnes se découpaient contre le ciel bleu pâle.

— Voici Kenmare, où j'habite, dit Shey. On y est à l'abri des mages. Ils ne nous ont jamais attaqués, jusqu'à présent. Ma maison est à l'ouest, à la lisière d'un bois.

La demeure de Shey se révéla être un élégant manoir bâti en E ; chaque aile comportait deux étages. Les portes étaient massives, et des volets fermaient toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. Un haut mur d'enceinte protégeait l'ensemble de toute attaque. On le franchissait par un portail en fer forgé, tout juste assez large pour laisser passer notre véhicule. Des gardes armés patrouillaient à l'intérieur et à l'extérieur.

Shey se montra un hôte parfait, et le repas du soir fut excellent.

— Eh bien, que pensez-vous de notre verte contrée ? nous demanda-t-il.

— Ça me rappelle le Comté, d'où nous venons, dis-je. Il est tout aussi vert.

Son visage s'illumina. Ma réponse lui avait plu.

— C'est un pays troublé, où vit un peuple fier mais généreux, ajouta-t-il. Néanmoins, l'Autre Monde n'est jamais bien loin.

— L'Autre Monde ? l'interrogea l'Épouvanteur. Qu'entendez-vous par là ?

— C'est là que résident les héros morts d'Irlande, attendant une chance de se réincarner.

Mon maître acquiesça d'un signe de tête, trop poli pour exprimer sa véritable pensée. Nous étions des Invités, et notre hôte se montrait fort accueillant. Par ces termes, sans doute Farrell Shey désignait-il l'obscur. Je ne connaissais rien aux héros irlandais, mais il était notoire que des sorcières mortes étaient revenues de l'obscur pour habiter de nouveau notre monde.

Alice intervint, narquoise :

— Nous, on n'a pas de héros, vivants ou morts, dans le Comté. Rien que des épouvanteurs et leurs nigauds d'apprentis.

L'Épouvanteur fronça les sourcils, mais je me contentai de sourire. Je savais qu'elle me taquinait.

S'adressant à Farrell Shey, mon maître demanda :

— Parlez-nous de vos héros ! Nous sommes étrangers, nous aimerions mieux connaître vos traditions.

— Si je vous faisais une recension complète, j'en aurais pour plusieurs jours ! s'amusa Shey. Je vais donc vous conter l'histoire du plus grand de tous, Cuchulain, également appelé le Chien de Culann. Dans sa jeunesse, il se battit un jour à mains nues contre un énorme molosse ; c'est ce qui lui valut ce surnom. Il le tua en lui fracassant le crâne contre un montant de porte. Il était d'une force peu commune, aussi adroit à la lance qu'à l'épée, mais il est surtout connu pour la furie avec laquelle il se lançait dans la bataille. Ses muscles enflaient, l'un de ses yeux s'enfonçait sous l'arcade sourcilière tandis que l'autre saillait hors de son front. Certains prétendent qu'au combat, le sang lui sortait de la peau par tous les pores ; selon d'autres, il était simplement éclaboussé du sang de ceux qu'il avait abattus. Il défendit sa terre natale à maintes occasions, remportant de grandes victoires dans de multiples circonstances. Mais il mourut jeune.

— Quelle fut sa fin ? s'enquit l'Épouvanteur.

— Des sorcières lancèrent sur lui une malédiction, qui lui dessécha l'épaule et le bras gauches. Sa force en fut réduite de moitié. Malgré ce handicap, il continua de se battre, prenant la vie de nombreux adversaires. Son sort se décida lorsque la Morrigan, la déesse du

massacre, se retourna contre lui. Elle l'avait aimé, et il avait repoussé ses avances. Elle se vengea. Affaibli par un sortilège, il fut mortellement blessé au ventre, et ses ennemis lui tranchèrent la tête. Maintenant, il attend dans l'Autre Monde le moment de revenir pour sauver de nouveau l'Irlande.

Nous achevâmes notre repas sans rien dire. Le récit de la mort de Cuchulain avait attristé notre hôte, et l'Épouvanteur semblait perdu dans ses pensées. Pour ma part, l'allusion à la Morrigan m'avait mis mal à l'aise. Alice me lança un coup d'œil où la raillerie avait fait place à la peur. Elle savait quelle menace la déesse représentait pour moi.

Enfin, l'Épouvanteur brisa le silence :

— Ce que vous dites de cet Autre Monde m'intrigue. Vos sorcières utilisent des portes magiques pour entrer dans ces anciennes sépultures que sont les tumulus. Sont-elles également capables de pénétrer dans l'Autre Monde ?

— Oui, et elles le font fréquemment, répondit Shey. On appelle aussi l'Autre Monde « les Collines Creuses », et les tumulus en sont les portails. Mais les sorcières elles-mêmes n'y restent pas longtemps. C'est un lieu trop dangereux, bien qu'on y trouve des refuges, les sidhes. Des yeux humains les prendraient pour des églises, alors que ce sont des forteresses capables de résister même à l'assaut d'un dieu. Mais le sidhe est un domaine réservé : seuls les héros méritent d'y entrer. N'importe qui d'autre serait détruit aussitôt, corps et âme.

Ces mots firent resurgir dans ma mémoire l'image de mon cauchemar récurrent. Poursuivi par la Morrigan, je fuyais vers un refuge qui ressemblait à une église. Était-ce un sidhe ? Mes rêves commençaient à prendre sens. M'enseignaient-ils des connaissances dont j'aurais besoin dans l'avenir ?

— Tel est le but ultime des mages, voyez-vous, reprit Shey. Ils espèrent obtenir de Pan assez de pouvoir pour prendre un jour le contrôle de l'Autre Monde ; il y a là des éléments qui les doteraient d'une puissance inimaginable.

— Quel genre d'éléments ? demanda l'Épouvanteur. Des sortilèges de magie noire ?

— Probablement. Mais aussi des armes fabriquées par les dieux eux-mêmes. Un marteau de guerre forgé par Héphaïstos, le dieu forgeron, y serait caché. Lancé, il ne manque jamais sa cible et revient toujours dans la main de son maître. Doolan, le Boucher, aimerait s'emparer d'une telle arme !

L'Épouvanteur remercia notre hôte pour toutes ces informations, et la conversation dévia vers le travail de la terre et l'arrachage des pommes de terre. Après deux années difficiles où la maladie avait attaqué les plants, une mauvaise récolte entraînerait la famine. Je me

sentis coupable d'avoir été aussi bien nourri depuis notre arrivée en Irlande alors que les gens d'ici souffraient de la faim.

Le voyage nous avait fatigués, et nous montâmes nous coucher de bonne heure. Alice occupait une chambre voisine de la mienne, pour rester sous la protection de la fiole de sang, tandis que l'Épouvanteur était logé de l'autre côté du couloir. Je commençais à me déshabiller quand je perçus un murmure de voix.

J'entrouvris ma porte et regardai au-dehors. Il n'y avait personne. Je franchis le seuil. Le murmure reprit : ça venait de la chambre d'Alice. À qui parlait-elle ?

Je m'appuyai contre le battant pour mieux écouter. C'était bien la voix d'Alice, mais je n'en entendais pas d'autre. Elle semblait psalmodier plutôt que tenir une conversation.

J'ouvris la porte et, pénétrant dans la pièce sur la pointe des pieds, la refermai sans bruit derrière moi.

Alice était assise devant le miroir d'une table de toilette, le regard fixé sur la surface de verre. Près d'elle brûlait une chandelle.

Cessant de chanter, elle se mit à articuler quelque chose en silence. Certaines sorcières écrivent sur les miroirs, d'autres utilisent l'art de lire sur les lèvres. Alice tentait sûrement de contacter Grimalkin.

Mon cœur s'accéléra quand un autre visage remplaça celui d'Alice dans le miroir, un visage de femme. Dès que je me fus un peu avancé, je reconnus avec soulagement Grimalkin.

Alice avait enfin établi le contact ! Une bouffée d'espoir me gonfla la poitrine.

Je quittai la pièce en refermant silencieusement la porte derrière moi. De retour dans ma chambre, je m'assis sur une chaise et attendis. J'étais sûr qu'Alice viendrait bientôt me rapporter leur conversation.

Je me redressai soudain avec un sursaut. Je m'étais endormi. La nuit était noire, et ma chandelle avait presque entièrement brûlé. Cela m'étonna qu'Alice ne fût pas venue ; peut-être s'était-elle endormie, elle aussi. Nous avions voyagé pendant deux jours, et nous étions tous deux épuisés. Je me déshabillai donc et me mis au lit.

Un coup léger à ma porte me réveilla. Je m'assis. Le soleil passait à travers les rideaux. La porte s'entrouvrit, et Alice apparut, souriante.

— Encore au lit, paresseux ? On va être en retard au petit déjeuner, je les entends déjà bavarder. Tu sens cette odeur de bacon ?

Je lui rendis son sourire.

— Je te retrouve en bas !

Ce n'est qu'une fois Alice partie, alors que je commençais à m'habiller, que je m'étonnai : elle n'avait fait aucune allusion à Grimalkin. C'était trop important pour qu'elle repousse le moment de

m'en parler. Avais-je rêvé la scène du miroir ? Mais mon maître m'avait enseigné l'art de distinguer le rêve de la réalité. Face aux sorcières et autres créatures de l'obscur, un épouvanteur doit savoir où il en est. Non, ce n'avait pas été un rêve.

Je descendis à la salle à manger et attaquai une belle portion de saucisses et de bacon, pendant que mon maître interrogeait de nouveau notre hôte sur nos ennemis, les mages caprins.

Je n'écoutais leur conversation que d'une oreille. J'avais hâte d'être seul avec Alice pour pouvoir la questionner. Grimalkin allait-elle enfin nous rejoindre ? Serait-elle là avant que nous perdions la protection de la fiole de sang ? Pourquoi Alice n'avait-elle rien dit à l'Épouvanteur ? Je ne m'expliquais pas son comportement, et cela me tourmentait.

— J'ai envie de prendre l'air, dis-je en me levant. Je vais faire un tour avec les chiens. Ils ont besoin d'exercice, eux aussi.

— Je viens avec toi, s'écria Alice.

C'était ce que j'attendais. Elle ne pouvait rester loin de moi et de la fiole de sang.

— Ne vous éloignez pas trop de la maison, nous conseilla Shey. On est à l'abri à Kenmare. Cependant, même si des gardes surveillent tout ce qui vient de la ville, les alentours ne sont pas sûrs. Nos ennemis ont certainement un œil sur nous.

— Oui, sois prudent, petit, enchérit l'Épouvanteur. Nous connaissons mal ce pays et les dangers qui nous guettent.

J'acquiesçai et quittai la salle en compagnie d'Alice. Après être passés par les chenils pour prendre Griffé, Sang et Os, nous franchîmes bientôt le portail. Nous suivîmes à grands pas un chemin qui descendait. C'était une belle matinée ensoleillée, comme on ne pouvait en espérer de meilleure en cette fin d'hiver. Les chiens couraient en tête, flairaient toutes les odeurs et aboyaient joyeusement.

Surveillant d'un œil toute approche intempestive, nous entrâmes dans un petit bois où le sol était encore couvert de gelée blanche. Je m'arrêtai sous les branches dénudées d'un sycomore et j'en vins directement au point qui m'intéressait :

— Je t'ai entendue chanter devant ton miroir, cette nuit, Alice. Je suis entrée dans ta chambre et J'ai vu que tu contactais Grimalkin. Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? Est-elle en route ?

Je m'étais cependant efforcé de dissimuler mon irritation.

Alice parut déconcertée. Elle se mordilla la lèvre :

— Désolée, Tom. J'ai pensé qu'il valait mieux attendre pour t'en parler. Je n'ai pas de bonnes nouvelles.

— Quoi ? Elle ne va pas venir ?

— Si, elle viendra. Mais pas tout de suite. Des troupes ennemies ont envahi Pendle et tenté de détruire les clans de sorcières. Au début, ça s'est bien passé pour eux. Ils ont brûlé quelques maisons et tué un

certain nombre de sorcières. Au crépuscule, les clans se sont unis pour faire monter un épais brouillard. Ils ont poussé les hommes terrifiés vers la Combe aux Sorcières, où la plupart ont trouvé la mort. Les sorcières ont bien festoyé, cette nuit-là. Néanmoins, ça n'a pas suffi aux Malkin ; elles ont envoyé Grimalkin aux troussees du commandant en chef, qui s'était réfugié au château de Caster. Grimalkin a escaladé les remparts à minuit et l'a rué dans son lit. Elle lui a pris ses pouces et a écrit une malédiction sur les murs de sa chambre avec son sang.

Cette nouvelle me fit frissonner. La tueuse des Malkin était impitoyable et pouvait faire preuve d'une extrême cruauté quand la situation l'exigeait. Mieux valait ne pas être son ennemi.

— Après cela, sa tête a été mise à prix, et tous les soldats au nord de Priestown sont maintenant à sa recherche, poursuit Alice. Elle espère gagner l'Ecosse et, de là, prendre un bateau pour l'Irlande.

— Ça ne m'explique toujours pas pourquoi tu ne m'as rien dit.

— Pardon, Tom, j'ai pensé qu'il valait mieux garder les mauvaises nouvelles pour plus tard.

— Elles ne sont pas si mauvaises ! Grimalkin est libre et, même si elle a pris du retard, elle est en route.

Alice contempla le bout de ses souliers pointus :

— Il y a autre chose, Tom... Je ne peux pas te le cacher plus longtemps. Grimalkin est inquiète pour toi. Elle veut détruire le Malin. Mais elle a besoin de ton aide. Elle croit aux paroles de ta mère, que tu trouveras le moyen d'en finir avec lui. Or, une scruteuse l'a avertie : tu es en danger. Tu risques la mort de la main d'une sorcière morte...

— Quoi ? Tu veux dire... ?

— Oui, la sorcière celte dont tu parlais, celle que le vieux Arkwright a tuée. Grimalkin dit qu'elle est revenue et qu'elle te cherche.

Les images de mon cauchemar surgirent aussitôt dans ma mémoire. Était-ce un avertissement ? Était-ce pour ça que je refaisais ce rêve nuit après nuit ? Je secouai la tête :

— C'est impossible, Alice. Elle ne peut pas revenir. Bill Arkwright a donné son cœur à manger à sa chienne.

— Tu en es sûr ? Grimalkin est persuadée d'avoir raison.

— J'étais là ! Je l'ai vu lancer le cœur à Griffé qui allaitait ses petits.

Une sorcière qui a été pendue peut revenir une fois morte. Il n'y a que deux façons de s'assurer qu'on ne la reverra pas : la brûler ou lui arracher le cœur et le manger. Voilà pourquoi Bill Arkwright donnait toujours le cœur des sorcières d'eau à ses chiens. La méthode avait fait ses preuves. Cette sorcière n'avait aucune possibilité de retour.

— Te souviens-tu du rêve que je t'ai raconté, Alice ?

Elle hocha la tête.

— Eh bien, je refais ce cauchemar toutes les nuits : le corbeau, la chapelle où je peux trouver refuge, puis l'oiseau qui se change en femme...

— Pas de doute, c'est la Morrigan.

— Mais pourquoi la Morrigan prendrait-elle les traits de la sorcière morte ?

— Parce qu'elle veut se venger ? Utiliser le visage de sa servante serait une façon de t'avertir ? Je n'aime pas te dire ça, Tom, mais ce n'est peut-être pas un simple cauchemar.

J'approuvai de la tête. Si effrayant que ce fût, ça paraissait probable. C'était une mise en garde de la Morrigan, l'une des plus sanguinaires déesses parmi les anciens dieux.

J'étais assailli de pressentiments. Non seulement la cérémonie rituelle des mages caprins approchait, mais la menace que représentait la Morrigan était plus tangible que jamais. Du moins étais-je soulagé de savoir que Grimalkin allait nous rejoindre, même si son arrivée annonçait un autre défi : la tentative d'entraver le Malin. Nous aurions bientôt trois puissantes manifestations de l'obscur à affronter en même temps.

Je sortis de ma poche la fiole de sang, l'élevai dans la lumière pour l'examiner. La fêlure n'était-elle pas plus longue ? Je la tendis à Alice.

— Qu'en penses-tu ? demandai-je avec inquiétude.

Alice étudia longuement le flacon, le tournant et le retournant entre ses mains. Enfin, elle me le rendit.

— La fissure s'est un peu allongée, admit-elle. Mais elle ne fuit plus. Ne t'inquiète pas, Tom. Dès que Grimalkin sera là, nous entraverons le Malin, et nous n'aurons plus besoin de cette fiole.

Nous retournâmes à la maison à pas lents, les chiens sur nos talons. Les nuages qui montaient de l'ouest cachaient le soleil. Le beau temps était passé. L'air sentait la pluie.

Killorglin



Quand nous arrivâmes au manoir de Farrell Shey, l'Épouvanteur marchait de long en large devant le portail, la mine anxieuse.

— Où étiez-vous ? explosa-t-il. Voilà une heure que je vous attends. Je vous avais pourtant recommandé de ne pas vous éloigner du domaine. J'ai cru qu'il vous était arrivé quelque chose.

Nous ne sommes pas allés très loin, protestai-je. On a discuté, c'est tout. Alice a contacté Grimalkin. Elle est en route. C'est une bonne nouvelle, non ?

Bien sûr, je gardais les autres informations sous silence. L'idée de collaborer avec la sorcière perturbait suffisamment mon maître, inutile de lui apprendre ce qu'elle avait fait subir au commandant des troupes ennemies.

Il parut un peu rasséréiné :

— Certes, petit, c'est une bonne nouvelle. Des décisions ont été prises en votre absence. On en a parlé au petit déjeuner, mais tu avais la tête ailleurs. Dans deux ans, tu auras achevé ton apprentissage, tu seras toi-même épouvanteur. Il est temps que tu commences à raisonner et à agir en épouvanteur. Descend un peu de tes nuages !

Je baissai le nez, désolé de l'avoir déçu.

— Qu'avez-vous prévu ? demandai-je.

— Jusqu'alors, les propriétaires de la région attaquaient les mages juste avant le rituel du bouc, quand ils avaient quitté le fort et marchaient vers Killorglin. Cette fois, ce sera différent. D'après Farrell Shey, les mages ne viendront pas en ville avant une semaine, mais ils envoient toujours des éclaireurs pour leur retenir des logements et bâtir la plate-forme nécessaire au rituel. Des hommes de Shey vont se cacher à Killorglin et les prendre par surprise. Nous irons avec eux. Le but est de capturer l'un de ces mages et de l'interroger. Nous

tâcherons de découvrir certains secrets de la cérémonie, peut-être même d'apprendre comment l'arrêter ou l'empêcher. Le plus délicat sera de parvenir à Killorglin sans être repérés par les espions des mages. Shey est en train de réunir une vingtaine d'autres propriétaires armés. Ils vont patrouiller toute la journée dans les environs pour les sécuriser.

— Les mages ne vont-ils pas soupçonner quelque chose ? demandai-je.

— Si. Mais ils ne sauront pas quoi. Cela vaut mieux que de laisser des espions leur rapporter nos faits et gestes.

Les membres de l'Alliance pour la Terre revinrent au crépuscule, annonçant que toute la zone était sûre. Aussi, laissant sur place nos bagages et les chiens, l'Épouvanteur, Alice et moi prîmes la route de Killorglin à la faveur de l'obscurité, en compagnie d'une dizaine de costauds placés sous le commandement de Shey.

Nous allions à pied, à travers la montagne. Une pluie froide et serrée transformait en boue la terre du chemin. À l'approche de l'aube, nous contournâmes un vaste lac avant d'apercevoir la petite ville de Killarney. Nous trouvâmes refuge dans une grange, où nous passâmes la journée à dormir avant de repartir.

La pluie avait cessé, ce qui rendait notre progression plus aisée. Nous suivîmes bientôt la rive embrumée d'une rivière, la Laune. Nous étions dans les faubourgs de Killorglin longtemps avant l'aube.

Nous dressâmes notre campement dans un vaste champ boueux, parmi une foule de gens venus à la Foire de Puck. Tandis que nous nous réchauffions devant le feu, l'Épouvanteur fit part de son étonnement à Shey :

— Comment se fait-il qu'autant de gens soient déjà rassemblés ? La foire ne commence pas avant plusieurs jours.

Dans la lumière grise de l'aube, le camp débordait d'activité. Des marchands avaient dressé des étals et vendaient des saucisses, des oignons, des carottes. Des chevaux galopaient en tous sens, bousculant les piétons.

— Personne, ici, ne paraît souffrir de la faim, fis-je remarquer.

— Il y en a toujours qui prospèrent, en dépit des difficultés, dit Shey. Mais, croyez-moi, les bouches affamées ne manquent pas, dans les environs. Beaucoup sont trop affaiblis pour marcher jusqu'à Killorglin. Malgré tout, la foire prend chaque année davantage d'importance. Qu'elle ait lieu en été ou en hiver ne fait aucune différence : même par mauvais temps, les gens affluent par centaines, venant de miles à la ronde. Beaucoup sont là pour vendre ou troquer des bêtes, mais on trouve aussi des rétameurs, des diseuses de bonne aventure ainsi que des voleurs à la tire. Les auberges de la ville sont

vite saturées. Il y a bien d'autres champs comme celui-ci, qui seront bientôt emplis à déborder.

— Et les mages ? demanda l'Épouvanteur.

— Ils réservent la plupart des établissements, en particulier ceux qui donnent sur la place triangulaire, au centre, où la plate-forme est élevée. Pendant toute la durée de la foire, Killorglin leur appartient. Bien que, cette fois, ils puissent avoir une surprise...

Nous entrâmes dans la ville en fin de matinée, nous frayant un chemin dans les ruelles encombrées jusqu'à la place centrale où se tenait le marché. Les étals se serraient étroitement sur les pavés, au cœur de Killorglin. Dans la plupart des petites villes la place du marché était rectangulaire ou carrée ; celle-ci était indubitablement triangulaire. De là partait une rue qui descendait en pente raide vers un pont enjambant la rivière.

Shey dissimulait ses élégants vêtements sous un manteau de grosse laine, et personne ne fit attention à lui. Nous nous mêlâmes à la foule pendant qu'il retenait une chambre dans la plus minable des auberges donnant sur le marché. Cela se révéla un excellent choix, car, à la différence des autres établissements, on y accédait par une rue parallèle à l'un des côtés du triangle. On pouvait y entrer et en sortir sans être remarqué par quiconque sur la place.

— C'est le dernier endroit où les mages daigneraient mettre les pieds, fit remarquer Shey en lissant de la main sa chevelure blanche. Ils aiment le confort et ont un sens aigu de leur rang : il leur faut le fin du fin. S'ils louaient des chambres ici, ce serait pour leurs serviteurs.

Nous regagnâmes le campement, où les hommes de Shey cuisinaient autour d'un feu. Au coucher du soleil, la nouvelle nous parvint que des mages avaient franchi une passe dans la montagne, au nord du fort de Staigue, et marcherait de nuit vers Killorglin. Ils seraient là avant l'aube. Nous étions arrivés à temps.

Nous emportâmes quelques provisions et nous retournâmes dans notre chambre, d'où nous pourrions observer l'arrivée de nos ennemis. Nous tirâmes les rideaux devant la fenêtre, ne laissant qu'une mince fente au milieu. Le ciel était dégagé, la lune qui décroissait depuis trois jours déversait sur les rues vides sa lumière d'argent. Et notre veille commença.

Bien avant l'aube, nous fûmes alertés par un claquement de sabots. Deux cavaliers apparurent, suivis de quatre individus chargés de gros sacs.

— Les hommes à cheval sont des mages, expliqua Shey. Les autres sont les ouvriers chargés de bâtir la plate-forme.

Les chevaux étaient des pur-sang, des étalons noirs taillés pour la vitesse. Leurs cavaliers portaient à la ceinture ces larges épées incurvées, à la lame évasée, connues sous le nom de cimenterres. Les

mages mirent pied à terre. C'était des hommes de haute taille, à la carrure impressionnante, aux noirs sourcils broussailleux. Leurs mentons s'ornaient de ces barbes pointues qui évoquent la barbiche des boucs.

Ils désignèrent un emplacement sur les pavés, et les quatre charpentiers, sortant de leurs sacs des outils et des pièces de bois toutes prêtes, se préparèrent aussitôt à édifier la haute structure qui supporterait la plate-forme. Deux d'entre eux s'éloignèrent et revinrent quelques minutes plus tard avec des madriers. Sans doute avaient-ils été taillés sur place. À peine les ouvriers les avaient-ils déposés qu'ils repartaient en chercher d'autres. Les bruits de marteaux firent bientôt voler en éclats le calme de la nuit, et la tour s'éleva peu à peu.

Les charpentiers travaillèrent toute la journée, tandis que les mages rôdaient autour de l'édifice en construction en lançant des ordres.

Les habitants de Killorglin ne se montrèrent pas. Aucun étal ne fut dressé sur la place ce jour-là.

— C'est par peur des mages que le marché n'a pas lieu aujourd'hui ? demandai-je.

— Les gens ont peur, c'est certain, répondit Shey. Pendant l'édification de la plate-forme, ils se tiennent à l'écart. Mais, dès que le bouc est en position, ils reviennent, et le marché est plus animé que jamais. Le vin et la bière y sont sans doute pour quelque chose, beaucoup cherchant dans l'ivresse un moyen d'échapper à l'horreur dans laquelle les mages plongent la ville. Pour d'autres, ces journées marquent l'apogée de l'année, où tous les excès sont permis.

— À quel moment prévoyez-vous d'enlever l'un des mages ? s'enquit l'Épouvanteur.

— Au crépuscule. Et nous brûlerons la tour. Ils la reconstruiront, mais ils devront pour cela faire venir de nouveaux matériaux. Cela retardera d'autant leurs préparatifs.

Mon maître ajouta, songeur :

— Utiliseront-ils la magie noire pour se défendre ?

— Ils essayeront.

Shey nous regarda d'un air résolu :

— Mais je suis confiant ; en unissant nos forces, nous aurons le dessus.

— J'ai ma chaîne d'argent, déclara l'Épouvanteur. Le garçon a la sienne. Elles les ligoteront plus sûrement qu'aucune corde.

La chaîne d'argent est aussi efficace contre les mages que contre les sorcières. Nous étions plus nombreux que nos adversaires et l'élément de surprise jouerait en notre faveur. Je remarquai néanmoins une expression anxieuse sur le visage d'Alice. Je l'interrogeai :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce n'est pas l'enlèvement du mage qui m'inquiète, c'est ce qui se passera quand les autres l'apprendront. Ils nous traqueront, et ils sont très nombreux.

— Tout a été planifié avec le plus grand soin, Jeune fille, rétorqua l'Épouvanteur. Les chevaux et les ouvriers seront emmenés vers le sud-est, là d'où nous venons. Tous les quatre, nous nous dirigerons vers la côte avec notre captif. Un autre membre de l'Alliance pour la Terre a sa demeure là-bas, le château de Ballycarbery. C'est une solide forteresse, où nous pourrions interroger le mage en toute sécurité.

Le soleil descendait à l'horizon, la lumière baissait. L'heure était venue de passer à l'action.

La structure de bois, presque achevée, dominait à présent la place de ses trente pieds de haut. Les charpentiers avaient accompli un ouvrage remarquable en une seule journée de travail. Épuisés, ils rangeaient leurs outils tandis que les deux mages patientaient, les bras croisés, près de leurs chevaux ut tachés dans un coin. Les hommes de Shey nous avaient fait savoir qu'ils avaient pris deux chambres dans la plus grande auberge, juste en face de la nôtre. Ils s'y retireraient bientôt pour la nuit.

Nous quittâmes notre poste d'observation pour descendre dans la rue. Nous gagnâmes la place du marché, prenant soin de rester dans l'ombre. L'Épouvanteur et Shey en tête, nous entamâmes une lente et furtive approche. Les hommes en armes venaient de l'autre côté, ce qui ôterait aux mages toute possibilité de fuite.

Les chevaux hennirent soudain nerveusement ; sans doute avaient-ils perçu notre odeur. Aussitôt en alerte, les deux mages tirèrent leur cimeterre et se placèrent dos à dos, en position de défense. Sortant de l'ombre, Shey et mon maître se ruèrent en avant. Alice et moi venions juste derrière eux. Des ordres retentirent, et un bruit de bottes martelant les pavés m'apprit que nos hommes convergeaient vers la cible.

Le mage le plus proche leva son arme ; mais, sans ralentir sa course, l'Épouvanteur avait déjà projeté sa chaîne. Elle siffla dans les airs et décrivit une spirale parfaite. Elle s'enroula autour du mage, lui plaqua les bras le long du corps. Son épée rebondit bruyamment sur les pavés. Le tir avait été si précis que la chaîne lui fermait les yeux et la bouche, de sorte qu'il ne pouvait plus ni voir ni parler. Clore la bouche est très important quand on affronte une sorcière capable de lancer des sortilèges. Les mages ayant également ce don, mon maître n'avait voulu prendre aucun risque.

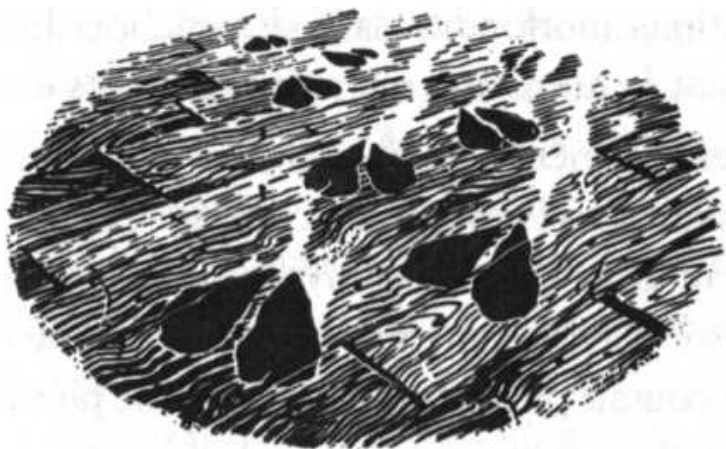
L'autre mage pivota pour faire face à Shey ; les deux armes entrèrent violemment en contact, avec un crissement métallique. Puis le mage poussa un cri, lâcha son cimeterre et tomba comme une

masse, face en avant. Il se convulsa sur le sol tandis qu'une mare de sang s'étendait autour de lui. Les quatre charpentiers se jetèrent à genoux, les mains sur la tête, suppliant qu'on leur laisse la vie. Les hommes de Shey nous entouraient, maintenant. Ce fut l'affaire d'un instant de ligoter les ouvriers pour les emmener, ainsi que les deux chevaux.

Tandis que nos hommes s'apprêtaient à repartir pour Killarney avec leurs prisonniers, l'Épouvanteur, Shey, Alice et moi entraîâmes notre captif vers le château de Ballycarbery, près de la petite ville de Cahersiveen.

Une fois sur la route, et assez loin de Killorglin, je me retournai. J'aperçus un rougeoiement et une fumée noire qui s'élevait au-dessus des toits. Les hommes de Shey brûlaient la plate-forme. Les charpentiers avaient travaillé pour rien. Tout s'était passé comme prévu, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que ce feu, tel un fanal, allait attirer nos ennemis. Et, cette fois, ils arriveraient en force.

Un instrument de torture



Le château de Ballycarbery était en effet une vraie forteresse, avec d'épais murs de pierre et une seule entrée, face à l'ouest. Il n'avait cependant ni douves ni pont-levis. À mon avis, c'était une faiblesse majeure. Une troupe ennemie pouvait approcher des remparts. Et la bâtisse semblait avoir connu des jours meilleurs : le lierre envahissait les murailles. Des assaillants déterminés n'auraient aucun mal à y grimper.

Toujours entravé par la chaîne d'argent, le mage fut conduit dans un cachot, où il serait interrogé au matin. On nous donna des chambres confortables, et nous nous mîmes vite au lit pour prendre un peu de sommeil. Avant de m'endormir, je vérifiai l'état de la fiole de sang. Je me fis la réflexion que, dans le passé, nous avions connu des situations bien différentes. Entre les murs de semblables forteresses, nous nous étions morfondus dans des cachots humides, attendant la mort, aux mains de puissants ennemis.

Je refis le même cauchemar, où la Morrigan me poursuivait sous l'aspect d'un corbeau. Cependant, le rêve était un peu moins effrayant que les précédents. La déesse n'avait jamais été si près de m'atteindre, mais je courais plus vite, j'approchais de plus en plus du refuge invisible.

Je m'éveillai en sursaut, le corps baigné d'une sueur froide. Pourtant, j'avais repris courage. Chaque cauchemar me rendait-il plus fort, m'enseignait-il mystérieusement quelque chose ?

J'avais refermé les yeux quand le pire se produisit : j'entendis un bruit de pas assourdi, accompagné d'un sifflement de bois brûlé. Mes paupières étaient soudain si lourdes que je n'arrivais pas à les soulever. J'avais du mal à respirer, mon cœur battait

douloureusement. Je sentis près de mon lit la présence d'un être immense ; un souffle chaud passa sur mon visage, une odeur fétide m'emplit les narines. Et une voix que je ne connaissais que trop bien me parla à l'oreille :

— Tu vas bientôt être à moi, Tom. Je peux presque te toucher. Encore un peu de temps, et la fiole de sang ne te protégera plus. Alors, tu m'appartiendras !

J'ouvris les yeux, m'attendant à découvrir, penchée sur moi, l'énorme tête avec ses cornes incurvées et sa gueule aux dents pointues. À mon grand soulagement, je ne vis rien. Je sortis péniblement du lit. Je compris aussitôt que ce n'était pas un rêve : ici aussi, des sabots avaient brûlé le plancher. Les empreintes étaient bien plus profondes que la fois précédente à l'auberge.

Je ne racontai cette scène ni à Alice ni à l'Épouvanteur. Pourquoi ajouter ma peur à la leur ? J'espérais seulement que Grimalkin arriverait bientôt.

Après le petit déjeuner, nous descendîmes dans le cachot avec Shey et trois gardes pour interroger le prisonnier.

— On ne lui a donné ni eau ni nourriture, fit remarquer Shey. Cela lui déliera peut-être un peu la langue.

Deux des hommes en armes entrèrent avec nous dans la cellule, tandis que le troisième tournait la clé dans la serrure, nous enfermait avec le mage et montait la garde à l'extérieur. Nous ne devions pas sous-estimer les pouvoirs de notre ennemi.

La pièce, bien que froide et humide, était assez spacieuse, visiblement conçue pour servir aux interrogatoires. Si elle n'offrait pour y dormir qu'une paille jetée dans un coin, elle contenait une table et trois chaises, dont une garnie de sangles de cuir pour immobiliser le captif. L'Épouvanteur débarrassa adroitement le mage de la chaîne d'argent. L'homme fut aussitôt bâillonné. On lui lia les mains derrière le dos, puis on le sangla sur la chaise. Shey et l'Épouvanteur s'assirent devant la table, en face de lui.

Une chandelle posée sur la table et une torche accrochée au mur fournissaient un éclairage amplement suffisant. Il y avait aussi une cruche d'eau et deux petites tasses. Alice et moi restâmes debout derrière mon maître et Shey ; les gardes encadraient le prisonnier.

— Nous avons quelques questions à vous poser, commença Shey, et son souffle monta en buée dans l'air froid. Vous seriez sage de dire la vérité. Le contraire entraînerait de pénibles conséquences. Avez-vous compris ?

Le mage acquiesça. Sur un signe de Shey, l'un des gardes lui retira son bâillon. Le prisonnier se mit aussitôt à tousser et à suffoquer, incapable de parler.

— De l'eau ! Donnez-moi de l'eau, s'il vous plaît, mendia-t-il enfin

d'une voix éraillée.

— Vous aurez de l'eau plus tard. Répondez d'abord à nos questions. Shey se tourna vers l'Épouvanteur pour lui donner la parole.

Sans préambule, mon maître demanda :

— Pourquoi le rituel du bouc échoue-t-il parfois ?

— Je ne vous dirai rien, répliqua le mage, la mine butée. Rien du tout.

— Nous vous tirerons les mots, d'une façon ou d'une autre, menaça Shey.

— Que je vive ou meure ici n'a aucune importance.

— En ce cas, vous êtes un brave ou un fou, répliqua sèchement Shey. Je penche pour la seconde hypothèse.

Il tira de sa poche un objet métallique, qu'il déposa sur la table. C'étaient des tenailles.

— Vous connaîtrez la souffrance avant de mourir. Une souffrance terrible. Est-ce ce que vous voulez ?

Les yeux de l'Épouvanteur flamboyèrent.

— Que pensez-vous faire avec ça ? aboya-t-il en pointant le doigt sur les pinces.

— Cet instrument a de multiples usages, répondit tranquillement Farrell Shey. Il sert parfois à persuader un prisonnier récalcitrant de parler. Il peut broyer des doigts ou arracher des dents.

— Je n'admets pas l'usage de la torture, déclara l'Épouvanteur avec colère. Seuls les imbéciles croient à son efficacité. N'importe qui soumis à une forte douleur vous dira n'importe quoi pour y mettre fin. Bien des femmes injustement accusées de sorcellerie avouent sous la torture, sont condamnées à mort et exécutées. Alors, rangez ça, ou je ne continue pas plus longtemps.

Je me sentis fier d'être épouvanteur. Nous accomplissions notre tâche en hommes d'honneur.

Shey pinça les lèvres, visiblement furieux. Néanmoins, il remit l'instrument de torture dans sa poche. Nul doute que les longues années de guerre entre les mages et les propriétaires terriens avaient entraîné de grandes violences, avec des atrocités commises des deux côtés. L'obscur montait en puissance et corrompait aussi ceux qui luttaienent contre son avènement. Moi-même, je m'étais compromis, utilisant l'obscur pour survivre. Je n'étais donc pas en position de juger qui que ce fût.

Mon maître répéta sa question :

— Le rituel du bouc, pourquoi échoue-t-il parfois ?

Le mage hésita. Puis, fixant son regard sur l'Épouvanteur, il marmonna :

— Parce que ce que nous faisons ne plaît pas au dieu.

— Vous répétez vos sombres rituels depuis des siècles. Vous devriez

savoir ce qui lui plaît !

— Cela dépend de beaucoup de choses. Certaines variables sont imprévisibles.

— Quelles variables ?

— J'ai soif. Donnez-moi un peu d'eau, et je vous dirai...

D'un geste impulsif, sans attendre l'autorisation de mon maître, je m'avantai, soulevai la cruche, emplis une tasse et la portai aux lèvres du mage. Sa pomme d'Adam monta et descendit tandis qu'il se désaltérait avidement. Quand il eut tout bu, je pris la parole pour la première fois :

— Quel est votre nom ?

— Cormac.

Shey me lança un regard courroucé, mais l'Épouvanteur m'approuva d'un signe de tête.

— Maintenant, Cormac, reprit-il, quelles sont ces variables ?

— Le choix du bouc est important. Il devient l'hôte sacré dans lequel notre dieu, Pan, doit entrer. Il n'acceptera pas le corps d'un animal qui ne lui plaît pas. Sept bêtes sont sélectionnées. Ensemble, nous désignons la meilleure. La méthode n'est pas « Impie. Nos voyants discutent du choix pendant des jours.

Mon maître remercia d'un signe de tête avant de poursuivre :

— Quelles sont les autres variables ?

— Il nous faut célébrer des sacrifices humains, trois en tout. Eux aussi doivent être parfaits. La première victime est une femme, qui choisit de mourir, qui donne sa vie avec joie. Les deux autres sont des mages, qui offrent eux aussi librement leur vie au dieu. Je suis l'un des sacrifiés.

Se tournant vers Shey, il ajouta avec colère :

— L'autre est mort de votre main.

L'Épouvanteur hocha de nouveau la tête, l'air pensif :

— Donc, les deux mages volontaires pour le sacrifice supervisent la construction de la plate-forme ?

— Oui, c'est une coutume très ancienne.

— Qu'arrivera-t-il, alors, maintenant que l'un des volontaires est déjà mort ?

— Il s'appelait Mandace. C'était un brave, dont la mort par la main de nos ennemis est tout à fait acceptable par Pan.

— Et vous, Cormac ? demanda mon maître. Si vous deviez mourir ici, votre mort serait-elle également acceptable ?

— Oui. Si vous me tuez, vous contribuerez directement au rituel, dit le mage en souriant pour la première fois. Voilà pourquoi je n'ai pas peur. J'accueillerai la mort en amie.

— Et si nous choisissons de vous garder en vie ? Cormac resta muet, et ce fut au tour de l'Épouvanteur de sourire :

— Donc, une fois le processus entamé, un substitut n'est pas accepté, c'est cela ? Pour que le rituel réussisse, ce doit être vous et personne d'autre ! Si nous vous gardons ici sain et sauf, l'avènement de Pan n'aura pas lieu...

Le mage baissa les yeux sans un mot.

— Le silence de Cormac en dit assez long, conclut enfin l'Épouvanteur, en s'adressant à Shey. Nous avons atteint notre but. Gardons-le prisonnier ici. Ce château peut-il être défendu contre une attaque des mages ?

— Aucune forteresse n'est totalement imprenable, répondit Shey. Nos ennemis seront désespérés, et donc prêts à tout.

— Alors, réunissons autant d'hommes que possible pour défendre le château, et prévoyons assez de provisions pour soutenir un siège, proposa mon maître. La situation ne pourrait être plus favorable. Résistons ; puis, au milieu de l'été, avant que les mages, plus affaiblis que jamais, ne tentent de célébrer un nouveau rituel, marchons contre Staigue et débarrassons-nous de cette engeance. Tel est mon conseil.

Shey sourit.

— C'est un bon conseil, John Gregory. C'est ce que nous ferons. Des siècles de conflits pourraient enfin se terminer avec la défaite des mages. Je vous remercie.

Alice n'était pas encore intervenue. À cet instant, elle fixa sur le prisonnier un regard aussi tranchant qu'une lame :

— Qui est la femme ? Celle qui s'offre en sacrifice ?

Je crus que le mage refuserait de lui répondre.

Mais il soutint son regard et déclara :

— C'est une sorcière, une de nos alliées.

Alice hocha la tête avant d'échanger avec moi un coup d'œil anxieux. L'une des sorcières celtes était donc dans les environs, elle se serait rendue à Killorglin pour se sacrifier. Maintenant, elle viendrait ici, elle participerait au siège du château de Ballycarbery.

Le siège de Ballycarbery



Shey envoya des messagers faire état de la situation, et les préparatifs de défense du château commencèrent aussitôt. Je fus soulagé de voir qu'on arrachait le lierre des murs pour empêcher l'ennemi d'y grimper.

Les hommes des propriétaires terriens furent là le lendemain. Ils étaient beaucoup moins nombreux que ce que j'avais espéré – une cinquantaine. Mais ils apportaient des armes, du matériel et des provisions plus qu'il n'était nécessaire pour couvrir leurs propres besoins, si bien que le château était à présent suffisamment pourvu pour soutenir un siège. Néanmoins, nous disposions d'à peine quatre-vingts combattants.

— Je pensais que vous auriez rallié davantage de gens à votre cause, fit remarquer l'Épouvanteur.

Nous observions du haut des remparts l'arrivée d'un nouveau contingent dont le chef de l'Alliance pour la Terre nous avait annoncé l'approche. Il se composait de cinq hommes et de deux chariots tirés par des ânes, si chargés qu'ils menaçaient de s'écrouler.

— La situation n'est ni pire ni meilleure que ce à quoi je m'attendais, dit Shey. Chaque propriétaire doit aussi assurer sa défense et garder assez de personnel à ses côtés.

L'Épouvanteur médita la réponse tout en regardant le soleil, déjà bas au-dessus de la mer.

— Quand lanceront-ils l'attaque ? demanda-t-il.

— Cette nuit ou la prochaine, supposa Shey.

Ils viendront de l'est, par la montagne.

— Combien sont-ils ?

— Cent cinquante environ, si l'on en croit nos dernières estimations.

— Tant que ça ?

Les sourcils de l'Épouvanteur s'arquèrent de surprise :

— Combien d'entre eux sont des mages ?

— Une cinquantaine, auxquels il faut ajouter une demi-douzaine d'apprentis. Les deux tiers d'entre eux viendront. Les autres resteront au fort de Staigue.

— Et leurs serviteurs, leurs partisans ?

— Ils ont une trentaine de soldats, ainsi qu'une dizaine de cuisiniers et d'artisans : bouchers, tanneurs, maçons. Quand une bataille s'annonce, ils ont le moyen de grossir leurs rangs. Ils enrôlent des conscrits parmi les plus pauvres, ceux qui ne possèdent qu'une masure et un lopin de terre, et sont sans cesse au bord de la famine. Ils combattent aux côtés des mages en échange de nourriture pour leur famille, mais aussi poussés par la peur. Comment refuser de prendre les armes quand un émissaire des mages vient jusqu'à votre misérable demeure pour vous recruter ? Toutefois, ces gens seront mal équipés et affaiblis par la faim.

— Alors que vous-même et vos gens, ayant été bien nourris tout l'hiver, vous serez forts et prêts au combat...

Shey ne parut pas remarquer la note de désapprobation dans la voix de mon maître. J'étais de son avis. Nous devons nous opposer à l'obscur et à la menace que représentaient les mages, mais, comme bien souvent en ce monde, les puissants luttèrent pour préserver leurs terres ou leur honneur tandis que les pauvres souffraient.

— C'est certain, acquiesça Shey. Le château regorge de provisions, alors que nos assiégeants ne recevront que de maigres rations. J'estime que dans moins d'une semaine, s'ils n'ont pas fait de brèche dans nos murailles, les mages se retireront. Nous les harcèlerons tout le temps de leur retour à Staigue, et la forteresse finira par tomber, nous donnant enfin la victoire.

Je dormis bien cette nuit-là, mais fus tiré d'un profond sommeil par Alice qui me secouait le bras. Il faisait encore nuit, et elle tenait une chandelle.

— Ils sont là, Tom ! cria-t-elle, alarmée. Les mages ! Toute une troupe !

Je la suivis jusqu'à la fenêtre qui donnait à l'est. Aussi loin que portait le regard, on voyait des lumières sinuer dans notre direction. Nos ennemis arrivaient en force. Il était impossible de les dénombrer, mais, à en juger par ces lumières, ils étaient bien plus nombreux que ce que Shey avait prévu.

Je fis de mon mieux pour la rassurer :

— Ne t'inquiète pas ! On a de quoi tenir ici plusieurs semaines. D'ailleurs, dès que la date de la cérémonie sera passée, ils s'en iront.

Nous restâmes assis devant la fenêtre, main dans la main, sans dire un mot. Des feux de camp s'allumèrent bientôt tout autour du château. Alice avait sans doute la même pensée que moi : la sorcière celte devait être là, près de l'un de ces feux. Était-ce celle qui voulait se venger de moi ? Savait-elle que j'étais ici ? Je me rassurai en me persuadant qu'elle ne pourrait pas m'atteindre, les épaisses murailles me mettaient hors d'atteinte.

L'aube apporta des nouvelles qui ébranlèrent mes espoirs. Une paire de bœufs tirait lentement vers le château un engin métallique monté sur roues. Ils avaient un canon ! Une grosse pièce d'artillerie !

Alice et moi avions déjà vu une de ces puissantes bouches à feu en action. Elle avait permis aux soldats qui assiégeaient la tour Malkin de faire une brèche dans la muraille. Les artilleurs d'ici seraient-ils aussi adroits ? Auraient-ils assez d'expérience pour ébranler les défenses du château de Ballycarbery ?

Ni Shey ni ses hommes ne paraissaient perturbés par ce qui se passait à l'extérieur. Après un copieux petit déjeuner de flocons d'avoine au miel, Alice et moi rejoignîmes Shey et l'Épouvanteur sur le chemin de ronde.

— Saviez-vous qu'ils avaient un canon ? demanda mon maître.

— Oui, je le savais. Il a été fondu à Dublin il y a plus de cinquante ans, et n'a servi qu'à deux occasions, où il s'est révélé redoutable. Les mages l'ont acheté l'année dernière. Mais, d'après nos espions, Ils manquent de canonniers expérimentés.

L'engin fut mis en position du côté ouest de la muraille. J'observai les hommes qui s'activaient autour. Pendant le siège de la tour Malkin, j'avais remarqué avec quelle efficacité l'équipe d'artilleurs travaillait, chacun accomplissant sa tâche avec une remarquable économie de mouvement.

Parmi nos hommes, il y avait une demi-douzaine d'archers. Tendant la corde de leurs arcs, ils visèrent les canonniers. Mais la distance était trop grande, le vent contraire. Les flèches n'atteignirent pas leur cible.

Un énorme boulet fut roulé dans la bouche du canon, la mèche allumée. Les canonniers se bouchèrent les oreilles.

Il y eut un bruit sourd ; un jet de fumée s'éleva tandis que le boulet commençait sa trajectoire. Il retomba bien avant d'atteindre le rempart, zigzagua dans l'herbe et finit sa course dans une touffe de chardons. Un concert de sifflets et de moqueries s'éleva parmi les défenseurs.

Il fallut à l'ennemi cinq bonnes minutes avant de tirer le deuxième boulet. Celui-ci frappa le mur au pied du château. Quelques éclats de pierre tombèrent sur l'herbe. Ce n'était pas un bon tir ; cette fois, néanmoins, il ne fut salué d'aucun sarcasme. Le coup suivant était encore trop court. Après quoi, chaque tir atteignit un endroit

quelconque de la muraille, sans entraîner aucun dommage sérieux. Seul le bruit était exaspérant.

They alla parler à ses hommes, leur tapant dans le dos chacun son tour. C'était un bon chef, attentif au moral de ses troupes.

— Ces canonniers manquent d'expérience, fis-je remarquer à l'Épouvanteur. Ils devraient viser le même point de la muraille, s'ils veulent faire une brèche.

— Alors, espérons qu'ils n'apprendront pas trop vite, petit. Parce qu'ils possèdent une impressionnante provision de projectiles, et ils ont une semaine devant eux pour s'exercer.

C'était vrai. En plus des tonneaux d'eau destinée à refroidir le canon et de nombreux sacs de poudre, des dizaines de pyramides de boulets s'entassaient près de la pièce d'artillerie, et des chariots chargés de matériel attendaient plus loin. Tout ce qui manquait aux assaillants, c'était un peu d'entraînement pour utiliser efficacement leur redoutable engin.

Au bout d'une heure, le canon se tut et un homme s'avança, sans arme, porteur d'un drapeau blanc qui flottait au vent. Il s'arrêta devant le portail et clama son message. Sa peur était visible.

— Mes maîtres exigent que vous relâchiez immédiatement le mage Cormac. Remettez-le entre nos mains, et nous vous laisserons en paix. Un refus entraînerait de terribles conséquences. Nous détruirons vos murailles, et tous ceux qu'elles protègent seront passés au fil de l'épée.

They eut un rictus de colère. Les archers tendirent leurs cordes, visant le messenger. D'un geste, They leur ordonna de baisser leurs armes.

— Allez dire à vos maîtres que nous refusons, cria-t-il. Leur temps va finir. Ce château n'a rien à craindre des imbéciles qu'ils ont embauchés comme canonniers. Bientôt, c'est vous qui serez les assiégés. Nous abattons votre fort, et il n'en restera pas pierre sur pierre !

Le messenger tourna les talons et rejoignit ses rangs. Cinq minutes plus tard, le canon grondait de nouveau.

L'Épouvanteur décida qu'il y avait là une opportunité de reprendre mon travail. J'étudiais alors l'histoire de l'obscur. Il poursuivit sa leçon tard dans l'après-midi. Il me parla d'un groupe de mages appelés les Kobalos, supposés vivre à l'extrême nord du pays. Bien que se déplaçant sur deux jambes, ils n'étaient pas humains et ressemblaient à des renards ou à des loups. Rien ne prouvait leur existence, sinon les notes d'un des tout premiers épouvanteurs, un certain Nicolas Browne. J'avais déjà la quelque chose sur eux. J'essayai donc de dévier la leçon sur un autre thème que je trouvais beaucoup plus intéressant. N'avions-nous pas affaire à des mages particulièrement maléfiques qui

révéraient le dieu Pan ?

— Et Pan ? demandai-je. Que sait-on de lui ?

L'Épouvanteur tira son Bestiaire de son sac et le feuilleta jusqu'à la section consacrée aux anciens dieux. Me tendant le livre, il ordonna :

— Lis d'abord ceci, tu poseras tes questions après.

Le chapitre sur Pan était fort court. Je le parcourus rapidement.

PAN (LE DIEU CORNU)

Pan est l'ancienne divinité, vénérée à l'origine par les Grecs, qui gouverne la nature et apparaît sous deux aspects différents. Il se manifeste parfois sous l'apparence d'un jeune garçon soufflant dans une flûte de roseaux. La mélodie qu'il en tire est telle qu'aucun chant d'oiseau ne peut l'égaliser, et que les rochers eux-mêmes dansent en l'entendant.

Son autre forme est celle d'une terrible divinité dont l'approche rend les humains fous de terreur – le mot « panique » vient de son nom. Sa sphère d'influence s'est maintenant étendue, et les mages caprins d'Irlande lui rendent un culte. Après huit jours de sacrifices humains, Pan sort de l'obscur par un portail et prend brièvement possession du corps d'un bouc. Il transforme l'animal en un être trop horrible pour être contemplé.

— C'est tout ? m'étonnai-je. Il n'y a pas grand-chose sur lui.

En effet. Nous tâcherons d'en apprendre davantage ici. Bien des choses ont changé depuis que j'ai écrit ceci. Nous savons maintenant que la cérémonie a lieu deux fois l'an. Mais ce que j'ai toujours trouvé intéressant, c'est la dualité de Pan. Il peut apparaître sous les traits d'un jeune musicien presque bienveillant. Son autre aspect est terrifiant et appartient sans conteste à l'obscur.

— L'obscur..., dis-je. Pourquoi une chose pareille existe-t-elle ? Comment cela a-t-il commencé ?

— Personne ne le sait, on n'a que des hypothèses. Je continue de penser que l'obscur se nourrit de nos fautes. La cupidité et la soif de pouvoir des humains le rendent sans cesse plus fort et plus dangereux. Si nous pouvions changer le cœur des hommes et des femmes, l'obscur serait affaibli, j'en suis sûr. Mais j'ai vécu assez longtemps pour savoir qu'il est plus facile d'empêcher la marée de monter !

— Si on réussit à entraver le Malin, ce sera un début, non ?

Sans aucun doute, petit.

L'air sombre, l'Épouvanteur continua :

— La situation ne peut pas être pire qu'elle ne l'est. Farrell Shey lui-même, un ennemi de l'obscur, est prêt à employer la torture pour parvenir à ses fins. Voilà qui prouve combien tout va de travers.

Je pris soudain conscience du silence.

— Le canon s'est tu, dis-je. Il s'est peut-être fendu à cause de la surchauffe. Il faut beaucoup d'eau pour refroidir un canon. Si les

canonniers n'y prennent pas garde, il peut même exploser, tuant tous les hommes alentour. Ces types n'étaient pas des experts, ça risquait bien de leur arriver.

J'avais à peine fini de parler qu'on frappait à la porte. Un messenger entra sans y être invité. Nous étions attendus d'urgence sur le chemin de ronde.

Nous grimpâmes les escaliers, bousculés par des hommes en armes qui montaient aussi. Que se passait-il ?

Alice, déjà sur place, vint aussitôt vers nous. Je clignai des yeux, ébloui par le soleil couchant qui rougissait la mer.

Alice, une main en visière, pointa le doigt.

— Les mages se sont réunis autour du canon. Ils préparent quelque chose. Shey est inquiet.

Elle finissait à peine de parler que les soldats postés sur les remparts s'écartèrent pour laisser passer leur chef.

— Je crois qu'ils essaient d'utiliser la magie, nous confia-t-il. Il y avait peu de danger qu'ils invoquent l'obscur, à Killorglin. Ils n'étaient que deux. À présent, ils sont neuf...

J'observai la scène. Les mages formaient un cercle autour du canon. Puis je compris que leur attention n'était pas dirigée vers la bouche à feu elle-même : les servants étaient agenouillés, et les mages avaient posé les mains sur leur tête et leurs épaules. Ils transféraient leur pouvoir. Quelle sorte de pouvoir ? Le talent et l'expérience d'authentiques canonniers ? Probablement.

Sur le chemin de ronde, les défenseurs s'étaient tus. Mais le vent qui soufflait de la mer nous apportait la psalmodie des mages. Des frissons glacés me coururent le long du dos. Même à cette distance, je percevais l'aura de la magie noire, puissante et dangereuse.

Dangereuse à quel point, nous l'apprîmes dix minutes plus tard, quand le canon tonna de nouveau. Le premier boulet frappa la muraille à la gauche du portail. Le deuxième également, et le troisième. Chaque tir avait atteint exactement le même point. Il ne restait qu'une heure avant la nuit, cela leur suffirait néanmoins pour nous causer d'importants dommages, malgré l'épaisseur du mur. La couche de pierres extérieure était déjà bien entamée, et les débris s'accumulaient dans l'herbe en contrebas.

Les tirs reprendraient à l'aube. Ils pourraient bien avoir creusé une brèche avant le prochain coucher de soleil.

Shaun le mince



L'aube nous apporta des nuages et de la pluie. Cela n'empêcha pas les hommes des mages de reprendre leur canonnade. Bien que le vent eût changé de direction, nos archers purent cribler de flèches les alentours du canon, nous procurant une heure de répit, le temps que la pièce d'artillerie soit déplacée et mise hors d'atteinte. Néanmoins, ce recul n'ôta rien à la précision des tirs.

En fin d'après-midi, la situation devint critique : un petit trou perçait le mur du château. Selon Shey, il n'en faudrait pas beaucoup plus pour miner la muraille au-dessus. Un éboulis de pierres se formerait alors près du portail, sur lequel les assaillants n'auraient plus qu'à grimper.

En désespoir de cause, il envoya à l'extérieur une vingtaine de cavaliers avec mission de tuer les canonniers. Ils furent interceptés d'abord par des cavaliers ennemis, puis par des soldats à pied. Malgré cette résistance, les hommes de Shey gagnaient du terrain. Ils auraient bientôt atteint leur but. Soudain, quelqu'un s'interposa.

Un homme musculeux, à la forte carrure, à la tête rasée et au menton orné d'un bouc avait surgi. Il était armé d'une énorme hache de guerre à deux tranchants, et s'en servait avec une efficacité mortelle. D'un seul coup, il jeta deux de nos soldats à bas de leurs montures. Aussitôt, le cours de la bataille changea. Nos ennemis combattirent avec une vigueur renouvelée, et Shey dut faire sonner la retraite. Le portail se referma juste à temps derrière les cavaliers rescapés ; leurs poursuivants étaient sous nos murs.

Ils n'y restèrent pas longtemps. Les archers de l'Alliance en tuèrent ou en blessèrent quelques-uns. Les autres se retirèrent derrière le canon. Je m'attendais à ce que la canonnade reprenne. Au lieu de ça, l'espèce de géant s'approcha seul du portail. Il ne portait pas de

drapeau blanc mais sa hache, qui reposait sur son épaule. Contrairement au messager, il se montrait plein d'assurance et marchait d'un air bravache.

Shey expliqua à l'Épouvanteur :

— C'est Maître Doolan, le Boucher, le chef des mages.

Doolan s'arrêta juste au-dessous de nous et nous affronta du regard.

— Qui osera descendre se battre avec moi ? railla-t-il d'une voix tonitruante.

Personne ne répondit, et il eut un long rire méprisant.

— Vous n'êtes que des lâches, tous autant que vous êtes. Il n'y a pas un seul homme digne de ce nom parmi vous, rugit-il en faisant les cent pas devant nos murs, agitant sa hache avec un geste de défi.

— Tuez-le ! ordonna Shey à ses archers.

Les flèches sifflèrent. Doolan ne portait pas d'armure, sa mort paraissait certaine. Or, aucune ne l'atteignit. Les avait-il repoussées par magie ? Si les mages avaient su, par la seule récitation d'un sortilège, transformer une troupe de débutants en canonnière experts, ils étaient aussi capables du contraire : faire d'habiles archers des maladroits. Enfin, une flèche fila droit vers sa cible. J'attendis l'instant où elle allait transpercer le cœur du costaud. Mais, balançant son énorme hache comme si elle ne pesait pas plus qu'une plume, il détourna le trait, qui retomba, inoffensif, sur le sol.

Avec un nouveau rire tonitruant, il se retourna et repartit tranquillement vers ses lignes. Toutes les flèches lancées vers lui se révélèrent trop courtes. Presque aussitôt, la canonnade reprit.

Quand la lumière baissa, les canonnières cessèrent de marteler notre point faible. Mais, nous le savions, le lendemain s'annonçait difficile : dès que cette partie du mur s'écroulerait, l'assaut serait donné.

Nous fîmes le point avec Shey.

— Le château tombera demain, peut-être même peu après l'aube, admit-il. Je suggère que, lorsque la brèche sera faite, vous vous échappiez en emmenant notre prisonnier. Je peux vous fournir une escorte de quatre soldats. Je resterai ici avec mes troupes. Et nous vendrons chèrement nos vies.

L'Épouvanteur approuva d'un air grave :

— Oui, ça me paraît la meilleure solution. Mais comment sortir sans être vus ?

— Il y a une petite porte, dans le mur sud, dissimulée par des buissons et un monticule de terre. L'attention de l'ennemi sera fixée sur la brèche, cela vous donnera une chance de réussir.

— Nous devons garder le mage en vie et hors de portée des autres, reprit mon maître. Où pourrions-nous aller ? Existe-t-il un autre refuge ?

— Non. Vous retournerez dans ma maison de Kenmare. C'est l'endroit le plus sûr.

Shey ajouta avec un soupir :

— Ce ne sera pas facile, l'issue du voyage est incertaine. À l'est et au sud s'étendent des zones marécageuses. Vous vous dirigerez vers l'Inny, puis vous suivrez la rive et passerez par la montagne. Mes hommes vous guideront. Vous passerez au nord de Staigue en évitant le fort. Puis vous obliquerez vers Kenmare.

— On ne devrait pas plutôt partir tout de suite ? suggérai-je. Vous dites que la petite porte est dissimulée, mais les espions des mages la connaissent peut-être. On aurait plus de chances en quittant le château de nuit.

Alice approuva, mais l'Épouvanteur réfléchit, et je crus qu'il allait refuser ma proposition. Enfin, il se tourna vers Shey :

— Le garçon pourrait bien avoir raison. Cela poserait-il un problème ?

— Aucun. Vous serez partis dans une heure.

Nous fîmes donc nos préparatifs. Le mage fut tiré de son cachot, ligoté avec des cordes, les bras le long du corps. On lui noua un bandeau sur les yeux. Un bâillon l'empêcherait d'appeler à l'aide. Seules ses jambes furent laissées libres. Cela fait, nous prîmes congé de Shey en lui souhaitant bonne chance.

Les quatre soldats qui formaient notre escorte nous guidèrent jusqu'à la petite porte sud. Après avoir monté les marches qui y conduisaient, ils écoutèrent attentivement. Aucun bruit ne leur signala une quelconque activité à l'extérieur ; la voie était libre. Ils firent signe au chef d'une escouade postée là pour prévenir toute attaque de ce côté. Celui-ci déverrouilla la porte métallique avec une grosse clé. Elle s'ouvrit vers l'intérieur, révélant une butte de terre et de rochers. Deux soldats sortirent avec des pelles et dégagèrent rapidement le passage. L'air frais nous balaya aussitôt le visage.

Pendant que les hommes travaillaient, l'Épouvanteur nous avait regardés l'un après l'autre avant de chuchoter :

— Si ça tourne mal et qu'on soit obligés de se séparer, on se retrouve au bord de la rivière.

Il faisait nuit noire, à présent. La prudence nous interdisait d'allumer torche ou lanterne, nous ne devons pas nous quitter d'une semelle. Le monticule de terre qui s'élevait devant la porte la rendait invisible de loin, mais il n'était pas exclu que des soldats ennemis fussent embusqués de l'autre côté. Les mages pouvaient avoir découvert l'existence de cette issue. Une sorcière aussi douée que celles de Pendle l'aurait flairée à coup sûr.

L'instant était crucial. Les quatre soldats passèrent en tête. Ils escaladèrent la butte pour se cacher dans les buissons au sommet.

Nous tendîmes l'oreille. Pas un bruit. La voie était libre. L'Épouvanteur poussa le prisonnier devant lui, je le suivis avec Alice. Nous nous accroupîmes dans l'herbe, tandis que la porte ne refermait dans notre dos.

Nous étions livrés à nous-mêmes, désormais. En cas d'attaque, nous ne recevions aucune aide du château. Nous escaladâmes la pente pour nous accroupir auprès de notre escorte. Des feux brillaient au loin, au sud, à l'est et à l'ouest. Nous étions encerclés, mais il y avait des espaces plus ou moins importants entre les feux. Des sentinelles montaient sûrement la garde ; on pouvait espérer que le gros des troupes dormait.

Nous descendîmes la pente en rampant, l'un après l'autre. Arrivés en bas, nous avançâmes prudemment. Trois hommes allaient en tête, suivis par l'Épouvanteur et le quatrième, qui encadraient le prisonnier. Alice et moi fermions la marche.

À intervalles réguliers, nous restions immobiles, aplatis sur le sol humide. Au bout d'une quinzaine de minutes, nous avions presque atteint l'anneau de feux qui encerclait le château. Nous étions à mi-chemin entre deux, éloignés d'environ cinquante pas. Une sentinelle était debout à l'entrée d'un abri fait de peaux jetées sur des montures de bois. D'autres hommes, qui n'avaient sans doute pas trouvé de place dans la tente, dormaient à la chaleur du feu.

C'était le moment crucial. Si on était repérés, des dizaines d'individus armés nous tomberaient dessus. Nous repartîmes, dépassâmes les feux, et fûmes bientôt accueillis par l'obscurité bienveillante.

De nouveau nous nous jetâmes à terre dans le noir. Mais, alors que nous reprenions notre reptation, un de nos soldats réprima une toux. Nous nous figeâmes instantanément. Un coup d'œil sur ma gauche m'apprit que la sentinelle s'était tournée dans notre direction. Je retins mon souffle. J'entendais devant moi le soldat suffoquer, retenant son irrépressible envie de tousser. S'il n'y parvenait pas, il nous mettrait en grand péril.

Il perdit la bataille et une quinte violente lui échappa. Aussitôt, la sentinelle appela aux armes. Elle tira son épée et s'élança vers nous ; d'autres soldats se joignirent à elle. Sautant sur nos pieds, nous filâmes de toute la vitesse de nos jambes. Notre seul espoir était de perdre nos poursuivants dans le noir.

Notre escorte avait fui de son côté. Un bref instant, Alice courut juste devant moi, puis je rattrapai l'Épouvanteur, qui entraînait difficilement Cormac. J'attrapai notre captif par son autre bras pour aider mon maître. Mais c'était sans espoir. En me retournant, je vis briller des torches, j'entendis un martèlement de bottes. Ils gagnaient du terrain. Le sol Irrégulier rendait notre course de plus en plus

difficile ; de l'eau gicla sous mes pieds. Nous entrions dans les marécages.

Nous étions dispersés, à présent, nos guides quelque part devant, et je craignais de trouver bientôt sous nos pieds un sol traître qui nous enliserait. Et le plus grand danger nous talonnait. D'un geste instinctif et simultané, l'Épouvanteur et moi jetâmes notre prisonnier à genoux. Puis nous fîmes face, le bâton en position de défense.

Je me souviens de m'être demandé où était Alice. Elle n'avait pas d'arme et ne pouvait pas combattre ; elle ne pouvait pas non plus s'éloigner sans perdre la protection de la fiole de sang. J'avais cependant une question plus urgente sur laquelle me concentrer. Un mage à la barbiche pointue, une épée dans une main et une torche dans l'autre, courait droit sur moi. Sa bouche grande ouverte découvrait ses dents, on aurait dit une bête sauvage.

Évitant son coup d'épée, je visai son front du bout de mon bâton. J'atteignis ma cible, et le choc fut augmenté de la vitesse de mon adversaire. Il tomba, et son épée lui échappa des mains. Mais d'autres hommes arrivaient ; nous fumes bientôt encerclés. Un moment, nous luttâmes dos à dos, mon maître et moi. Nous avions simultanément relâché la lame rétractable de nos bâtons. Maintenant, c'était tuer ou être tués. Nous nous battîmes avec le courage du désespoir, frappant, virevoltant. Puis, sous la pression de nos adversaires, nous nous trouvâmes séparés. Menacé de tous côtés, sans personne pour assurer mes arrières, je commençais à m'épuiser. La lutte était acharnée. Je crus que c'en était fait de moi. Soudain, j'entrevis une chance de salut. Des trois soldats qui me harcelaient, un seul portait une torche. Je la fis sauter de sa main, et elle s'éteignit en tombant sur le sol imprégné d'eau, ce qui nous plongea dans le noir.

Dans la confusion qui suivit, je m'élançai vers ce qui me parut être le sud-est et la rive de l'Inny. L'Épouvanteur nous y avait donné rendez-vous si les choses tournaient mal. C'était le cas, et je m'inquiétais affreusement pour Alice. Si elle était trop éloignée de la fiole de sang, le Malin s'emparerait d'elle.

Notre tentative pour nous échapper avec notre otage s'achevait en désastre. Nous étions dispersés, et les mages avaient sûrement secouru leur pair. Rien ne les empêcherait plus d'accomplir la cérémonie. Des jours sombres s'annonçaient pour l'Alliance.

Je m'arrêtai un instant pour regarder derrière moi, l'oreille tendue. Aucun signe de poursuite. Les feux de camp n'étaient plus, au loin, que de minuscules têtes d'épingle. Mes yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité, je continuai donc prudemment, testant à l'aide de mon bâton la profondeur de l'eau sous mes pieds. Cela m'évita plus d'une fois de m'embourber et d'être aspiré dans les profondeurs du marécage. Malgré tout, je trébuchais constamment contre des touffes

de joncs ou m'enfonçais jusqu'aux genoux dans une vase puante et froide comme la glace.

Le souvenir que j'avais gardé de la carte de Shey ne me fournissait que peu d'indices sur la distance qu'il me restait à parcourir, et ma progression était difficile. Je me rappelais que je devais passer au nord des montagnes pour atteindre la rivière. En dehors de ça, ma connaissance du terrain était vague. Je savais toutefois que le fort de Staigue s'élevait au sud des collines. Un certain nombre de mages et leurs serviteurs y seraient encore. C'était un endroit à éviter à tout prix.

Il m'était difficile de mesurer l'écoulement du temps, mais le ciel finit par s'éclaircir ; l'aube approchait. J'espérais encore atteindre la rivière, hélas ! je ne devais pas avoir cette chance. Des tentacules de brume se mirent à serpenter autour de moi, et je fus vite environné par un épais brouillard. Il n'y avait pas un souffle de vent ; à part le bruit de ma respiration et le clapotis de mes bottes dans la boue, tout était silencieux.

Plus tard, dans les premières lueurs de l'aube, j'aperçus un cottage à travers le brouillard. Un grand homme mince en sortit, une pelle sur l'épaule. Il portait une veste à capuchon, pas très différente de mon manteau. Son front semblait dépourvu de cheveux. Il évoquait un ramasseur de tourbe se préparant à une rude journée de labeur, pressé de profiter des courtes heures de lumière en cette fin d'hiver. Il marcha à ma rencontre avec un large sourire. Je remarquai alors l'extrême pâleur de son visage. Ce n'était pas le teint de quelqu'un qui travaille en plein air.

— Tu m'as l'air perdu, mon garçon. Où vas-tu ? me demanda-t-il.

Il avait la voix plus rauque qu'un vieux crapaud. La peau était tendue sur ses pommettes. De près, elle était jaunâtre, comme s'il relevait tout juste de maladie. Ses paupières tombantes cachaient à demi des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Je vais à la rivière, répondis-je. Je dois y retrouver des amis.

— Tu t'es écarté du chemin, tu devrais te diriger de ce côté, déclara-t-il en pointant le doigt. Tu as marché toute la nuit ?

Je fis signe que oui.

— En ce cas, tu dois avoir froid et faim. Madame Scarabek te donnera quelque chose à manger, et tu te réchaufferas près du feu.

Il désigna le cottage.

— Frappe doucement, pour ne pas réveiller le petit, et dis-lui que c'est Shaun le Mince qui t'envoie.

Le bonhomme avait une drôle d'allure, mais j'avais grand besoin de repos et de nourriture. Je le remerciai, marchai jusqu'au cottage et cognai à la porte, essayant de ne pas faire trop de bruit.

J'entendis un tapotement de pieds nus, et le battant s'entrouvrit. Il faisait sombre à l'intérieur, je ne distinguai qu'un œil qui ne cillait pas.

C'est Shaun le Mince qui m'envoie, annonçai-je à voix basse pour ne pas réveiller l'enfant. Pouvez-vous me servir un petit déjeuner, si ce n'est pas trop de dérangement ?

Pendant plusieurs secondes qui me parurent interminables, il n'y eut pas de réponse. Puis la porte tourna silencieusement, et une femme apparut, enveloppée dans un châle vert. Ce devait être madame Scarabek. Elle semblait triste et, comme Shaun, elle était très pâle, avec des yeux rougis laissant penser qu'elle venait de pleurer ou qu'elle était restée debout toute la nuit. Le bébé l'avait sans doute empêchée de dormir.

— Entre, m'invita-t-elle d'une voix douce.

Le contraste entre sa voix et celle de Shaun me frappa.

— Mais laisse ton bâton à l'extérieur, ajouta-t-elle. Nous n'avons pas besoin des services d'un épouvanteur, ici.

Sans me méfier, j'obéis, appuyait mon bâton contre le mur, près de la fenêtre, et j'entrai. L'intérieur était petit mais confortable. Deux tabourets étaient placés près de l'âtre, où brûlait un feu de tourbe. Une berceuse était rangée contre le mur du fond, et Scarabek la balançait doucement au passage.

Une minute plus tard, elle me tendit un bol.

— Voilà un peu de gruau. C'est tout ce que nous avons. Nous sommes de pauvres gens. Les temps sont durs, et je dois subvenir aux besoins de ma famille.

Je la remerciai et commençai à manger le porridge avec mes doigts. Il était froid et collant, mais, après ce qu'elle avait dit, je dissimulai de mon mieux ma répugnance. Ce n'était pas vraiment mauvais, seulement un peu bizarre, avec un arrière-goût épicé. Curieusement, cela me dessécha la bouche.

— Merci, dis-je après avoir fini le gruau, m'étant efforcé de ne pas en laisser une miette. Cela vous dérangerait-il de me donner un verre d'eau ?

— Tu n'as pas besoin d'eau, me répliqua Scarabek d'un ton énigmatique. Pourquoi ne pas t'allonger ici, au chaud, et te reposer un peu ?

Les dalles étaient dures et froides malgré la proximité du foyer. Mais je me sentais soudain si fatigué que j'acceptai l'invitation et m'allongeai devant le feu.

— Ferme les yeux, m'ordonna Scarabek. C'est un sage conseil. Quand la nuit sera tombée, ce sera mieux pour nous tous.

Je me souviens d'avoir remarqué l'étrange té de ces paroles. Que voulait-elle dire ? Et pourquoi la nuit serait-elle « mieux pour nous

tous » ? De plus, le soleil n'était levé que depuis une demi-heure, tout au plus. Pensait-elle que j'allais dormir aussi longtemps ? Et n'avais-je pas quelque chose à faire ? Quelqu'un à rencontrer ? Mais j'avais l'esprit confus, Je ne me souvenais plus ni qui ni où.

De petits doigts froids



J'ouvris les yeux. Il faisait noir dans le cottage, je me sentais raide et glacé. Le feu s'était éteint, mais une chandelle brûlait encore sur le manteau de la cheminée.

J'étais si las que je m'apprêtais à refermer les yeux pour sombrer de nouveau dans le sommeil quand je tressaillis : le berceau du bébé s'était renversé.

Le petit, toujours enveloppé dans sa couverture, était moitié dehors, moitié dedans. Je voulus appeler sa mère ; je n'émis qu'une sorte de croassement. Je haletais ; mon cœur battait à lents coups irréguliers ; je n'arrivais plus à bouger ni mes bras ni mes jambes. Étais-je malade ? Avais-je attrapé la fièvre dans les marécages ?

La couverture s'agita. Elle s'enroula sur elle-même, se soulevant et s'abaissant au rythme d'une respiration. L'enfant avait donc survécu à la chute. Je tentai de nouveau d'appeler la mère. Je n'émis qu'un faible cri. L'effort me donna de telles palpitations que je me mis à trembler, sûr que j'allais mourir.

Je m'aperçus alors que la couverture remuait bizarrement. Elle semblait ramper lentement vers moi. Quel âge avait le bébé ? Était-il assez grand pour marcher à quatre pattes ? Sentait-il ma présence ? Cherchait-il du réconfort ? Pourquoi Scarabek ne venait-elle pas s'occuper de lui ?

Dans le profond silence qui régnait dans la pièce, je percevais une sorte de cliquetis régulier, telles des dents qui claquent. J'eus peur, soudain. Les bébés aussi petits n'ont pas de dents. Ce n'était pas un bébé !

À l'instant où cette pensée entra dans mon cerveau, un frisson glacé me courut le long du dos, m'avertissant qu'une créature de l'obscur

était proche. J'essayai désespérément de me relever, mais j'étais paralysé. Je restai étendu sur le sol, les yeux écarquillés.

À mesure qu'elle avançait, la couverture se convulsait. J'entendis une forte inspiration, comme si l'être caché sous le tissu de laine avait longuement retenu son souffle. Il fit halte devant mon pied et renifla pour m'identifier, comme le font les sorcières. Il dépassa ma botte, remonta le long de mon flanc, s'arrêta à la hauteur de mon torse, renifla encore.

Puis, lentement, il grimpa sur ma poitrine. Frissonnant, je sentis quatre petites pattes me marcher sur le corps. Même à travers mes vêtements, elles étaient aussi froides que quatre glaçons. La chose, quelle qu'elle fut, était maintenant devant mon visage, et la panique m'envahit. Qu'est-ce que c'était ? Quelle horreur se cachait sous cette couverture mouvante ?

Le cœur battant à tout rompre, je voulus rouler sur le côté, mais n'en trouvai pas la force. Je réussis tout juste à relever un peu la tête. Je ne pouvais pas non plus repousser la chose rampante avec mes mains : elles gisaient, tremblantes, inutiles, de part et d'autre de mon corps, tandis que la sueur me ruisselait sur le front et me piquait les yeux.

La chose était sur ma gorge, à présent. Elle se souleva un peu en s'appuyant sur ses mains minuscules comme pour mieux me regarder. Alors la couverture glissa et me révéla son visage.

Je m'attendais à découvrir un monstre ; ce fut presque pire.

La tête n'était pas plus grande que celle d'un bébé de deux ou trois mois, mais les traits étaient ceux d'un petit vieillard, emplis de malveillance et d'une sorte d'avidité désespérée. Il ressemblait beaucoup à Shaun le Mince, le ramasseur de tourbe, qui m'avait envoyé dans cette maison. Et je compris soudain que, si on m'avait nourri d'un peu de gruau, c'était pour faire de moi la pitance de cet être grotesque. Ce que j'avais mangé devait contenir une drogue qui m'avait abruti et laissé sans forces. La bouche de la créature s'ouvrit toute grande, dévoilant de longues dents aussi fines que des aiguilles, et s'approcha de ma gorge.

Mon cou frémit au contact des petits doigts glacés, puis j'éprouvai une douleur cuisante quand les dents acérées se refermèrent sur ma chair. J'entendis de grands bruits de succion, et sentis mon sang aspiré hors de mon corps en même temps que ma vie.

J'étais trop faible pour résister. Je n'avais plus mal, à présent, je flottais lentement vers la mort. Combien de temps cela dura-t-il, je ne saurais le dire. J'eus conscience que Scarabek entraînait dans la pièce quand la lumière de la chandelle projeta son ombre sur le plafond. Elle souleva doucement la créature, dont les dents lâchèrent ma gorge. Elle l'enveloppa de nouveau dans la couverture, fredonnant une

berceuse qui aurait pu endormir n'importe quel bébé humain. Elle redressa le berceau, y déposa le hideux enfant et le borda avec soin.

Scarabek revint vers moi et me toisa de toute sa hauteur. Je constatai que son visage n'était plus le même. À mon arrivée, elle avait dû utiliser un enchantement pour déguiser ses traits. À présent, je la reconnaissais. Aucun doute : c'était la sorcière de mon rêve. C'était ses yeux, l'un vert, l'autre bleu. Les yeux que j'avais vus dans le nuage quand nous approchions de la côte d'Irlande, quand j'avais affronté le jaboteur à Dublin. Et son regard luisait de malveillance.

Comment était-ce possible ? Comment pouvait-elle être revenue de la mort alors que la chienne de mil Arkwright avait dévoré son cœur ?

— Tom Ward ! railla-t-elle. Avec quelle facilité tu es tombé entre mes mains ! Je t'observe depuis que tu as abordé sur nos rivages. Le plus simple des sorts a suffi à t'attirer chez moi. Et comme tu t'es montré obéissant, laissant ton précieux bâton sur le seuil ! Maintenant, tu es tout entier en mon pouvoir. Ma vie va bientôt s'achever, offerte en sacrifice à Pan. Tu mourras, toi aussi, mais pas avant d'avoir payé par de terribles souffrances ce que tu as fait à ma sœur.

Des sœurs... Des jumelles ? Elles se ressemblaient tant ! Je voulus poser la question, mais j'avais à peine la force de respirer. Quelle quantité de sang la créature avait-elle absorbée ? Je m'efforçai de rester conscient, mais un vertige me prit, et je sombrai dans les ténèbres. La sorcière s'était juré de me faire souffrir ; en aurait-elle le temps ? Je me sentais déjà si près de la mort ! Je n'éprouvais aucune peur, rien qu'une immense lassitude.

Quand je revins à moi, j'entendis un homme et une femme converser à voix basse. Il était question de charrettes et d'un voyage vers le nord. Je trouvai enfin la force d'ouvrir les yeux. Ils étaient debout à côté de moi, Scarabek la sorcière et l'homme appelé Shaun le Mince.

Mais était-il réellement humain ? Son capuchon rejeté en arrière révélait une tête émaciée qui aurait aussi bien pu être celle d'un cadavre, avec son crâne nu couvert de membranes écailleuses, sa peau aussi sèche qu'un vieux parchemin.

— Il cache une arme dangereuse dans la poche gauche de son manteau, dit Scarabek. Prends-la, Shaun. Moi, je ne peux pas y toucher.

Shaun le Mince fouilla dans ma poche. Je n'avais pas la force de lui résister, et il s'empara de ma chaîne d'argent. Ce faisant, il tressaillit de douleur et la laissa tomber sur le sol, hors de ma portée.

— C'est avec ça qu'il a entravé ma sœur avant qu'elle soit poignardée, dit la sorcière. Il n'aura plus jamais l'occasion de s'en servir. Sa vie d'apprenti épouvanteur arrive à son terme. On va

l'emmener, maintenant. Je vais le tourmenter cruellement et lui faire payer les souffrances que j'ai moi-même endurées.

La perte de ma chaîne d'argent me consternait ; au moins Shaun n'avait-il pas découvert la fiole de sang.

Shaun le Mince me souleva et me jeta en travers de son épaule, comme l'Épouvanteur lorsqu'il transporte une sorcière entravée pour la jeter au fond d'une fosse. Il me tenait par les jambes, si bien que ma tête ballottait au-dessus de ses talons. Trop faible pour me débattre, je sentais la désagréable odeur de moisi qui émanait de lui, tel un relent de cave humide. Mais ce qui m'incommodait le plus, c'était la froideur extrême de son corps. Même si je percevais sa respiration, j'avais l'impression d'être transporté par un mort.

Chose curieuse, malgré la défaillance de mon corps, mon esprit était tout à fait alerte. Mettant à profit les leçons de mon maître et notai avec soin chaque détail de ce qui m'arrivait.

Ils quittèrent le cottage en direction du nord. Scarabek marchait en tête, portant la créature comme un bébé, enveloppée dans son châle, bien serrée contre sa poitrine. Sans doute était-ce son petit compagnon. Une sorcière nourrit habituellement son compagnon de son propre sang, mais elle y ajoute souvent celui de ses victimes. Si la plupart des sorcières prennent pour compagnons des chats, des rats, des oiseaux ou des crapauds, certaines ont des goûts plus exotiques. Je n'aurais su par quel nom désigner ce que portait Scarabek. Rien de semblable n'était répertorié dans le Bestiaire de l'Épouvanteur. Mais j'avais affaire à une étrangère, dont les mœurs m'étaient en grande partie inconnues.

Le ciel s'éclaircissait déjà à l'est. J'avais dû dormir au moins une journée et une nuit. Le brouillard se levait, et j'apercevais à ma droite la masse sombre de deux montagnes. Puis je distinguai la forme parfaitement identifiable d'un tumulus, vers lequel nous nous dirigeons. Il n'était pas très haut, à peine le double de la taille d'un être humain, et recouvert d'herbe. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, un éclair éblouissant jaillit. Lorsque la lumière faiblit, la silhouette de la sorcière se découpa contre une ouverture ronde.

Un instant plus tard, le vent tombait, l'air se réchauffait, l'obscurité nous environnait. Nous étions à l'intérieur du tumulus. Une flamme s'éleva, et je vis que la sorcière tenait une chandelle noire qu'elle venait d'allumer par magie. Il y avait une table, quatre chaises et un lit.

— C'est l'heure de l'alimenter... Dépose-le là, ordonna Scarabek en désignant le lit.

Shaun le Mince me jeta dessus sans ménagement.

Je restai étendu plusieurs minutes, incapable de remuer. Je souffrais toujours de cette étrange paralysie. La sorcière avait disparu

dans une autre pièce, et Shaun me surveillait en silence, ses yeux qui ne clignaient pas fixés sur moi. Je commençais cependant à me sentir un peu mieux ; les battements de mon cœur reprenaient lentement leur rythme normal. Mais j'avais compris que Scarabek allait me faire avaler de nouveau son gruau drogué. Si seulement je retrouvais l'usage de mes membres !

Elle revint avec un bol :

— Redresse-lui la tête.

Shaun le Mince m'agrippa par les épaules, me releva le buste. Cette fois, la sorcière était équipée d'une cuillère en bois. Elle me tint fermement le front de sa main gauche, tandis que Shaun me tirait la mâchoire vers le bas, me forçant à ouvrir grand la bouche.

Scarabek m'enfourna le gruau épicé jusqu'à ce que je sois obligé d'avalier ou d'étouffer. Quand la mixture descendit dans mon œsophage, elle sourit.

— Ça suffit, dit-elle enfin. Lâche-le ! Une dose trop forte pourrait le tuer, et j'ai d'autres projets pour lui.

Shaun le Mince me laissa retomber sur le lit, et tous deux continuèrent de m'observer, tandis que ma bouche se desséchait et que la pièce se mettait à tourner. J'entendis la sorcière ordonner :

— Il ne bougera pas d'ici. Va chercher la fille !

La fille ? Quelle fille ? Parlait-elle d'Alice ? Mon cœur se remit à palpiter, et je sombrai dans une inconscience peuplée de rêves. Pour je ne sais quelle mystérieuse raison, j'étais contraint de sauter d'une falaise et je volais, les bras étendus comme des ailes, à travers un ciel noir. Puis je plongeais, et le sol invisible se précipitait à ma rencontre.

On me secoua rudement par l'épaule, on m'aspergea le visage d'eau froide. J'ouvris les yeux. Shaun le Mince était penché sur moi, et son haleine fétide m'emplit les narines. Il recula, révélant la présence de deux autres personnes. L'une d'elles était la sorcière ; l'autre était Alice, échevelée, les mains liées derrière le dos.

Mon cœur rata un battement.

— Oh, Tom ! gémit-elle. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Tu as l'air si malade...

La sorcière l'interrompit :

— Crains d'abord pour toi-même, petite ! Tes jours ici-bas sont comptés. Je vais te remettre à ton père, le Malin.

Dans les griffes du Malin



À l'instant où Shaun le Mince me soulevait de nouveau, Scarabek prononça une formule de magie. Quelques secondes plus tard, nous étions hors du tumulus. Il faisait nuit, un croissant de lune répandait sa lumière cireuse dans l'air froid ; la gelée blanche recouvrait déjà le sol marécageux.

Nous nous dirigeâmes vers le nord. La sorcière tirait Alice, le poing enroulé dans ses cheveux. Elle avait laissé son petit compagnon dans le tumulus.

Alice s'était trouvée un long moment hors de la protection de la fiole de sang, et je me demandais pourquoi le Malin ne s'était pas déjà emparé d'elle. Nous nous attendions tous deux à ce qu'il prenne sa revanche à la première occasion. La sorcière allait-elle l'invoquer ? Dans ce cas, la fiole devrait l'empêcher d'approcher. Connaissait-elle son existence ? Allait-elle la briser et nous livrer tous les deux ?

Nous avançons dans un morne paysage de maquis, sans arbre, couvert seulement de broussailles et de ronciers. Entraînant Alice vers un gros buisson épineux, la sorcière l'attacha par les cheveux à l'entrelacs des branches.

Suspendu à l'épaule de Shaun, j'attendais avec horreur ce qui allait se passer. Scarabek décrivit trois cercles dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en psalmodiant un sortilège. Alice se mit à pleurer. Grâce à sa connaissance de la magie noire, elle savait ce que signifiait cette formule.

— Oh, Tom ! cria-t-elle. Elle va te faire du mal, à toi aussi. Elle a conclu un pacte avec le Malin, et il sera bientôt là.

— En effet ! Éloignons-nous, pour que le Malin vienne prendre la fille. En route !

Cet ordre s'adressait à Shaun.

On m'emmena vers la colline, Alice resta derrière nous. Je voyais ses efforts désespérés pour se libérer du buisson. Ayant gardé la fiole de sang dans ma poche à l'insu de la sorcière, j'avais espéré qu'on m'attacherait à ses côtés. C'était mal connaître Scarabek ! Je compris qu'elle savait tout.

— On est assez loin, maintenant, me dit-elle. La fille n'est plus sous la protection de ce flacon qu'elle a fabriqué. Tel est le premier tourment que tu devras endurer : voir le Malin s'emparer de la vie et de l'âme de ta jolie petite amie ! Il est ravi de te faire souffrir. Mais sois sans crainte, je ne lui permettrai pas de poser la main sur toi ! Je te réserve pour la Morrigan.

Un éclair déchira soudain le ciel, tandis que de nombreux nuages accouraient du fond de l'horizon, occultant les étoiles. Le tonnerre gronda. Puis, dans le silence qui suivit, je distinguai des pas lourds accompagnés chacun par un bruit caractéristique.

Bien qu'encore invisible, le Malin commençait à se matérialiser. Nul doute qu'il apparaîtrait sous la forme de ce que les sorcières appellent « Sa Glorieuse Majesté », destinée à inspirer le respect et l'effroi à tous ceux qui le contemplent. On dit que sa seule vue peut vous faire mourir sur le coup, ce qui est certainement le cas pour les personnes aux nerfs fragiles. Mais Alice et moi l'avions déjà côtoyé sous cette apparence, et nous avions survécu.

Nous étions trop loin pour voir ses empreintes se rapprocher. La chaleur infernale de ses sabots arrachait des sifflements au sol marécageux, d'où montaient à chaque impact des jets de vapeur.

Malgré les nuages qui encombraient la moitié du ciel, la lune brillait encore, éclairant leur sombre rideau en mouvement, et c'est à sa lumière que je vis le Malin s'incarner pleinement. Même à distance, il était énorme, épais et musculeux, le torse aussi large qu'un tonneau, le corps couvert d'un pelage épais. De grandes cornes recourbées jaillissaient de son front, sa longue queue serpentait derrière lui.

Il se dirigea droit vers Alice, et je crus que mon cœur allait s'arrêter. Elle se débattait en vain pour se libérer. J'entendais ses cris de terreur. Je voulus échapper à la poigne de Shaun, mais il était trop fort et moi trop affaibli.

Le Malin dominait Alice de toute sa hauteur. Il enroula la main dans ses cheveux. Il l'arracha aux ronces et la souleva de sorte qu'ils se trouvèrent face à face. Elle hurla de nouveau et se mit à pleurer. Le Malin approcha son museau, comme s'il allait lui arracher la tête avec ses dents.

— Tom ! Tom ! cria-t-elle. Adieu, Tom !

En entendant ces mots, le souffle me manqua. Tout était-il donc fini ? Elle était dans les griffes du Malin, et je ne pouvais rien faire

pour la sauver. Mais comment pourrais-je vivre sans elle ? Je fus secoué de sanglots incontrôlables. La douleur que me causait cette perte s'augmentait de mon empathie avec Alice. Nous étions si proches que je savais exactement ce qu'elle ressentait. J'endurais ce qu'elle endurait. Je n'aurais plus jamais de bonheur en ce monde. Je vivrais dans l'attente d'une éternité de souffrance et de terreur, tandis que son âme se morfondrait dans l'obscur, à la merci du Malin. Et lui, il inventerait des tortures sans fin pour lui faire payer le mal qu'elle lui avait fait à cause de moi. Tout était de ma faute. Cette idée m'était intolérable.

L'instant d'après, c'était fini. Il y eut un autre éclair, un grondement de tonnerre ; un souffle de vent brûlant nous balaya le visage. Je fermai les yeux. Quand je les rouvris, le Malin avait disparu, et Alice avec lui.

La douleur me poignarda. Alice avait quitté cette Terre ; jamais je n'avais ressenti une telle solitude. Tandis que Shaun m'emportait, Scarabek marchait près de moi, en crachant des sarcasmes. Mais ses paroles cruelles ne m'atteignaient pas. Elle pouvait bien rire de mes larmes, aussi abondantes que la pluie qui nous trempait. Ces larmes étaient pour Alice et pour moi. Le monde avait affreusement changé. J'avais perdu mon père, puis ma mère, et ces deux deuils m'avaient dévasté. Celui-ci était différent. La peine dépassait tout ce que j'avais connu. Alice avait été mon amie, je lui avais tenu les mains, J'avais été assis près d'elle. Et je comprenais enfin la vérité.

J'aimais Alice, et elle n'était plus là.

Après avoir repris la créature dans le tumulus, nous retournâmes au cottage, et Shaun le Mince me jeta par terre tel un vulgaire sac de pommes de terre.

Scarabek me regarda avec mépris :

— Tu peux bien pleurer un océan de larmes, ton chagrin n'approchera jamais le mien. J'aimais ma sœur comme moi-même, car j'étais elle et elle était moi.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

En dépit de mes angoisses, l'épouvanteur en moi demeurait en éveil. Mon maître m'avait appris à profiter de chaque opportunité pour tirer un enseignement de nos ennemis, car c'est ainsi qu'on met toutes les chances de son côté.

— Nous étions jumelles. Des sorcières jumelles d'un type très rare, tel qu'il n'en avait existé qu'une fois dans ce pays. Un seul et même esprit animait nos deux corps. Je voyais par ses yeux et elle voyait par les miens.

Je l'interrogeai avec curiosité :

— Pourtant vos yeux sont différents des siens. L'un est vert, l'autre bleu, pourquoi ?

— Autrefois, mes deux yeux étaient bleus. Depuis la mort de ma sœur, j'ai arpenté la Colline Creuse, à la recherche de pouvoir. Ceux qui y séjournent trop longtemps en sont changés. Nous étions plus proches que tu ne peux l'imaginer. Les expériences qu'elle faisait, je les faisais aussi. La souffrance qu'elle ressentait, je la ressentais. J'étais là quand tu l'as tuée après l'avoir trahie. La moitié de moi est morte quand elle est morte.

— Si vous étiez là, vous savez que ce n'est pas moi qui l'ai tuée, protestai-je. C'est mon maître Bill Arkwright.

— Ne mens pas ! Vous travailliez ensemble. Vous aviez programmé sa mort. Et c'est toi qui lui as tendu ce piège.

Je secouai faiblement la tête :

— Ce n'est pas vrai. J'aurais tenu ma parole.

— Pourquoi croirais-je un apprenti épouvanteur ? Ce que tu dis m'importe peu, cela ne change rien à mes plans.

— Qu'allez-vous faire de moi, alors ?

Autant savoir ce qui m'attendait, même le pire. Malgré ma profonde tristesse et mon immense faiblesse, je continuais à supputer mes chances de m'échapper. Ma chaîne d'argent était restée sur le plancher, là où Shaun le Mince l'avait laissée tomber. Mais, comme je la regardai du coin de l'œil, Scarabek m'adressa un sourire mauvais :

— Oublie ça ! Le temps où tu te servais d'une telle arme ne reviendra pas. Tu n'en auras plus jamais la force, après avoir abreuvé Konal. Il va bientôt avoir faim.

— Konal est votre petit compagnon ?

Elle fit non de la tête.

— Konal est mon fils bien-aimé. Son père est Shaun le Mince, le gardien du tumulus, dont les jours sont maintenant comptés. Un gardien ne peut avoir qu'un seul enfant, né d'une sorcière. Un fils qui le remplacera et poursuivra sa tâche.

— Le gardien ? Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?

— C'est le nom qui convient. Les gardiens maintiennent en état les nombreux tumulus dispersés dans le pays, qui contiennent les ossements des morts des temps anciens et sont désormais les refuges des sorcières celtes. Shaun apaise les âmes de ceux qu'on y a déposés jadis, car elles ne sont jamais bien loin. Il leur offre du sang.

Une idée affreuse me traversa. Shaun le Mince se nourrissait-il comme son fils ? Il m'adressa un sourire sinistre :

— Je vois la peur sur ton visage. Tu crois que je vais boire ton sang, moi aussi. Je me trompe ?

Je me recroquevillai sur moi-même. Avait-il la dans mes pensées ?

— Tu n'as rien à craindre, reprit-il. Un gardien se contente du sang des animaux. Il ne prend que rarement celui des humains. Mais, dans ce cas, si sa soif est intense, il vide ses victimes jusqu'à la dernière

goutte.

La sorcière me lança :

— Rien de tout cela ne te concerne, il te reste probablement moins d'une semaine à vivre. Nous serons bientôt à Killorglin, et tu connaîtras de nouvelles souffrances. Assez parlé ! Shaun, apporte du gruau !

De nouveau ils me firent avaler la mixture de force, bien qu'en plus petite quantité. De nouveau Je gisais là, impuissant, la bouche desséchée, la gorge Irritée ; la pièce se remit à tourner autour de moi. La sorcière apporta son enfant, le débarrassa de la couverture et le déposa sur ma poitrine. Je sentis la morsure des petites dents pointues. Scarabek me contemplait avec un sourire satisfait, tandis que l'affreuse créature s'abreuvait.

Mes pensées revinrent à Alice, et la violence de mon chagrin me coupa le souffle. J'accueillis comme un soulagement la faiblesse qui m'envahissait, laissant le gruau empoisonné et la perte de mon sang me plonger dans une bienheureuse inconscience.

Le bouc de Killorglin



Je ne me rappelle presque rien du voyage, qui se fit sans doute avec des chevaux, car j'entendais, comme venu de très loin, un martèlement de sabots, et je ressentais des secousses dans tout le corps. J'ignore si on m'avait déposé dans une charrette ou ficelé sur le dos d'un poney. Peut-être les deux en alternance.

Mon souvenir le plus net est de m'être retrouvé assis sur un tas de paille sale, dans un grenier poussiéreux. Il était encombré de vieux meubles, et d'épaisses toiles d'araignée parsemées de cadavres de mouches desséchés y pendaient tels des rideaux. Une unique lucarne laissait passer la lumière du jour.

J'étais seul, les mains liées derrière le dos, mais les jambes libres.

Bien que vacillant, je réussis à me relever à la seconde tentative. J'entendais les mouettes criardes marcher sur le toit. D'autres bruits me parvenaient : d'occasionnels claquements de sabots et les appels traditionnels des commerçants sur un marché. Sans doute étais-je à Killorglin. Je pesai sur la poignée de la porte ; elle était verrouillée. Je fis donc le tour du grenier, à l'affût de n'importe quoi qui me permettrait de m'évader. Quelque chose de tranchant pour couper mes liens, par exemple...

J'avais à peine entamé mes recherches que l'obscurité emplit la pièce. Un nuage cachait-il le soleil ? Les bruits de la rue s'atténuèrent peu à peu, jusqu'à se taire tout à fait. J'étais enveloppé dans un cocon de silence.

Soudain, la température baissa brusquement, annonçant l'approche d'un être venu de l'obscur. Je m'assis dans un coin, dos au mur, de

sorte qu'on ne puisse m'attaquer par-derrrière. Je n'avais rien pour me défendre. Si seulement j'avais eu les mains libres !

Un murmure s'éleva contre mon oreille. Je pensai d'abord qu'il s'agissait d'un jaboteur, et la peur me fit frissonner. Puis je compris que c'était un autre genre d'esprit. Les mots mal prononcés étaient inintelligibles, mais ils possédaient une intensité maléfique.

Quelques instants plus tard, d'autres voix se joignirent à la première. Combien ? Je n'aurais su le dire. Ces entités étaient toutes proches, et des éclairs de lumière pourpre se mirent à décrire des cercles de plus en plus étroits. Des doigts me tirèrent les oreilles, des mains me saisirent à la gorge, serrant de plus en plus. C'était un fantôme étrangleur, et j'étais sans défense.

Le septième fils d'un septième fils jouit d'une certaine invulnérabilité face à ce type d'esprit. Mais je n'en avais jamais rencontré d'aussi fort. Je commençais à suffoquer sous la pression des doigts Invisibles. J'essayais désespérément de me rappeler un détail de mon entraînement qui aurait pu m'aider. Je hoquetais, près de perdre connaissance.

Enfin, la pression se relâcha, les insupportables chuchotements se turent. Malheureusement, une voix terrifiante les remplaça, celle du Malin.

— Ta petite amie Alice est ici avec moi, me nargua-t-il. Veux-tu l'entendre ?

Avant d'avoir pu répondre, j'entendis des sanglots. Ils semblaient provenir de très loin, mais c'était bien une fille qui pleurait. Était-ce vraiment Alice ou le Malin me jouait-il un tour ? Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le Père du Mensonge !

— Elle a peur et elle souffre, Tom. En douterais-tu ? Tu la rejoindras bientôt. Je peux déjà presque te toucher. Tu es tout près, si près...

C'était vrai. Je ne le voyais pas, mais je sentais son souffle chaud, fétide, sur mon visage, et la proximité de quelque chose d'énorme et de terrifiant. Le Malin, penché sur moi, tentait de me saisir.

— Aimerais-tu parler à ton amie, Tom ? Entendre ta voix apaiserait peut-être un peu ses tourments, railla-t-il.

Contre tout bon sens, je l'appelai. Je ne supportais pas le son de ces pleurs dans le noir.

— Alice ! Alice ! C'est moi, Tom ! Tiens bon ! Sois forte ! Je te tirerai de là ! Je te ramènerai à la maison !

— menteur ! me cria-t-elle. menteur ! Tu n'es pas Tom. Je ne te crois pas, tu m'as trompée trop souvent.

— C'est moi, Alice ! Je te le jure.

— Monstre ! Démon ! Laisse-moi tranquille !

Comment la convaincre ? Avant que j'aie pu trouver une idée, elle

se mit à gémir comme si elle souffrait affreusement :

— Arrête ! Je t'en supplie, arrête de me faire du mal ! Arrête ! Arrête ! Je n'en peux plus. Oh, s'il te plaît, arrête !

Elle cessa d'implorer, mais continua d'émettre des plaintes déchirantes.

En as-tu assez entendu, Tom ? ricana le Malin. Tu partageras ses tourments. Et ils sont bien pires que ceux que l'on fait subir à une femme accusée de sorcellerie ! Imagine la piqûre d'aiguilles acérées, le poids de lourds rochers t'écrasant la poitrine, la brûlure des flammes approchant du poteau où tu es attaché. Ta chair se boursoufle, ton sang bouillonne. La souffrance est telle que la mort serait une délivrance. Pour Alice, cependant, il n'y a pas de répit. Elle est prisonnière de l'obscur pour d'éternelles tortures. Éternelles ! Bientôt, je reviendrai te chercher. Bientôt, la fiole de sang aura perdu ses pouvoirs.

Je sentis que le Malin s'éloignait. Les plaintes d'Alice s'atténuèrent, et le silence m'environna. Je tremblais de tout mon corps. Je ne pouvais rien faire pour mon amie, et cette idée m'était insupportable.

Peu à peu, les choses reprirent leur cours normal. La lumière revint, les cris des marchands s'élevèrent de nouveau au-dehors. Je me remis difficilement sur mes pieds, si éprouvé par ce que je venais de vivre que je tanguai d'un mur à l'autre. Je finis par m'écrouler et sombrai encore une fois dans l'inconscience.

Quand je repris connaissance, Shaun le Mince me secouait. Je m'assis, le dos appuyé au mur. Près de moi, sur le plancher, il y avait un bol rempli d'un liquide sombre et fumant. Shaun y plongea une cuillère, qu'il porta à ma bouche. Je voulus détourner la tête ; il me bloqua le crâne de sa main libre et poussa rudement la cuillère contre mes lèvres. Une partie du liquide se répandit, mais je ne reconnus pas le goût épicé du gruau drogué. On aurait plutôt dit du bouillon de bœuf.

— Il n'y a rien de mauvais, là-dedans, m'assura Shaun avec un sourire torve. Il faut que tu manges, pour rester en vie un peu plus longtemps.

Devais-je le croire ou pas ? Quoi qu'il en soit, j'étais trop affaibli pour résister, et je le laissai me donner la becquée jusqu'à ce que le bol soit vide.

Shaun ouvrit la porte et me sortit du grenier, me jetant de nouveau sur son épaule comme un sac de farine. La nuit était tombée, le marché désert. Seul un groupe de silhouettes encapuchonnées se tenait près d'une haute structure en bois, au centre de la place triangulaire. Ils avaient rebâti la tour. J'aperçus à côté un large bloc de pierre bizarrement incurvé au sommet. J'en avais vu un semblable dans le

village de Topley, près de la ferme où je suis né. Il n'avait pas été utilisé depuis plus de cent ans, mais personne n'avait oublié à quoi il servait. C'était un billot. Le condamné plaçait la tête sur la pierre, et le bourreau la lui tranchait à la hache.

Shaun le Mince me posa par terre, et je vacillai. Une main ferme me retint par le bras, et je croisai le regard de la sorcière.

— Dis bonjour à ton nouvel ami, railla-t-elle. Vous allez avoir l'un et l'autre une vilaine surprise.

De l'autre main, elle tenait par le collier un énorme bouc. Une couronne de bronze était attachée à ses cornes avec du fil de fer barbelé, tout imprégné du sang de la pauvre bête.

— Je te présente le roi Puck, reprit Scarabek. Vous aurez l'honneur de partager la plate-forme, ainsi que la douleur et la folie qui vont avec ! Avant la fin de la nuit, nous invoquerons Pan, et il viendra.

Le bouc fut amené sur les planches de bois ; on lui entrava les pattes arrière avec des chaînes d'argent fixées à des anneaux de fer. On m'obligea à m'agenouiller près de l'animal. Puis on me banda les yeux. La plate-forme se mit à grincer et à craquer, tandis qu'avec un système de cordes et de poulies, quatre hommes nous hissaient vers le sommet de la tour. Enfin, notre ascension se termina, et je supposai qu'ils avaient fixé les cordes à des taquets.

Le bouc se débattait, bêlait, mais il ne pouvait se libérer. Je m'assis et, en tordant le cou et en soulevant les épaules, je réussis à déloger mon bandeau. Je pus prendre ainsi la mesure de ma situation. Aussi loin que portait mon regard, je ne vis aucun garde chargé de me surveiller. J'observai la place du marché et les toits environnants, notai l'emplacement du pont enjambant la rivière, en contrebas. L'épouvanteur, en moi, supputait ses chances d'évasion.

La nuit tombait vite. En dehors des mages et de leurs partisans, la ville semblait déserte. Les habitants, prudents, restaient à l'abri derrière leurs portes verrouillées. Venue d'en bas, une psalmodie s'éleva, et un frisson me courut le long du dos : le rituel commençait, les mages invoquaient Pan.

Les premiers chants n'eurent aucun effet. Je remarquai seulement que le vent s'était calmé, et que l'air immobile était inhabituellement chaud, comme par une belle soirée d'été.

Les mages allumèrent alors des chandelles placées en cercle sur les pavés, au pied de la tour. J'en comptai treize. Puis ils se mirent en file et entreprirent de tourner lentement autour, chantant de plus en plus fort. Le bouc, qui avait jusqu'alors secoué ses chaînes avec des bêlements déchirants, se tenait à présent aussi raide qu'une statue. Soudain, tout son corps se mit à trembler. Les voix des mages montèrent, montèrent, jusqu'à produire un cri strident, sorti de leurs treize gorges.

Au même instant, le bouc eut un spasme et ses boyaux se vidèrent. La puanteur me souleva l'estomac, et je m'écartai jusqu'à l'extrême bord de la plate-forme pour échapper à la nauséabonde inondation.

Regardant vers le bas, je vis que les mages se retiraient. Je ne réussirais jamais à redescendre de la tour avec les mains liées dans le dos. Il ne me restait qu'une chose à faire : tâcher de conserver toute mon énergie. Je m'adossai à un pilier de bois, relevai les genoux et tentai de dormir. Impossible. Pendant deux jours, le gruaux drogué m'avait maintenu la plupart du temps dans l'inconscience. Maintenant, J'étais parfaitement lucide.

C'est ainsi que je passai une longue et pénible nuit à côté du bouc, cherchant en vain un moyen de m'échapper. J'avais du mal à me concentrer, car mon esprit revenait sans cesse aux mêmes questions : qu'était-il arrivé à mon maître après notre fuite ? Avait-il réussi à s'échapper ? Et la douleur d'avoir perdu Alice dominait le tout. Etrangement, une seule émotion ne me concernait plus : alors que ma mort n'était plus qu'une question de jours, je n'éprouvais pas la moindre peur.

Elle me reprit juste avant l'aube, dans la faible clarté de la lune pâissante. Je remarquai soudain que le bouc me fixait avec intensité. Nos yeux ne rencontrèrent, et le monde autour de moi se mit à tourner. La tête de l'animal se transformait, s'allongeait, se tordait de manière grotesque. Pan s'emparait-il du corps de la bête ? J'avais à demi espéré que le rituel échouerait. Je constatais avec horreur que les mages pouvaient bien avoir réussi ! J'allais bientôt partager cet espace étroit avec un ancien dieu réputé pour plonger dans la terreur et la folie ceux qui s'approchaient trop de lui. Oui, là, j'avais peur !

Puis le bouc bêla longuement, et mon effroi disparut. Un vent froid s'était levé, soufflant du nord-est. Je frissonnai.

Les mages regagnèrent la place au lever du jour et firent redescendre la plate-forme. On me tira sur le pavé tandis qu'un serviteur nettoyait les excréments. On me délia les mains, on me présenta un bol de soupe et deux épaisses tranches de pain.

— Il ne faudrait pas que tu meures trop tôt ! plaisanta l'un des mages.

Je dévorai mon repas pendant que le bouc était lui aussi nourri et abreuvé. Surveillé par des dizaines de paires d'yeux, je n'avais aucune chance de m'échapper. Quand on m'eut retiré des mains le bol vide, un costaud au crâne rasé vint se placer devant moi. Je le reconnus aussitôt.

— On s'incline devant Maître Doolan, gamin ! me siffla une voix à l'oreille.

Comme je n'obéissais pas assez vite, une main me saisit

brutalement la nuque et m'obligea à me courber.

Dès que je pus relever la tête, je dévisageai le plus puissant des mages caprins, celui qu'on surnommait le Boucher de Bantry. Son regard était celui d'un fanatique, d'un homme à l'âme inflexible, qui ne reculerait devant rien pour défendre ses intérêts.

— Tu es ici pour souffrir, me dit-il à voix forte, afin de se faire entendre des mages assemblés. Tes souffrances seront une offrande pour Scarabek, en remerciement du don qu'elle fait de sa vie au service de notre cause. Le sang d'un apprenti épouvanteur sera un précieux complément à nos sacrifices. Ta mort servira aussi de leçon à tous ceux qui osent s'opposer à nous.

Désignant le billot, il eut un sourire sinistre. Puis on me lia les mains avant de me hisser de nouveau en haut de la tour.

Dans l'heure qui suivit, la place triangulaire s'emplit d'étals. Plus la journée avançait, plus l'endroit était animé. On menait du bétail vers des enclos. Les gens s'asseyaient sur le seuil des portes ou s'appuyaient aux murs, des chopes de bière à la main. C'était la première matinée de ces trois jours de foire, et les habitants de Killorglin, mêlés aux visiteurs venus de miles à la ronde, profitaient joyeusement des festivités.

Quand le soleil disparut derrière les toits, la place se vida. Encore une fois, on abaissa la plate-forme pour me tirer sur les pavés. Maître Doolan attendait, ganté de cuir, tenant son énorme hache à deux tranchants. Il avait revêtu la tenue noire des bourreaux ainsi qu'un long tablier de boucher. Des lanières de cuir accrochées en travers de son torse retenaient des couteaux et d'autres instruments métalliques, Cela me rappela Grimalkin, la tueuse, qui portait ses armes de la même manière. Il m'estima du regard, comme pour évaluer la taille du cercueil qu'on devrait me préparer, avant de m'adresser un sourire malveillant.

Pendant quelques secondes terrifiantes, je crus que j'allais être exécuté sur-le-champ. Je me trompais. La sorcière ne se montrait pas, mais près de Doolan se tenait Cormac, le mage que nous avions interrogé. L'heure de sa mort, semblait-il, avait sonné. Les chandelles furent allumées, et les mages se rassemblèrent autour du billot.

Cormac s'agenouilla, plaça sa tête dans le creux de la pierre. En dessous, un seau attendait. On amena le bouc. Je fus surpris de le voir lécher à trois reprises les joues du mage, avant de bêler doucement. Les autres mages approuvèrent de la tête en souriant, puis se congratulèrent mutuellement. Le rituel se déroulait de manière satisfaisante.

Doolan ouvrit le col de chemise de Cormac pour lui dénuder le cou. Puis il leva sa hache. L'un des assistants se mit à souffler dans un petit instrument fait de cinq fins cylindres de métal attachés côte à côte. Il

en sortit un son semblable à celui du pipeau.

C'était un air mélancolique évoquant le bruissement du vent dans les roseaux, un air de deuil et de tristesse devant l'inéluctabilité de la mort.

Les mages entamèrent un chant à l'unisson, une sorte de lamentation. Au même instant, la flûte et les voix se turent, la hache décrivit un arc de cercle. Je fermai les yeux. J'entendis la lame de métal frapper la pierre ; quelque chose tomba bruyamment dans le seau. Quand je rouvris les yeux, Doolan soulevait la tête de Cormac par les cheveux et la secouait au-dessus du bouc, l'aspergeant de gouttes sanglantes. Alors l'animal, sans doute sous l'influence de quelque sortilège, se mit à laper avec avidité le contenu du seau.

Quelques minutes plus tard, les mages étaient prêts à relever la plate-forme. On ne prit pas le soin de m'alimenter, cette fois. De toute façon, le spectacle auquel je venais d'assister m'avait coupé l'appétit. On me présenta cependant une tasse d'eau, et je réussis à avaler quelques gorgées.

De nouveau en haut de la tour de bois, je vis les mages réitérer le même cérémonial que le soir précédent, évoluant en file autour des chandelles allumées, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Cette fois, quand leur psalmodie s'acheva dans un cri suraigu, le bouc tourna la tête pour me regarder.

Un bouc peut-il sourire ? Celui-ci affichait un air de se moquer de moi qui me fit frissonner. Assurément, le rituel fonctionnait. Pan s'emparerait d'un instant à l'autre du corps de l'animal, et je me trouverais tout près de lui, condamné à la terreur et à la folie.

La nuit paraissait interminable. Les mages étaient partis, et le vent hurlait entre les toits, me jetant au visage des paquets de pluie glacée. Je m'installai dos aux bourrasques, secouai la tête d'avant en arrière jusqu'à ce que mon capuchon retombât sur mon crâne. Puis je me recroquevillai sur moi-même pour m'abriter de mon mieux. Néanmoins, je fus vite trempé jusqu'aux os. Le bouc bêlait de plus en plus fort. Au bout d'un moment, je crus l'entendre m'appeler par mon nom, puis émettre un rire dément. Et mes mains liées ne me permettaient même pas de me boucher les oreilles.

Enfin, le ciel pâlit. Au bout de quelques heures, le marché battait son plein.

Le soir tombait de nouveau et la pluie avait cessé quand la plate-forme fut redescendue et que je retrouvai le contact des pavés, grelottant de froid et mourant de faim. Dès qu'on m'eut libéré les mains, j'acceptai avec reconnaissance l'assiettée de mouton et de pain rassis qu'on me donna et n'en fis qu'une bouchée.

Mon intuition me disait que quelque chose se préparait. Était-ce au

tour de la sorcière d'être sacrifiée ? À cette idée, mon estomac faisait des nœuds. Avant de mourir, elle voudrait certainement assouvir sa vengeance. Mais, si je devais être exécuté d'un moment à l'autre, pourquoi m'aurait-on nourri ? Les minutes s'écoulaient. Les mages étaient de plus en plus nerveux. Puis Doolan arriva, sa hache sur l'épaule.

— Scarabek a disparu, gronda-t-il. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu nous manquer de parole.

— Et le gardien des tumulus ? demanda l'un des mages.

— Aucune trace de lui non plus. On ne peut pourtant pas échouer maintenant, alors que deux sacrifices ont déjà été accomplis.

Il fixa sur moi un regard cruel :

— Exécutons le garçon ; ce sera le troisième ! Cela apaisera Pan et nous donnera un peu de temps jusqu'au retour de Scarabek.

Une rumeur approbative salua ces paroles, et Doolan commença à enfiler ses gants. Des poignes brutales me saisirent pour me traîner vers le billot.

12

Le dieu Pan



Impossible de résister ! Ils étaient trop forts et trop nombreux. Les mages me forcèrent à m'agenouiller, et mon cou entra en contact avec la pierre froide.

Des tremblements incontrôlables me secouèrent. Pire que la peur de la hache était la certitude qu'à l'instant même de ma mort, le Malin s'emparerait de moi. Je me débattis, mais une main agrippait mes cheveux, maintenant ma tête baissée, ma nuque exposée à la lame. D'autres mains me tiraient les bras en arrière à me les arracher. C'était sans espoir.

Je perçus le mouvement de la hache qui se levait. Les muscles tendus dans l'attente du coup fatal, je fermai les yeux. Tout était fini. J'eus une pensée pour l'Épouvanteur. J'avais failli à ma tâche. Puis, à l'ultime seconde, j'entendis des pas pressés. Une voix que je reconnus cria :

— Attendez !

C'était Shaun le Mince.

— Où est Scarabek ? aboya le Boucher.

— Elle vous apportera sa tête, n'ayez crainte, répondit Shaun. Je le jure sur ma vie. Pourquoi tuer le garçon maintenant ? Elle n'en a pas fini avec lui. Nous avons encore jusqu'à demain pour accomplir le rituel. Je vous promets qu'elle sera là à temps.

— Pour la seconde fois, je te le demande : où est-elle ?

— Elle est prisonnière. Je vais la délivrer, elle n'a pas été emmenée bien loin...

— Elle est aux mains de nos ennemis ? Captive de l'Alliance ?

Des ennemis l'ont capturée, oui. Pas ceux que nous connaissons. Ils

doivent être puissants pour avoir trompé sa vigilance. Mais ils vont le payer. Je suis le gardien des tumulus. Ils vont subir ma colère et ils regretteront d'être nés.

Bien qu'il parlât de colère, Shaun s'exprimait avec un grand calme, sans la moindre émotion apparente.

On me remit sur mes pieds, tandis que les mages s'éloignaient pour discuter des nouvelles apportées par Shaun. Deux de leurs assistants me tenaient par les bras. De toute façon, j'étais bien trop faible et tremblant pour tenter une évasion.

Doolan revint et s'adressa à Shaun le Mince :

— Tu as jusqu'à demain, à cette même heure où nous célébrerons le quatrième et dernier rituel, pour nous amener Scarabek. Sinon, le garçon sera sacrifié sa place. Nous n'avons pas ménagé nos efforts pour réussir ; il est vital que Scarabek soit là pour s'offrir de sa pleine et entière volonté.

Shaun acquiesça sans mot dire et partit aussitôt. On me lia de nouveau les mains avant de me tirer sur la plate-forme, près du bouc. Nous nous élevâmes rapidement dans les airs, et je restai agenouillé, encore sous le choc. Jamais je n'avais approché la mort d'aussi près.

Quand j'eus rassemblé mes esprits, je réfléchis à ce que Shaun avait dit. Qui avait bien pu capturer Scarabek ? Elle était puissante, difficile à vaincre. Était-ce l'Épouvanteur ? Shaun n'avait-il pas parlé d'ennemis inconnus ? En ce cas, mon maître était en grand danger.

La nuit s'écoula avec lenteur. L'aube était encore loin quand le bouc se mit à bêler lamentablement, comme s'il souffrait. Dans la pâle clarté de la lune, Je vis du sang goutter de sa tête blessée, là où le fil barbelé s'était enfoncé dans la chair. Les filets sanglants qui ruisselaient autour de ses yeux lui coulaient sur le museau, et il les léchait à coups de langue.

Puis ses bêlements montèrent, sonnant comme un défi. Incapable de détourner les yeux, j'assistai de nouveau aux distorsions qui transformaient ce mufler en un faciès mi-humain, mi-animal.

L'épouvante m'envahit, ce sentiment d'horreur causé par un phénomène abominable, différent cependant de l'*horrification* utilisée par les sorcières. J'avais déjà eu affaire à ce genre de sortilège et j'avais appris à en repousser les effets. Ce qui se passait là était autre, il s'y ajoutait une forme d'attraction. Je ressentis le besoin impérieux de me rapprocher du bouc, de le toucher. Incapable de résister, je me traînai sur les genoux jusqu'à respirer l'haleine fétide de la créature.

Le bouc avait achevé sa métamorphose, j'étais en présence de Pan. Sa face humaine, sauvage et burinée, gardait quelque chose de bestial. S'il n'avait plus de cornes, il avait encore les sabots. Et ses yeux étaient deux fentes où brillait une lueur hallucinée.

Pan se cabra, me dominant de toute sa hauteur, ses pattes arrière toujours entravées par les chaînes d'argent. Puis il éclata d'un rire tonitruant, interminable, un rire de dément. Ne disait-on pas qu'il menait ses victimes à la folie ? Je me sentais cependant parfaitement lucide ; mes pensées s'ordonnaient de façon logique. Certes, j'avais peur et je dus prendre de longues et profondes inspirations pour conserver mon calme. Mais, pour le moment, c'était lui le fou, pas moi. Sans doute mon entraînement d'épouvanteur m'aidait-il à rester à peu près rationnel.

Cette pensée m'avait à peine traversé l'esprit que le monde autour de moi se mit à tourbillonner, et je fus plongé dans une totale obscurité. Je me sentis tomber, comme si la structure de bois s'était effondrée sous moi et que j'étais précipité sur les pavés en contrebas.

Quand je revins à moi, j'entendis la chanson du vent dans les joncs, un clapotis d'eau entre les rochers. J'étais étendu sur le dos. Je me redressai et regardai autour de moi. Je m'attendais à voir la lune, mais le ciel était noir. Puis je remarquai que tout, autour de moi, émettait une faible lueur argentée. Sur la berge de la rivière, des roseaux se balançaient dans la brise légère. Eux aussi luisaient doucement.

Où étais-je ? Etait-ce un rêve ? En ce cas, il était étonnamment précis : je respirais des parfums de fleurs, je reposais sur un sol ferme. Je voyais à ma gauche l'orée d'un bois qui continuait de s'étendre sur l'autre rive. Les arbres étaient en pleine floraison, et l'air embaumait. C'était l'été, ici, pas cette grise fin d'hiver qui régnait à Killorglin.

Quand je me relevai, je perçus un autre son. Je le pris d'abord pour le bruissement du vent dans les roseaux. Puis je distinguai des notes. Cette musique était irrésistible, et je voulus l'entendre mieux. Je longeai donc la rive pour en trouver l'origine.

Je parvins dans une vaste clairière herbeuse, au bord de la rivière, où m'attendait un spectacle stupéfiant. Des centaines d'animaux, surtout des lapins et des lièvres, mais aussi quelques renards et un couple de blaireaux, étaient tournés vers la source de la musique, les yeux écarquillés, comme sous hypnose. Quant aux arbres, leurs branches ployaient sous une assemblée d'oiseaux de toutes espèces.

Un jeune garçon assis sur un rocher jouait du pipeau. L'instrument semblait taillé dans une simple tige de roseau, mais le musicien en tirait des notes exquises. Les cheveux jusqu'aux épaules, le teint très pâle, il portait un habit de feuillages. Son visage aurait été pleinement humain sans ses oreilles en pointe. Les ongles de ses pieds nus étaient si longs qu'ils se recourbaient en spirale.

À en croire ce que j'avais là dans le Bestiaire de l'Épouvanteur, j'étais en présence de Pan. Il m'offrait son apparence la plus aimable. Sous la forme d'un jeune garçon, le dieu était considéré comme une

bienveillante incarnation des forces de la nature.

Il me regarda et cessa de jouer. Les petites créatures de la forêt s'enfuirent aussitôt. Le sortilège créé par la musique était brisé. En quelques secondes, il ne resta plus dans la clairière que le dieu et moi.

— Où suis-je ? demandai-je.

Je me sentais très calme, pas le moins du monde effrayé.

— Cela importe-t-il ? fit le garçon.

Malgré son sourire affable, les mots qu'il prononça ensuite me glacèrent :

— Je t'ai amené là où j'habite. Tu es dans ce que tu nommes « l'obscur », le lieu que tu redoutes le plus.

13

Un pacte



J'observai les arbres, dont les feuilles frémissantes émettaient une lueur argentée. Était-ce vraiment l'obscur ? Il ne ressemblait en rien à ce que j'avais imaginé. Pan avait raison : être entraîné vers l'obscur après ma mort était ma plus grande peur. Mais celui qui m'y conduirait, avais-je pensé, serait le Malin.

À voix très basse, j'articulai :

— Je ne m'attendais pas à ça.

— Parce que ce n'est pas l'obscur, répliqua doucement Pan.

— Mais tu viens de dire que...

— Écoute-moi attentivement, petit ! J'ai dit que c'était le lieu que tu nommes l'obscur. En réalité, il s'agit d'un monde d'ombre, entre les Limbes et l'obscur lui-même. Un lieu de repos. Pour moi, c'est les Collines Creuses, appelées par le peuple d'Irlande Tech Duinn ou parfois l'Autre Monde. Cet endroit est aimé de leurs dieux, ainsi que leurs héros morts. Les humains, eux, ne peuvent y séjourner longtemps. Leur mémoire se dissout dans la lumière d'argent, et ils sont perdus pour toujours. Il faut être un héros pour y résister. Mais tu n'as rien à craindre, car seul ton esprit est ici. Ton corps est resté sur la plate-forme, près de cette bête puante.

Jetant un regard inquiet vers les arbres, je demandai :

— Et la Morrigan ? Elle est là ?

— Non. Elle passe à l'occasion.

— Est-ce que je suis... mort ?

— Pas encore. Tu le seras si tu restes trop longtemps. Tu respires à peine. Il faut que tu repartes très vite, aussi, ne perdons pas de temps. Je t'ai amené ici pour te parler. Cela m'a demandé beaucoup d'énergie, car les sortilèges des mages caprins me forcent à entrer dans

le corps du bouc, et j'ai de plus en plus de mal à leur résister. Être dans votre monde me rend fou ; je transmets alors ma folie aux autres.

Allait-il réellement me renvoyer d'où je venais ?

— Je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi, continua-t-il. En échange, je te laisserai ta santé mentale.

J'acquiesçai, circonspect. Que pouvait attendre de moi un ancien dieu ? Qu'étais-je capable de faire qu'il ne pût faire lui-même ?

— Tout ce que je te demande, c'est de libérer les pattes du bouc de la chaîne d'argent qui les entrave.

— Comment ? J'ai moi-même les mains liées, lui rappelai-je.

— Tu trouveras un moyen, j'en suis sûr, affirma Pan avec un sourire. Libère-moi, je me charge du reste !

— Le reste ? Que veux-tu dire ?

— Je quitterai le corps du bouc et j'échapperai au contrôle des mages. Être ainsi contraint de leur obéir m'est odieux.

— Je croyais que les anciens dieux aimaient qu'on leur rende un culte...

— Les mages n'ont aucun respect pour moi. Ils m'utilisent à leur seul profit. Avec ces rituels secrets, ils aspirent peu à peu mon pouvoir. Ils se fortifient à mesure que je m'affaiblis.

— Se sont-ils déjà fortifiés ? m'inquiétai-je.

— En partie. Leur magie noire a gagné provisoirement en puissance.

— Je ferai de mon mieux, promis-je. Mais je voudrais que tu m'accordes une autre récompense.

Pan haussa les sourcils.

— J'ai une amie, Alice. Elle a été entraînée vivante dans l'obscur. Peux-tu la retrouver et la libérer ?

— Qui l'a emportée ?

— Le Malin.

— Alors, soupira le dieu, c'est sans espoir. Il existe de nombreux territoires, là-bas. Chaque habitant de l'obscur a le sien, sur lequel il règne. J'ai le mien. Le Malin possède le plus grand de tous, où il impose sa propre loi. Pour un mortel, vivant ou mort, c'est le pire endroit qui soit. Je t'aiderais si je le pouvais. Mais je n'ai pas ce pouvoir. Il faut repartir, maintenant. Je n'ai pas la force de nous garder tous les deux ici plus longtemps.

Je hochai la tête, et Pan se remit à souffler dans sa flûte. Aussitôt, un martèlement de pattes et un grand froissement d'ailes annoncèrent le retour des bêtes de la forêt, irrésistiblement attirées par la musique.

Puis l'instrument se tut ; tout, autour de moi, commença à s'effacer, et je sombrai de nouveau dans le noir.

Quand je repris conscience, j'étais allongé sur la plate-forme. Je me

tortillai pour m'asseoir et vérifiai si personne ne me regardait depuis la place du marché, en contrebas. Je fixai le bouc. Il bêla. Alors, lui tournant le dos, je tendis les mains vers sa bouche. J'avais imaginé un moyen de défaire mes liens.

Le bouc flaira la corde et se mit à la mâchonner avec délice. Une fois ou deux, ses dents m'entamèrent la peau et je tressaillis. Mais il ne fallut que quelques instants à la bête pour me libérer.

Je frictionnai mes poignets endoloris. Puis je consacrai mon attention au problème suivant : désentraver le bouc. Les chaînes d'argent étaient conçues pour retenir captifs une créature de l'obscur aussi bien qu'un animal terrestre. Il était impossible de les briser à mains nues. J'avais en ma possession cette clé spéciale, capable d'ouvrir presque toutes les serrures. Toutefois, comme je ne savais pas quand je pourrais en avoir besoin, je préfèrai ne pas risquer de l'abîmer en l'utilisant pour forcer les chaînes.

À la vive lumière de la lune, j'examinai les anneaux qui retenaient les chaînes au plancher. Le bois était neuf et solide ; je n'arriverais pas à les arracher. Mais les anneaux eux-mêmes étaient soudés à une plaque vissée dans le plancher. Les mages n'avaient sûrement pas envisagé que quelqu'un essaierait de défaire les vis. Elles n'avaient peut-être pas été serrées à fond.

Après quelques instants de réflexion, je sortis de ma poche une pièce de monnaie, l'insérai dans la tête d'une vis et tentai de la faire tourner. Rien ne se passa. Je m'acharnai. Elle bougea un peu. J'insistai et finis de la retirer rien qu'avec mes doigts.

La deuxième résista davantage. La rainure dans la tête de la vis finit par se déformer, et je commençai à désespérer. Enfin, elle tourna. Bientôt, les anneaux ne tenaient plus au bois ; le bouc était libre.

Il me remercia d'un bêlement, se ramassa sur lui-même. Et, d'un bond, il s'élança du haut de la plate-forme.

Je le regardai, horrifié, plonger dans le vide et s'écraser sur le sol de la place avec un bruit horrible. Il n'émit pas un cri, mais ses pattes furent agitées de longs soubresauts, tandis qu'une flaque de sang s'élargissait autour de lui. Sa couronne se détacha et roula sur les pavés. Je compris alors que Pan avait prévu de s'évader grâce à la mort du bouc.

Le dieu ne quitta pas notre monde dans la discrétion. Une rafale de vent hurlante, venue de nulle part, souffla toutes les fenêtres donnant sur la place du marché, arracha les tuiles des toits, qui se brisèrent sur les pavés. Des portes sortirent de leurs gonds, et des hurlements déchirèrent la nuit.

Je craignais que la plate-forme ne s'écroulât. J'entamai donc la descente, mes pieds cherchant les entretoises qui maintenaient la structure de bois. Je n'aurais pas dû m'inquiéter : la tornade visait les

ages qui avaient pris des chambres avec vue sur le marché. La tour, toute droite dans l'œil du cyclone, n'oscillait qu'à peine.

Le clair de lune qui inondait la place ne me laissait aucun moyen de me dissimuler. Le temps que j'atteigne le sol, les mages couraient déjà vers la tour. L'un d'eux poussa un cri désespéré en découvrant le cadavre du bouc. Je fonçai vers la rue partant de la pointe du triangle. Un homme armé d'un coutelas me bloqua le passage. Je le contournai et repris ma course vers la rivière, dont je voyais briller un peu plus loin le ruban argenté. Sur l'autre rive, il y avait des arbres, des recoins pleins d'ombre. Si j'arrivais à franchir le pont, j'avais une chance de m'échapper.

Un coup d'œil en arrière m'apprit que j'étais talonné. Je tentai d'accélérer ; mon corps ne répondit pas. Ces longs jours et ces longues nuits passés en haut de la plate-forme, presque sans nourriture, exposé aux éléments, m'avaient affaibli. Mes poursuivants gagnaient du terrain. Néanmoins, j'approchais du pont. Il me restait une maigre chance de le traverser et de gagner le couvert des arbres.

Mon espoir fut de courte durée. Un martèlement de sabots m'annonça que ma capture – ou ma mort – était imminente. Le premier cavalier vint sur moi par la droite. Une lame accrocha l'éclat de la lune ; Je me baissai vers la gauche, et le coup siffla au-dessus de ma tête. L'homme avait-il voulu me tuer ou m'assommer du plat de son épée, je n'aurais su le dire. D'autres cavaliers me cernaient, leurs armes pointées vers moi, attendant que ceux qui venaient à pied arrivent.

Des mains brutales me saisirent, et on me traîna tout le long de la pente jusqu'à la place du marché. Maître Doolan attendait devant la tour, un sourire sinistre sur le visage.

Il me flanqua deux gifles qui me firent sonner les oreilles.

— Tu as à répondre de bien des forfaits, petit ! J'aimerais te découper lentement en morceaux de mes propres mains, mais je vais te remettre à la sorcière. Elle saura encore mieux que moi comment te faire souffrir.

Sur ces mots, on me lia les pieds et les mains et on me jeta sur le dos d'un cheval. J'entendais autour de moi le branle-bas des mages et de leurs partisans se préparant à quitter Killorglin. Bientôt, notre long convoi faisait route vers le sud. Les mages craignaient sûrement que l'Alliance ne profite de cette opportunité pour attaquer, et nous menions un tel train que les hommes à pied devaient courir pour rester à hauteur des cavaliers.

J'avais eu un bref avant-goût de liberté. À présent, nous ne pouvions avoir qu'une seule destination : le fort de Staigue, le repaire des mages. D'après Shey, il était imprenable. Une fois à l'intérieur, autant dire que je serais mort. On me livrerait à la sorcière.

Malgré tout, je savourais l'amère satisfaction d'avoir obligé les mages à abandonner leur cérémonie. Si le rituel avait échoué, c'était grâce à moi.

La tête de la sorcière



À l'aube, nous étions loin au sud, dans les collines. La pluie tombait dm et me trempait jusqu'aux os. La tête en bas, j'étais ballotté inconfortablement contre le flanc du cheval et ne voyais rien d'autre que le sol boueux.

J'eus un premier aperçu du fort de Staigue quand on me reposa sur le sol et qu'on me libéra les jambes : une gigantesque muraille en forme d'anneau, faite de pierres sèches adroitement positionnées les unes sur les autres sans ciment ni mortier. Les cavaliers mirent pied à terre, et je compris vite pourquoi. On ne pénétrait dans la forteresse que par une porte trop étroite pour laisser passer un cheval. Une fois cette ouverture franchie, je découvris l'intérieur du refuge des mages. Il n'y avait pas de toit, et neuf volées d'escaliers en pierre conduisaient aux remparts, d'où l'on pouvait repousser les attaquants. Ici et là se dressaient de nombreux bâtiments de bois, qui paraissaient récents en comparaison de l'ancienneté du fort. La plupart semblaient servir de logements. Au centre, un plus grand, de forme ronde, devait avoir un autre usage. C'est vers lui que l'on me conduisit.

Pourtant, nous n'y entrâmes pas. On me fit asseoir par terre, dans la boue, encadré par quatre gardes armés d'épées. Tandis que nous attendions, l'étroite ouverture par laquelle nous avions pénétré dans le fort fut scellée avec des pierres, avec tant d'adresse qu'on ne devinait plus la moindre trace de porte. Des serviteurs restés à l'extérieur avaient dû conduire les chevaux à l'abri.

On me remit enfin sur mes pieds pour me conduire, à la suite du Boucher, dans le grand bâtiment. Je découvris une haute estrade circulaire. Sur toute sa surface était gravé un large pentacle, comme ceux que les mages utilisent pour invoquer un démon ou toute autre

entité surnaturelle. Une table entourée de chaises était installée au centre. Neuf gardes armés se tenaient autour de l'estrade, enfoncés jusqu'aux chevilles dans le sol boueux. Sept mages aux pieds nus attendaient sur l'estrade ; près du bord se tenait Shaun le Mince. La tête baissée, le visage dans l'ombre de son capuchon, il berçait son fils, Konal, enveloppé dans sa couverture.

Doolan s'approcha de l'estrade et, s'adressant à lui, aboya :

— Où est Scarabek ?

— J'ai échoué. En dépit de mes efforts, elle est toujours prisonnière. Mais son geôlier est prêt à l'échanger contre le garçon.

Shaun me désigna d'un signe de tête.

— Je vous conseille de le laisser partir, et Scarabek sera là pour être sacrifiée la prochaine fois que nous célébrerons le rituel.

Le chef des mages l'interrogea avec colère :

— Qui est son geôlier ?

Shaun le Mince releva la tête et, de la main gauche, repoussa son capuchon. À la marque gravée dans son front, et qui saignait encore, je sus aussitôt quel ennemi s'était montré plus fort que lui.



— Elle s'appelle Grimalkin. Elle est la tueuse d'un puissant clan de sorcières, de l'autre côté de la mer. Je n'avais jamais affronté un adversaire aussi habile. Ma force et ma magie ne pouvaient rien contre elle. J'étais totalement à sa merci, avoua Shaun.

Un nouvel espoir m'envahit soudain. Grimalkin était ici !

— Est-elle seule ou accompagnée d'autres membres de son clan ? demanda Doolan.

— Elle est seule.

— Dans ce cas, on peut en venir à bout.

Shaun détourna le regard.

— Bien que nous ayons échoué à faire venir le dieu, notre tentative a porté quelques fruits, déclara le Boucher avec assurance. Elle a renforcé notre magie. La tueuse est seule ; si vous me transmettez vos pouvoirs, je serai capable de la tuer. Je serai son bourreau.

Doolan baissa la tête et se mit à marmonner en Ancien Langage. Il faisait appel à la magie noire. Les sept autres mages s'agenouillèrent au bord de l'estrade et psalmodièrent ensemble. Puis, s'approchant de Doolan, ils étendirent chacun une main pour la poser sur ses bras, ses épaules, sa nuque, son dos et sa poitrine. La psalmodie reprit. Bientôt, l'homme qu'ils nommaient le Boucher ferma les yeux et fut secoué de

tremblements.

Doolan était déjà d'une force redoutable. Il allait devenir encore bien plus dangereux. Au point de représenter une réelle menace pour Grimalkin ?

Enfin, les mages se turent et retirèrent leurs mains.

Doolan montra les dents.

— J'y vais. Et je vous rapporte la tête de notre ennemie.

Il quitta la salle, et on me tira derrière lui. Je me demandais comment il allait quitter le fort. Devrait-on retirer les pierres qui bloquaient maintenant le passage ?

Le mage se dirigea vers une des volées d'escaliers menant au chemin de ronde. Près de là s'élevait un poteau de fer auquel était attachée une longue corde, roulée à son pied. Doolan en saisit l'extrémité et la tira derrière lui tout en gravissant les marches. Arrivé en haut, il la jeta à l'extérieur du mur. Puis il enjamba le parapet et disparut.

Quelques instants plus tard, il lançait un appel.

Un des gardes hala la corde. Lorsque son extrémité reparut en haut du rempart, elle glissa le long des marches, tel un serpent. De nouveau on me fit mettre à genoux. Et l'attente commença.

Elle dura toute la journée. Mes gardes furent remplacés deux fois. J'étais trempé, je frissonnais de froid et je mourais de faim.

Au crépuscule, j'entendis un cri lointain. Un râle de douleur. L'un des gardes cracha dans la boue.

— Ce n'est qu'un animal.

Ce n'était pas ce que me disait mon oreille d'apprenti épouvanteur : ce cri était bel et bien humain.

De temps à autre, un des mages escaladait les remparts et scrutait l'obscurité. À cette heure, la lune aurait dû être visible à l'est. Mais de sombres nuages annonçaient de nouvelles pluies, et la nuit était de plus en plus noire. On accrocha des lanternes à des crochets fixés aux murs. Elles ne donnaient qu'une faible lumière, comme si la viscosité des ténèbres l'absorbait. Les mages discutaient dans le bâtiment rond. Leurs voix, assourdies, indistinctes, ne me parvenaient qu'à peine.

Puis un ordre clair retentit à l'extérieur :

— Envoyez la corde !

Ce timbre grave et autoritaire était celui du Boucher. Revenait-il vainqueur ?

Un garde avait jeté la corde. Bientôt, Doolan apparaissait en haut du rempart. Le garde éleva une lanterne, qui éclaira son visage. Doolan descendit les marches. Alors qu'il atteignait le sol et passait près d'une autre lanterne, je vis qu'il balançait quelque chose au bout du bras. Shaun le Mince sortit du bâtiment, suivi des mages.

Debout derrière moi, ils attendirent que Doolan s'approche. De la

main droite, il sortit de sa ceinture un long couteau à la lame ensanglantée. Sa main gauche tenait par les cheveux une tête coupée.

Une nausée me tordit l'estomac. Le Boucher éleva la tête afin que tout le monde pût la voir.

Je reconnus ce visage, avec sa beauté sauvage, ses hautes pommettes, ses lèvres peintes en noir.

— La voilà ! cria-t-il. La tête de la sorcière !

Grimalkin était morte.

15

L'ange noir



Je sentis mon cœur sombrer dans ma poitrine. Tout était perdu. Mes espoirs d'évasion étaient anéantis. Grimalkin représentait aussi notre seule vraie chance d'entraver le Malin. Et je ressentais une grande tristesse. Elle avait été une pernicieuse, la tueuse du clan Malkin. Mais nous avions combattu côte à côte. Sans #on aide, j'aurais été mort depuis longtemps.

— Où est Scarabek ? demanda Shaun le Mince.

— En sûreté, répondit Doolan. Mais elle a été blessée dans la bataille. Elle me laisse le soin de m'occuper du garçon et de lui donner la lente et douloureuse agonie qu'il mérite. Et je vais commencer tout de suite.

Levant son couteau, il en nettoya la lame sanglante d'un coup de langue.

On me remit sur mes pieds, on trancha mes liens. Puis Shaun m'attrapa par les cheveux et me tira vers le chef des mages.

— La mort est venue à ta rencontre, petit ! ricana celui-ci. Vois sa face effroyable !

Doolan le Boucher m'adressa un sourire narquois. Puis il prononça une phrase étrange :

— Mais la mort a envoyé son ange noir.

Son ange noir ? Que voulait-il dire ?

J'observais Doolan ; quelque chose n'allait pas.

Une lueur pourpre frémissait autour de sa tête, ses traits semblaient fondre, ses lèvres noircissaient, son front rétrécissait, ses pommettes saillaient. Ce n'était plus le visage de Doolan.

C'était celui de Grimalkin.

Comme à son habitude, la sorcière était équipée pour répandre la

mort. Des lanières de cuir s'entrecroisaient autour de son corps. Les fourreaux qui s'y accrochaient contenaient ses lames et les ciseaux qu'elle utilisait pour couper les pouces de ses victimes. À son épaule gauche pendait un petit sac en toile de jute. Quelle nouvelle arme contenait-il ? Entrouvrant ses lèvres peintes en noir, elle découvrit ses dents limées en pointe. Tout en elle évoquait la dangereuse meurtrière qu'elle était.

Elle avait utilisé un manteau de magie pour tromper ses ennemis. Une bouffée de joie me gonfla la poitrine. Je n'étais pas encore mort ! Dans sa poigne gauche, Grimalkin tenait la tête coupée de Doolan. Elle la laissa tomber dédaigneusement à ses pieds, dans la boue. D'un geste fluide, elle lança vers moi son long couteau avec une force prodigieuse. Mais je n'étais pas visé, et Grimalkin manquait rarement sa cible.

Shaun le Mince hurla. Sa main se convulsa, et il lâcha mes cheveux. Il tomba à genoux, le couteau enfoncé dans la poitrine jusqu'à la garde. Les mages reculèrent, paniqués.

Grimalkin s'élança, m'attrapa par l'épaule et me fit passer derrière elle. Je dérapai, atterris à quatre pattes dans la boue. Maintenant, elle se dressait entre moi et mes ennemis, ramassée sur elle-même, prête à attaquer. Un garde lui jeta une lance. Il avait bien visé. Mais, au dernier moment, elle détourna le projectile d'un revers de main, tout en envoyant un deuxième couteau. Le garde était mort avant que sa lance eût touché le sol. Je me remis sur mes pieds.

— Cours vers l'escalier, me cria la sorcière en désignant la muraille. Sers-toi de la corde !

J'obéis. Mais, après ces nuits et ces jours de mauvais traitements, mes membres ne répondaient plus ; la boue qui aspirait mes bottes me retardait. Un regard en arrière m'apprit que Grimalkin ne me suivait pas. Elle combattait une dizaine de mages et de gardes, lançant ses lames, tranchant des chairs. J'entendais des hurlements, des râles d'agonie.

J'atteignis enfin les marches. Je grimpai aussi vite que je le pus, les jambes lourdes comme du plomb. Du haut des remparts, je vis que Grimalkin amorçait une retraite. Elle se battait près du poteau de fer auquel la corde, qui pendait toujours à l'extérieur, était attachée.

Je pris alors conscience du danger. Dès qu'elle aurait quitté sa position pour s'élancer dans l'escalier, ils couperaient la corde. Puis je pensai qu'elle avait sûrement envisagé cette possibilité. Je passai pardessus le mur et entamai la descente. La tête me tournait, la corde oscillait, et j'avais du mal à m'agripper.

Enfin, hors d'haleine, exténué, je touchai le sol. Je levai les yeux. Des cris me parvenaient de l'autre côté de la muraille. Puis Grimalkin apparut au sommet et se laissa glisser le long de la corde. L'angoisse

me serrait la poitrine. Dès qu'elle fut à mes côtés, elle pointa le doigt vers l'est :

— Notre seule chance est de suivre la côte.

Sans attendre de réponse, elle partit au pas de course. Je la suivis de mon mieux, mais elle me distançait de plus en plus. En me retournant, je vis briller des torches dans la pénombre.

— Ils sont trop nombreux, me lança-t-elle. Et ils vont envoyer des cavaliers à nos trousses. Accélère, notre vie en dépend !

Mon esprit voulait, mais mon corps ne répondait plus.

— Désolé, dis-je, je ne peux pas. Je suis resté ligoté pendant des jours sans presque rien manger. Je n'ai plus de forces.

Sans un mot, la sorcière m'attrapa par les jambes et me jeta sur son épaule comme si je n'étais qu'un sac de plumes. Puis elle reprit sa course.

Grimalkin courut pendant une bonne heure. Une fois, elle dut sauter par-dessus un ruisseau. Une autre fois, elle dérapa dans une pente et tomba à genoux. Enfin elle me déposa sur le sol, dans une sorte d'abri. Je tombai aussitôt dans un profond sommeil. Quand je me réveillai, Grimalkin cuisait quelque chose sur un feu, et la fumée montait dans une cheminée.

Je m'assis avec précaution et regardai autour de moi. Il faisait jour ; nous étions installés dans un cottage abandonné. Il ne restait aucun meuble, et des animaux avaient visiblement occupé l'endroit avant nous. Près du seuil, les dalles étaient couvertes de crottes de moutons. Il n'y avait plus de porte, et l'unique fenêtre brisée laissait passer les courants d'air. Mais nous étions au sec, le toit était encore en bon état.

La sorcière, accroupie devant l'âtre, faisait lentement tourner deux lapins sur une broche improvisée. Elle se retourna et m'adressa un sourire qui découvrit ses dents pointues.

À ma grande surprise, je vis alors mon bâton, appuyé contre le mur, dans un coin de la pièce. Suivant mon regard, elle expliqua :

— Je l'ai récupéré dans la maison de Scarabek et l'ai laissé ici quand j'étais en route pour Staigue. Tu te sens mieux ?

Je fis signe que oui.

— Merci de m'avoir sauvé la vie, une fois de plus.

Je désignai le feu.

— Vous ne craignez pas que la fumée nous fasse repérer ?

— Ils ne nous trouveront pas ici. J'ai dissimulé cet endroit derrière un voile de magie. À la nuit tombée, nous reprendrons notre voyage.

— Où allons-nous ?

— À Kenmare, où est ton maître.

— Vous lui avez parlé ?

— Oui. Il est retourné là-bas. Mais Alice n'était pas avec lui, et je

n'ai plus aucun contact avec elle. Elle est bien au-delà de la protection de la fiole de sang.

Je racontai tristement :

— La sorcière celte, Scarabek, a livré Alice au Malin. Il l'a emportée dans son domaine.

En ce cas, la pauvre petite est perdue. On ne peut plus rien faire pour elle. Je regrette de ne pas l'avoir su. J'ai laissé partir Scarabek. Elle n'était pour moi qu'un moyen de te délivrer. J'aurais dû la tuer.

Ces phrases me brisaient le cœur. Elles confirmaient mes pires craintes. Venant de la bouche de Grimalkin, elles avaient quelque chose d'affreusement définitif.

— Maintenant que Scarabek est libre, dis-je, elle va recommencer à me traquer. J'étais avec Bill Arkwright quand il a tué sa sœur jumelle. Elle veut se venger avant de m'offrir au Malin.

— Inutile de t'inquiéter. Avec moi, tu es en sécurité. D'ailleurs, j'ai rapporté autre chose du cottage de la sorcière.

Elle me tendit le sac en toile de jute que j'avais remarqué plus tôt. Je l'ouvris et découvris avec bonheur qu'il contenait ma chaîne d'argent.

— Éloigne ça de moi ! m'ordonna-t-elle. Le simple contact du sac me fait mal aux doigts.

Elle m'offrit alors une des broches qu'elle avait retirées du feu.

— Mange ! Tu vas avoir besoin de forces.

Nous mangeâmes en silence. Les lapins étaient délicieux. Je me brûlai la langue dans ma hâte à avaler la viande tant j'étais affamé.

— Comment ton maître a-t-il pris la découverte de la fiole de sang ? voulut-elle savoir. Il m'en a à peine parlé. Il paraissait plongé dans de sombres pensées. Accepter que son apprenti soit protégé par la magie noire doit lui être difficile.

— Il l'a très mal prise, dis-je en vérifiant d'un geste instinctif que la fiole était toujours dans ma poche. J'ai cru un instant qu'il allait la briser, ce qui nous aurait condamnés tous les trois à l'obscur pour l'éternité. Puis il s'est laissé fléchir, comme si votre plan lui avait donné un nouvel espoir. La vie l'a durement éprouvé, ces derniers temps. Un incendie a détruit sa maison et sa bibliothèque, l'héritage qu'il devait préserver pour les futures générations d'épouvanteurs. Depuis, il n'est plus le même.

— Nous n'avions jamais pensé être de nouveau alliés après les événements de Grèce, reprit Grimalkin. Cela aussi doit être difficile pour lui.

— Alice vous a-t-elle dit que la fiole était fendue et fuyait ?

Grimalkin hocha la tête.

— Oui. C'est pourquoi il faut régler son compte au Malin le plus tôt possible.

— Comment vous êtes-vous échappée d'Écosse ?

— J'ai terrifié un malheureux pêcheur pour qu'il m'amène jusqu'ici, répondit-elle avec un sourire féroce. Je l'ai payé en lui laissant la vie sauve.

Tout en léchant sur mes doigts les dernières miettes de lapin, je demandai encore :

— Comment vont les choses, dans le Comté ?

— Pour le moment, très mal. Les gens n'ont plus rien, les troupes ennemies leur ont tout pris. Mais leur suprématie ne durera pas toujours.

— Je suppose que nous ne pourrons pas rentrer chez nous de sitôt...

Je pensais à ma famille, restée là-bas. Comment survivait-elle à l'occupation ? La ferme avait peut-être été pillée, les bêtes abattues pour nourrir l'armée. Et si mes frères, Jack et James, avaient tenté de résister ? Ils étaient peut-être morts, à cette heure.

— Les troupes se sont aventurées trop haut dans les terres, affirma Grimalkin. Elles se sont éloignées de leurs lignes de ravitaillement. Et les régions les plus au nord ne sont pas encore soumises. De l'autre côté de la frontière, les Ecossais des Basses Terres se rassemblent. Au printemps, ils rejoindront les Highlanders. Alors, ils attaqueront tous ensemble, et les hommes du Comté se lèveront de nouveau. Nous, les sorcières, nous jouerons notre rôle. Il y aura beaucoup de morts. Nous repousserons l'ennemi vers le sud, et le rejetterons à la mer. Cela adviendra, nos scruteuses l'ont vu.

Les sorcières scruteuses avaient un vrai don pour lire l'avenir. Néanmoins, il leur arrivait de se tromper, je le savais. Je ne fis donc aucun commentaire. Je ramenai plutôt Grimalkin à notre plus puissant ennemi.

— Croyez-vous vraiment qu'entraver le Malin soit possible ?

— Serais-je venue, sinon ?

Elle m'adressa un bref sourire.

— Nous devons en discuter avec John Gregory. Le danger sera grand, et nous risquons d'y laisser notre peau. Mais, oui, je crois que nous avons une chance de réussir. L'emplacement devra être soigneusement choisi, de sorte qu'il soit possible de le dissimuler à ceux qui voudraient délivrer le Malin.

— Par magie noire ?

Grimalkin hocha la tête.

— Oui. J'envelopperai les lieux d'un voile d'invisibilité. Il faudra cependant choisir un endroit écarté. Il ne faudrait pas que quelqu'un le découvre par hasard.

À la nuit tombée, nous reprîmes la route de Kenmare. Je me sentais ragailardi, content d'avoir mon bâton en main et d'entendre le

tintement familier de la chaîne d'argent dans ma poche. Nous marchions en silence. Mais le sort d'Alice me préoccupait tant que j'abordai de nouveau le sujet :

— N'y a-t-il vraiment aucun espoir de sauver Alice ? Aucun moyen de la ramener parmi nous ?

— Je crains que non. J'aimerais qu'il en soit autrement.

— Même si nous réussissons à entraver le Malin ? Ça ne fera pas de différence ?

— Quand nous briserons la fiole de sang, il surgira, avide de s'emparer de toi. Il laissera Alice là où elle est, et elle y restera. Je comprends que ce soit terrible à accepter. Console-toi en pensant que, une fois le Malin entravé loin de son domaine, les souffrances d'Alice seront allégées. Il ne sera plus là pour les lui infliger.

Cette idée ne m'apporta aucune consolation. J'imaginai Alice, enfermée dans les ténèbres, seule, terrifiée et soumise à des tourments inimaginables, dans ce domaine infernal. Je me rappelai les paroles de Pan.

Le Malin possède le plus grand de tous, où il impose sa propre loi. Pour un mortel, vivant ou mort, c'est le pire endroit qui soit.

Le repaire du dragon



Nous atteignîmes Kenmare deux heures avant l'aube et approchâmes des hauts murs entourant la maison fortifiée de Shey. Arrêtée devant le portail par des gardes agressifs, Grimalkin sortit un de ses couteaux et montra ses dents pointues. Dans la lumière des lanternes, elle était effrayante. Mais les hommes, même s'ils m'avaient reconnu, refusaient de faire entrer une sorcière et se préparaient à se battre.

Ils avaient beau être cinq, ils n'avaient aucune chance de vaincre Grimalkin. Finalement, le bon sens pris le dessus ; je réussis à les convaincre d'envoyer l'un d'entre eux prévenir Shey et l'Épouvanteur de notre arrivée. L'homme revint rapidement en marmonnant des excuses et on nous escorta jusqu'il la maison.

J'eus une brève entrevue, seul, avec mon maître, le temps de lui raconter les derniers événements. Quand j'en vins au moment où le Malin avait disparu, entraînant Alice vers l'obscur avec lui, un sanglot me coupa la parole et mes yeux s'emplirent de larmes.

L'Épouvanteur me pressa doucement l'épaule.

— Je n'ai pas de mots à la mesure de ton chagrin. Sois fort, petit !

Puis nous rejoignîmes Shey et Grimalkin dans le bureau, où un feu de tourbe brûlait dans l'âtre.

Je n'avais pas espéré revoir le chef de l'Alliance, sûr qu'il avait été tué après l'assaut du château de Ballycarbery. Mais il nous apprit que les forces ennemies voulaient seulement récupérer le mage retenu prisonnier afin de pouvoir le sacrifier. Une fois leur but atteint, elles avaient aussitôt levé le siège.

— Tu as fait du bon travail, mon garçon, me félicita Shey. Un de nos espions nous a appris que Doolan était mort. À toi tout seul, tu as stoppé le rituel. C'était audacieux de libérer le bouc et de le jeter en bas de la plate-forme !

— Je n'étais pas vraiment seul, dis-je.

Je leur racontai mon voyage dans les Collines Creuses, et le rôle qu'avait joué Pan. Ils m'écoutèrent en silence. Quand j'eus terminé, Shey s'approcha et me flanqua une tape dans le dos.

— Quel courage ! N'importe qui d'autre serait devenu fou.

— Nous sommes des septièmes fils de septièmes fils, expliqua l'Épouvanteur. Dans de telles situations, cela nous procure la force qui manque à d'autres.

— Peut-être, intervint Grimalkin. Mais Tom est bien plus que ça. Rappelez-vous que le sang de sa mère court aussi dans ses veines. Croyez-vous que, sinon, Pan aurait daigné coopérer ainsi avec vous, John Gregory ? J'en doute.

L'Épouvanteur ne trouva rien à répliquer. Il se dirigea vers la table de travail et déplia la carte du Kerry.

— Ai-je raison de penser que vous êtes de nouveau dans une impasse face aux mages ? demanda-t-il en s'adressant au chef de l'Alliance.

Shey acquiesça :

— J'en ai peur. Bien que leur rituel ait été interrompu, ils ont gagné en pouvoir. Une prochaine attaque conduite contre eux se fera à nos risques et périls.

— Eh bien, reprit l'Épouvanteur, nous allons entreprendre une action des plus dangereuses. Mais, si nous réussissons, cela pourrait servir votre cause. Nous allons tenter d'entraver le Malin, le Démon en personne. En cas de succès, le pouvoir de l'obscur et de tous ceux qui le servent sera amoindri. Y compris celui des mages.

Il désigna la carte.

— Pour cela, il nous faut un lieu isolé. Vous connaissez le pays. Que suggérez-vous ?

Shey s'appuya des deux mains sur la table et étudia le document. Puis il traça de l'index une ligne menant vers Cahersiveen, le long de la côte, remonta vers l'intérieur des terres.

— Ici, à Kealnagore, il y a une église en ruine, dit-il en tapotant un point du doigt. Les gens la prétendent hantée, ils ne s'en approchent pas.

— C'est un peu trop près du fort de Staigue, fit remarquer l'Épouvanteur. La pire chose qui puisse nous arriver, c'est qu'un mage vienne s'en mêler quand nous serons en pleins préparatifs.

Shey déplaça son doigt vers l'est et l'arrêta sur Kenmare :

— En ce cas, pourquoi ne pas rester dans le coin ? Cette zone est probablement la plus éloignée de l'influence des mages. Et il existe un cercle de pierres, à l'extérieur du village.

— Encore un lieu hanté ?

Shey secoua la tête :

— Il y a quelque chose, c'est sûr. Pas forcément un fantôme. Je me suis rendu là-bas, un jour, à la suite d'un pari. Je n'ai rien vu, mais j'ai senti une présence, quelque chose d'énorme et de terrifiant. L'endroit est très effrayant. Les gens préfèrent l'éviter, même en plein jour. Alors, la nuit... !

— Eh bien, fit l'Épouvanteur avec un sourire, je suggère que nous allions jeter un coup d'œil à ce cercle de pierres hanté. Cela ressemble fort à ce que nous cherchons.

C'était une belle matinée lumineuse. La gelée blanche recouvrait le sol. Le soleil peinait à réchauffer l'atmosphère, et nos haleines montaient en buée dans l'air froid. Le cercle de pierres n'étant pas très loin, nous avons quitté la demeure de Shey avant le petit déjeuner, dès les premières lueurs du jour. C'était un temps idéal pour marcher, et nous avons emmené les chiens. Ils couraient devant avec des aboiements excités, heureux d'être dehors en notre compagnie.

Le cercle de pierres apparut bientôt, au sommet d'une petite colline bordée d'arbres sur trois côtés. Lors de mes périples avec mon maître, j'avais eu l'occasion d'observer de tels cercles formés de hautes pierres dressées. Celles-ci n'avaient rien d'impressionnant, certaines n'étaient même que de gros galets. J'en comptai douze.

À l'approche du cercle, les chiens se mirent soudain à gémir. Ils s'aplatirent sur le sol et refusèrent d'avancer.

Au frisson glacé qui me parcourut le dos, je sus qu'une créature de l'obscur se tenait non loin de là. Or, à ma grande surprise, mon maître me gratifia d'un de ses rares sourires.

On ne pouvait pas trouver mieux, petit ! Cet endroit est le repaire d'un dragon. Et pas n'importe quel dragon !

Nous le suivîmes à l'intérieur du cercle. Shey paraissait nerveux, Grimalkin elle-même était tendue et gardait la main sur le manche de son plus gros couteau. Je me souvenais vaguement que le Bestiaire de mon maître faisait mention de telles créatures.

— La plupart des gens s'imaginent qu'un dragon est une sorte de gros lézard crachant le feu, expliqua l'Épouvanteur. En réalité, il s'agit d'un élémental, un esprit de l'air, invisible mais gigantesque. Celui-ci est probablement lové à l'intérieur de la colline. La vie des dragons s'écoule à un rythme très différent de celui des humains. Pour eux, notre existence dure le temps d'un clignement d'œil. Peu de gens sont capables de détecter la présence d'un dragon, mais nous avons affaire à une créature d'une puissance peu commune. Sentez-vous sa malveillance ? Elle est assez perceptible pour tenir n'importe qui à l'écart, et c'est exactement ce qu'il nous faut.

Les sourcils froncés, il se tourna vers Shey.

— Néanmoins, cela ne troublerait guère un vrai serviteur de

l'obscur. Rien ne garantit que l'endroit restera à jamais ignoré et sous votre contrôle.

— Je peux le protéger, dit Grimalkin. Même si les mages approchent de ces pierres, ils ne se douteront de rien. Certes, il existe d'autres puissantes créatures de l'obscur capables de percer ma magie. Mais chaque chose en son temps...

— Oui, nous n'avons aucune raison de remettre nos projets à plus tard, approuva l'Épouvanteur. Commençons les préparatifs. Nous tâcherons d'entraver le Malin ici même, au centre du cercle, dans les anneaux du dragon. Il me faut à présent les services d'un maçon et d'un bon charpentier, des artisans qui sauront ensuite garder le silence. Vous pouvez me trouver ça ?

Cette question s'adressait à Shey.

— Je connais un excellent maçon, répondit-il. Pour le charpentier, ce sera plus difficile, mais je vais me renseigner.

— J'ai moi aussi un service à vous demander, intervint Grimalkin. Je dois forger les piques et les clous qui immobiliseront le Malin. J'ai remarqué vos superbes écuries. Disposez-vous également d'une forge ?

— Oui, ainsi que d'un très bon forgeron, que je mettrai à votre service.

— La forge me suffira, je travaille seule, répliqua sombrement Grimalkin.

— Très bien. Je vais vous conduire là-bas tout de suite, lui assura Shey.

La présence de la sorcière le rendait nerveux, c'était visible.

— Parfait, conclut l'Épouvanteur. Pendant ce temps, le garçon et moi, nous allons creuser la fosse.

De retour à la maison, nous prîmes un rapide petit déjeuner. Puis, munis de nos sacs et de deux solides pelles, nous retournâmes au cercle de pierres. Le beau temps paraissait se maintenir, le moment était idéal pour creuser. Faire ce travail sous la pluie n'aurait rien eu d'agréable.

— Bien, fit l'Épouvanteur quand nous eûmes déposé nos sacs et nos outils au centre du cercle. C'est un bon endroit. Passe-moi une pelle !

Il l'enfonça dans le sol meuble et émit un grognement satisfait :

— Creuser ne sera pas trop difficile. Il faut à présent déterminer les dimensions de la fosse.

Tout en sortant de son sac un mètre pliable, il commenta :

— Le Malin apparaîtra sûrement sous sa forme la plus impressionnante, soit au moins trois fois la taille d'un gobelin. J'espère que tu as retrouvé tes forces, après toutes ces épreuves, petit !

Cela signifiait une énorme quantité de terre à enlever. Même si je n'étais pas encore au mieux de ma forme, je devrais faire la plus

grande partie du travail, qui me laisserait le dos raide et les muscles douloureux.

Je regardai mon maître tracer avec précision l'emplacement de la fosse sur la terre nue à l'aide de ficelle tendue sur des chevilles de bois. Quand il eut terminé, je m'emparai de la plus grande pelle et me mis à l'ouvrage. La journée allait être longue. Mon maître se contentait la plupart du temps de regarder. Toutes les heures, cependant, il m'accordait quelques instants de repos et s'y mettait lui-même.

Au début, mes réflexions revenaient sans cesse à Alice. Au bout d'un moment, la monotonie des mêmes gestes indéfiniment répétés m'engourdit l'esprit, et je ne pensai plus à rien. Alors que je reprenais mon souffle, appuyé sur la pelle, je demandai :

— Et la pierre qui fermera la fosse ? Elle sera beaucoup plus lourde qu'à l'ordinaire, et il n'y a pas d'arbre où l'accrocher.

Quand on entravait un gobelin, le charpentier fixait à une branche le palan servant à abaisser la dalle. C'est pourquoi nous creusions toujours les fosses sous un grand arbre.

— L'artisan devra construire un solide portique avec un madrier auquel suspendre la pierre. Ça prendra du temps et ça nous compliquera la tâche. Cet homme et le maçon devront non seulement se montrer adroits et capables ensuite de rester bouche cousue ; il leur faudra aussi une bonne dose de courage. Tu te souviens de ce qui est arrivé au pauvre Billy Bradley ?

Billy avait été l'apprenti de John Gregory avant moi. L'Épouvanteur, malade, avait dû l'envoyer seul s'occuper d'un dangereux éventreur. Les choses avaient mal tourné. Billy avait eu une main coincée sous la dalle. Après avoir fini de boire le sang contenu dans l'écuelle-appât, le gobelin lui avait mangé les doigts. Le malheureux était mort d'hémorragie.

Je hochai tristement la tête.

— Le charpentier avait paniqué.

— Oui. Et, si lui et son aide avaient gardé leur sang-froid, ils auraient soulevé la pierre le temps que Billy retire sa main, et il vivrait encore aujourd'hui.

Il nous faut un homme expérimenté, qui ne s'affole pas facilement.

Une idée me frappa soudain : le motif sur la dalle...

— Quand notre tâche sera achevée, graverons-nous un symbole sur la pierre avec nos noms dessous, pour faire savoir que nous avons vaincu le Malin lui-même ?

— Cela marquerait certainement l'apogée de ma carrière d'épouvanteur, admit mon maître. Mais, cette fois, nous ne laisserons pas de trace. Nous roulerons un rocher par-dessus la dalle. Ainsi, au cours des âges, ceux qui passeront ici penseront qu'il fait partie des

pierres levées, et personne ne le déplacera.

J'acquiesçai en silence, et il reprit :

— Tu t'es assez reposé. Laisse là ces spéculations et remets-toi au travail ! Si tu t'occupais un peu de la profondeur de la fosse, à présent ?

J'avais creusé méthodiquement, suivant les repères disposés par l'Épouvanteur, taillant des bords aussi réguliers que possible. Restait à atteindre la profondeur voulue. Je me remis donc à creuser.

Un brusque frisson me parcourut : et si je dérangeais le dragon dans son repaire ?

Écrit sur un miroir



Le lendemain, la bêche heurta le roc. On ne pouvait pas creuser davantage. Vers le milieu de l'après-midi, alors que j'achevais les finitions, Grimalkin nous rendit visite. Elle transportait un long paquet, sans doute les piques et les clous qu'elle avait forgés.

Elle observa la fosse d'un air dubitatif.

— Vous croyez qu'elle sera assez grande ?

— Je l'espère, répondis-je. Je l'aurais bien faite plus profonde, mais j'ai atteint le rocher.

La sorcière parut soucieuse :

— J'ai vu le Malin ; c'est un être gigantesque, un monstre.

— En ce cas, nous ne pourrons rien faire...

— Souviens-toi, je lui ai donné un enfant, un fils qu'il a tué. Il ne s'approchera pas de moi, sauf si je le lui autorise. Ce sera notre dernière ligne de défense.

Un sourire lui retroussa la lèvre.

— Et peut-être cette couche de rocher tournera-t-elle à notre avantage. J'ai forgé des piques et quelques longs clous. Ils s'ancreront dans une base solide.

— Nous sommes prêts, intervint l'Épouvanteur. Aussi prêts qu'il est possible de l'être. Prenons un peu de repos. Nous aurons besoin de toutes nos forces pour affronter l'épreuve de cette nuit.

Grimalkin eut un geste de dénégation.

— Avant cela, une dernière tâche nous attend.

Mettant un genou à terre, elle déballa son paquet sur le sol. C'étaient bien les piques et les clous, mais ils semblaient faits de pur acier.

— Il me faut de l'argent pour le mêler à l'acier, dit-elle.

Je n'avais pas le choix, je devais lui offrir ma chaîne. C'était un outil indispensable à un épouvanteur, et celle-ci me venait de ma mère. Mais m'en séparer permettrait d'entraver le Malin.

Je la lui tendis.

— Prenez ceci.

L'Épouvanteur fronça les sourcils :

— Non, petit. Tu en auras besoin plus tard. Vous utiliserez la mienne. Quel meilleur usage pourrais-je en faire ? De plus, mon ancien maître, Henry Horrocks, en possédait une dont j'ai hérité après sa mort. Elle est en sûreté chez mon frère, Andrew, dans son atelier de serrurier. Un jour, quand il sera possible de retourner au Comté, j'irai la récupérer.

Je vis cependant une ombre de tristesse passer sur mon visage. Cette chaîne lui avait rendu de grands services pendant bien des années. Il lui était dur de s'en défaire.

Il fallut deux jours à Grimalkin avant de s'estimer satisfaite de ses armes. Derrière la maison, la forge retentissait des coups rythmés de son marteau. Elle fit fondre la chaîne de mon maître pour en faire de longs rubans d'argent, dont elle habilla habilement le métal des piques et des clous à large tête.

Dans l'après-midi du deuxième jour, un serviteur de Shey me transmit un message de Grimalkin : elle désirait me parler en tête à tête. Je pénétrai dans la remise qui abritait la forge. Craignant de troubler sa concentration, j'attendis patiemment, en silence, pendant qu'elle terminait une pique. Elle portait d'épais gants de cuir pour protéger sa peau de sorcière du contact du métal et de l'argent. Entre ses mains, la longue pique acérée devenait une mince spirale d'argent et d'acier. C'était la dernière des quatre. Les clous étaient déjà prêts.

Enfin satisfaite, elle déposa l'arme achevée sur un banc, près de l'enclume, et se retourna pour me fixer droit dans les yeux. Ses prunelles rougeoyantes reflétaient le feu de la forge.

— Écoute-moi, dit-elle. Cette nuit, nous l'entraverons, quoi qu'il en coûte. Je donnerai ma vie s'il le faut.

— Et si le Malin arrête le temps quand il s'apercevra qu'il est dans la fosse ? Je ne serai pas capable de l'en empêcher, même en y mettant mes dernières forces.

Le visage de la sorcière se contracta.

— J'ai souvent réfléchi au Malin et à ses pouvoirs. Habituellement, c'est lui qui prend l'initiative. Aussi, plutôt que de rester sur la défensive, pourquoi ne pas attaquer le premier et arrêter toi-même le temps au moment où il apparaîtra ?

— J'ai réussi à deux reprises, mais l'effet n'a pas duré. Néanmoins,

je ferai de mon mieux.

— Si tu y parviens, tous les êtres à proximité de la fosse resteront suspendus dans leurs mouvements, excepté toi. Le Malin comprendra très vite la situation, mais tu lui auras déjà enfoncé une pique dans le flanc.

Grimalkin avait raison, ça pouvait marcher. Cette fois, c'est moi qui déciderais, c'est moi qui frapperais le premier.

Nous nous accordâmes quelques heures de sommeil avant l'aube. Nous devions être en pleine possession de nos moyens face à la tâche qui nous attendait. Je ne pris même pas la peine de me déshabiller. Je vérifiai seulement la présence de la fiole de sang dans ma poche. Bien que fissurée, elle tenait encore le Malin à distance. Je m'allongeai sur le dessus-de-lit et fermai les yeux.

Je sombrai aussitôt dans un sommeil sans rêve. Puis une sensation étrange m'éveilla en sursaut. Je m'assis.

Le miroir posé sur la table de nuit clignotait. Un visage apparut. C'était Alice ! En voyant ses yeux écarquillés de terreur, le cœur me manqua.

Une vapeur embua la surface de verre. Elle avait soufflé son haleine sur le miroir qu'elle utilisait. Du doigt, elle se mit à écrire, et un message s'inscrivit lentement.

! moT ,sruoces uA
! edia not snas rinever sap xuep en eJ

Les lettres apparaissaient à l'envers : *Au secours, Tom ! Je ne peux pas revenir sans ton aide !*

Avait-elle un moyen d'échapper à l'obscur ? L'espoir m'envahit. À mon tour, je soufflai sur le miroir pour y tracer ma réponse :

Comment puis-je t'aider ?

Elle se remit à écrire, mais les mots n'apparaissaient que très lentement. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Souffrait-elle ?

.eussi enu évuort a'm naP
.elues rihcnarf al sap xuep en ej siaM
.moT ,iot ed nioseb ia'J

Je lus le message en moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour l'écrire : *Pan m'a trouvé une issue. Mais je ne peux pas la franchir seule. J'ai besoin de toi, Tom.*

Y avait-il vraiment un passage permettant de revenir dans notre monde ? Pan venait au secours d'Alice pour me remercier de ce que

j'avais fait pour lui. Pourtant, il avait déclaré que le Malin était trop puissant. Et comment était-il possible d'utiliser un miroir depuis l'obscur ? Soufflant en hâte sur mon miroir, j'écrivis :

Où est la porte, Alice ?

Cette fois, la réponse vint plus vite :

.nogard ud eriaper el snaD

Le repaire du dragon ? C'est ainsi que l'Épouvanteur avait appelé l'endroit où nous espérions entraver le Malin.

Tu veux dire le cercle de pierres de Kenmare ?

Le miroir clignota et s'éteignit. Je crus que mon cœur s'arrêtait de battre. Alice était de nouveau hors d'atteinte, et il me manquait l'information essentielle. Mais, à l'instant où je désespérais, la lueur revint sur la surface de verre, et le doigt d'Alice écrivit avec une extrême lenteur :

.lues sneiV .eramneK ,iuO
.iot à'uq etrop al arirvuo'n naP

Elle me demandait de venir seul. C'était logique. D'après Grimalkin, le dieu ne m'avait aidé qu'à cause de ma mère. J'allais me mettre en grand danger, mais je n'avais pas d'autre choix.

J'allai à la fenêtre et tirai les rideaux. Le crépuscule tombait ; bientôt, il ferait nuit noire. J'entendais l'Épouvanteur ronfler dans la chambre voisine. Je sortis de mon sac les bourses de toile contenant du sel et de la limaille de fer pour m'en emplir les poches. Puis j'enroulai la chaîne d'argent autour de ma taille et la dissimulai sous ma chemise.

Mes bottes dans une main, mon bâton dans l'autre, je quittai la chambre sur la pointe des pieds. Je réussis à descendre les escaliers sans rencontrer personne. Un serviteur passa tandis que j'enfilais mes bottes, assis sur une marche. Il me salua d'un signe de tête, et je fis de même. Puis je sortis et remontai le sentier jusqu'au portail.

Je ne remarquai aucun garde, mais ils se tenaient habituellement hors de vue. Sans doute me regardaient-ils, cachés derrière les arbres ; ça n'avait pas d'importance. Ils savaient que nous allions tenter quelque chose au cercle de pierres, une sorte de rituel pour combattre le noir pouvoir des mages on ne leur avait pas tout dit de peur de les effrayer. S'ils me voyaient prendre cette direction, ils penseraient simplement que je parlais en éclaireur.

Je marchai bientôt dans le sous-bois. Je n'étais plus très loin du

cercle de pierres – le repaire du dragon. Une branche craquait parfois sous mes pas. Une brume blanche flottait au-dessus du sol, mais j’y voyais assez pour ne pas heurter un arbre ou trébucher contre une souche. Arrivé au pied de la colline, je vis les silhouettes des pierres dressées se découper contre le ciel sans nuage. Les étoiles scintillaient, à présent, même si la lune ne se montrerait pas avant plusieurs heures.

Mon cœur battait à grands coups. Allais-je vraiment réussir à ramener Alice ?

Les serres de la Morrigan



Je grimpai à grands pas le versant de la colline. Tout entier tendu vers mon but, je ne prêtais que peu d'attention à l'habituel frisson glacé qui m'annonçait la proximité d'une créature de l'obscur.

J'atteignis bientôt le cercle de pierres et m'approchai de la fosse creusée pour le Malin. Seuls ma respiration haletante et les battements accélérés de mon cœur troublaient le silence. Pivotant lentement sur mes talons, je décrivis un cercle complet pour observer les alentours. La brume rampante serpentait au ras du sol dont elle semblait émaner, anormalement dense. Était-ce l'haleine du dragon ?

Non, idée absurde ! Les dragons n'étaient pas des cracheurs de feu au souffle brûlant, mais des élémentaux, des esprits de l'air. Ce n'était qu'un brouillard ordinaire.

L'air se mit alors à miroiter, de l'autre côté de la fosse. Et je fus soudain face à Alice. Mon cœur s'emballa. Elle ne parut nullement heureuse de me voir. Le visage encroûté de terre et de poussière, les cheveux emmêlés, les yeux révulsés, la bouche tordue par une grimace de terreur, elle se tenait juste derrière ce mince rideau luminescent. Il paraissait si facile à franchir...

Brusquement, Alice me tendit la main. Son bras pénétra dans le monde où je me trouvais.

— Aide-moi, Tom ! Je ne peux pas traverser seule !

Sans doute avait-elle crié. Pourtant, sa voix me parvenait étouffée et lointaine.

Sans hésitation, je l'agrippai fermement, ma main gauche se refermant sur sa main gauche. Elle était si glacée que je crus toucher un cadavre.

Je tirai de toutes mes forces, mais Alice résistait, comme si quelque chose ou quelqu'un la retenait. Je tirai plus fort. La pression sur ma main se resserra à me briser les os. Puis je me sentis entraîné contre ma volonté. Le visage, devant moi, se transforma. Ce n'était pas Alice ! C'était Scarabek !

Je me débattis, mais l'herbe était glissante, mes pieds dérapaient. Mon bâton m'échappa des mains. Et je traversai l'ondulant rideau de brume, porte d'entrée vers l'obscur.

Un éclair de lumière jaune m'éblouit ; d'une secousse à me démancher le bras, Scarabek m'envoya valdinguer. Je heurtai rudement le sol et roulai plusieurs fois sur moi-même avant de m'arrêter contre un tronc d'arbre. Le choc me coupa la respiration.

Je me redressai sur les genoux, cherchant mon souffle. J'étais dans un bois où les arbres énormes étaient baignés d'une étrange lumière argentée. Elle semblait émaner de partout, des troncs, du sol, du ciel. Pas de doute, j'avais laissé loin derrière moi le inonde auquel j'appartenais.

Alors, je compris : j'étais de retour à Tech Duinn, les Collines Creuses, là où Pan m'avait emmené en esprit.

Scarabek m'adressa un sourire mauvais, mais sa silhouette devenait floue. Je me souvins de ce que Shey nous avait appris : les sorcières ne pouvaient rester très longtemps dans ces lieux.

— Je te laisse ici, petit ! Je t'offre à la Morrigan. Au douzième coup de minuit, elle s'emparera de toi. Tâche surtout de ne pas oublier qui tu es ! railla-t-elle.

Sur ces mots, elle disparut, m'abandonnant à mon destin.

Je me relevai ; sa dernière phrase me tournait dans la tête. L'oubli ! Tel était le vrai danger. Les humains ne pouvaient séjourner ici. Pan m'avait averti :

Leur mémoire se dissout dans la lumière d'argent, et ils sont perdus pour toujours. Seuls les héros sont capables de résister.

Les héros irlandais, ceux d'autrefois, comme Cuchulain... Pas même une sorcière celte, en dépit de ses pouvoirs. Moi, je n'avais aucune chance. J'étais dans l'Autre Monde, corps et âme, livré à la Morrigan. Quel espoir avais-je de survivre ? Une poignée de sel et de limaille de fer dans mes poches, une chaîne d'argent enroulée autour de ma taille ne suffiraient pas à vaincre une déesse. Je me souvins de mon combat contre l'Ordinn, en Grèce. Elle s'était débarrassée de ma chaîne d'un simple mouvement d'épaule.

Je ne suis pas sûr de bien me remémorer ce qui s'est passé ensuite. Je me retrouvai soudain à quatre pattes, hébété, désorienté. Je cherchais mon bâton. Où était-il ? Il me fallait à tout prix le retrouver. Mon instinct me criait que, sans arme, je ne survivrais pas.

Minuit approchait, et un être terrifiant allait me pourchasser. Était-

ce une sorte de démon ? Je savais seulement qu'une sorcière me l'envoyait. Pour se venger. Mais de quoi ? Que lui avais-je fait ? Impossible de me le rappeler ! Pourquoi ? Des fragments de souvenirs tourbillonnaient dans ma mémoire, que je n'arrivais pas à ordonner. Était-ce l'effet de quelque noir sortilège ? Soudain, j'eus froid, affreusement froid. Une créature de l'obscur approchait.

Pris de panique, je me relevai et fonçai désespérément entre les arbres, sans prendre garde aux branches et aux ronces qui me déchiraient la peau. Je n'avais plus qu'une pensée : fuir !

L'être qui était à mes trousses ne courait pas sur deux pieds. J'entendais à présent le battement furieux d'ailerons monstrueux. Je jetai un coup d'œil derrière moi et le regrettai aussitôt, car ce que je vis ne fit qu'augmenter ma terreur.

J'étais poursuivi par un corbeau gigantesque.

Un fragment de ma mémoire en morceaux se remit en place.

Ce corbeau était la Morrigan, la déesse assoiffée de sang vénérée par les sorcières celtes. Les victimes marquées par sa griffe devaient mourir. Elle hantait les champs de bataille et arrachait à coups de bec les yeux des mourants.

Un deuxième fragment de mémoire me rendit un peu d'espoir. Il me restait une mince chance de m'échapper. Quelque part devant moi s'élevait une église. Une fois à l'intérieur, je serais sauvé. L'atteindrais-je avant d'être rattrapé par la Morrigan ? J'avais tant de fois vécu cette situation en rêve ! Maintenant, elle devenait réalité. Sans le souvenir de ce cauchemar récurrent, la lumière argentée qui baignait la Colline Creuse aurait effacé en moi les dernières traces de réminiscence. Sans doute avais-je hérité de ma mère cette capacité de tirer des leçons de mes rêves.

Habituellement, les églises n'offraient aucun refuge contre l'obscur, contrairement à ce que croyaient les prêtres. Les épouvanteurs, eux, savaient cela. Pourtant, il me fallait atteindre celle-ci ou mourir.

Je courais à perdre haleine, sans prendre garde aux racines et aux branches tombées. Je finis par buter contre un obstacle et m'étalai de tout mon long. Me redressant vivement sur les genoux, je jetai un regard en arrière.

Une créature effroyable se tenait derrière moi, vêtue d'une longue robe noire tachée de sang, mi-femme, mi-corbeau. Ses mains et ses pieds nus étaient des serres de rapace ; son énorme tête recouverte de plumes se terminait par un bec meurtrier.

Peu à peu, elle se métamorphosa. Son bec s'étrécit, ses yeux d'oiseau s'allongèrent, ses traits s'humanisèrent.

Un troisième fragment de mémoire s'inséra dans ma tête. Je reconnaissais ce visage. C'était celui de Scarabek. Sans nul doute, la Morrigan empruntait l'identité de la sorcière celte pour me rappeler

mon crime envers ses fidèles adoratrices.

Au même instant, j'entendis une cloche sonner au loin. Était-ce celle de l'église ?

Au deuxième coup, je m'élançai vers cette source sonore. À quelle distance était-elle ? Le troisième coup me parut bien plus proche, mais je sentais que la Morrigan, derrière moi, gagnait du terrain à chaque pas. Je tournai la tête et vis qu'elle avait repris sa tête de corbeau. Son bec redoutable grand ouvert, elle tendait vers moi ses serres acérées, prête à lacérer ma chair, à m'arracher les membres, à me broyer les os.

Entre les arbres, j'aperçus alors les contours argentés d'une chapelle ornée d'un clocheton. Si seulement je pouvais l'atteindre !

Or, à mesure que j'en approchais, ses contours se mirent à onduler. Les angles s'arrondirent, le clocheton disparut. Le bâtiment prit la forme d'un tumulus. Sous le dôme herbeux brillait une structure de pierres blanches. Je distinguais à présent une porte ouverte au linteau orné de motifs compliqués. À l'intérieur, ce n'était que noirceur.

Les griffes de la Morrigan me frôlèrent l'épaule. Je plongeai dans l'abri ténébreux par l'étroite ouverture carrée. Ma chute fut amortie par une épaisse couche de paille. Je roulai plusieurs fois sur moi-même avant de m'immobiliser. Et j'attendis que mes yeux s'habituent à l'obscurité.

Après avoir repris mon souffle, je m'accroupis et regardai autour de moi. Au plafond du mystérieux édifice pendait un candélabre d'or à sept branches, garni de minces bougies bleues presque transparentes. Mais leur faible lueur n'atteignait pas les angles de la pièce, où s'étendaient d'impénétrables flaques d'ombre.

En revanche, la mystérieuse lumière argentée avait disparu. La chapelle était bien un refuge contre les maléfices de l'Autre Monde. L'esprit de nouveau alerte, dégagé de la lenteur et de l'oubli, je me rappelai chaque détail de ce que je venais de vivre.

J'entendis alors de sourds grondements, un martèlement de pas sonores, et un chien monstrueux surgit de l'ombre. Je me mis à trembler. L'animal avait la taille d'un cheval de trait. S'il était le gardien des lieux, je n'avais aucune chance contre lui.

Or, je n'eus pas besoin de me défendre, car un monstre plus formidable encore sortit de l'ombre à son tour et posa une main énorme sur la tête du chien pour le retenir.

Le chien de Culann



C'était un géant à la crinière rousse et hirsute, une lance dans la main droite, une épée passée à la ceinture. Alors qu'il n'y avait aucun souffle d'air, ses cheveux semblaient onduler telles des algues dans le courant d'une rivière.

Ici, petit, tu es en sécurité, déclara-t-il d'une voix de stentor, tout en s'accroupissant près du magnifique chien. Cette bête ne te fera pas de mal. Ce que tu dois craindre est à l'extérieur. Moi aussi, je crains la Morrigan. As-tu un nom ?

J'avais la gorge si serrée que je dus déglutir avant de pouvoir répondre :

— Je m'appelle Tom Ward.

— Et qu'est-ce qui t'amène ici, Tom Ward ?

— Je suis apprenti épouvanteur. Mon maître et moi, nous combattons l'obscur. Une sorcière m'a fait entrer par ruse dans l'Autre Monde pour me livrer à la Morrigan.

— Eh bien, tant que tu resteras ici, elle ne pourra te toucher. L'entrée lui est interdite, toute déesse qu'elle-soit. Cet endroit est un sidhe – un refuge. Mais il serait imprudent de t'attarder trop longtemps. Le cours du temps n'est pas le même, ici. Minuit approche ; bientôt, la cloche sonnera l'heure. Au douzième coup, le temps s'accélérera. À chaque seconde passée en ces lieux correspondront de longues années dans ton monde. Tous ceux que tu connais mourront. Pars vite pendant que tu en as encore l'opportunité !

— Et comment échapperai-je à la Morrigan ?

— Tu la combattras. Je l'ai combattu moi-même, autrefois ; cela s'est toujours achevé dans la douleur, et je me réfugiais ici pour

récupérer mes forces.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— On m'a surnommé le Chien de Culann, parce que j'ai tué cette bête à mains nues. Maintenant, dans l'Autre Monde, nous sommes liés l'un à l'autre.

Je me souvins alors de l'histoire que Shey nous avait contée :

— Donc, vous êtes Cuchulain, l'un des plus grands héros de l'Irlande.

À ces mots, le géant sourit.

— Est-ce ainsi que les gens parlent de moi ? Ça me plaît. Que disent-ils encore ?

— Ils disent que vous reposez ici, et que vous reviendrez quand l'Irlande aura besoin de vous.

Cuchulain éclata de rire.

— Moi ? Revenir ? Ça m'étonnerait ! Une vie m'a suffi, si courte fût-elle ! Finies les tueries ! Non, je ne reviendrai pas, tu peux en être sûr ! Mais, toi, je t'aiderai volontiers. Je suis d'humeur à me battre. Néanmoins, autant te prévenir, je ne suis pas le meilleur des compagnons. Dans une bataille, je suis envahi d'une telle furie qu'un nuage rouge obscurcit ma vue. Dans cet état, il m'est arrivé de tuer autant d'amis que d'ennemis. Je l'ai regretté après coup, mais les morts ne reviennent pas. Aussi, prends garde ! Telle est mon offre ; à toi de l'accepter ou de la décliner. Décide-toi vite !

L'énorme chien se coucha et ferma les yeux ; le silence s'installa. Au bout d'un moment, la tête de Cuchulain tomba contre sa poitrine et il ferma les yeux à son tour.

La proposition du héros ne me donnait aucune garantie contre la Morrigan. N'avait-il pas avoué que, lorsqu'il la combattait, cela se terminait douloureusement pour lui ? Il perdait toujours. Et cette folie furieuse qui le prenait dans la bataille ? En l'affrontant, il pourrait aussi bien me tuer, moi ! D'un autre côté, si je m'attardais ici, mon sort serait pire que la mort. Je ne reverrais jamais ceux que j'aimais. Même si Alice était perdue pour moi, j'avais encore ma famille. Et l'Épouvanteur, et Grimalkin. Je perdrais ma seule chance d'entraver le Malin ; je serais un étranger dans un monde inconnu. Il était de mon devoir de combattre l'obscur. Je devais achever mon apprentissage, devenir épouvanteur.

— Vous connaissez le chemin qui me ramènera chez moi ? demandai-je à Cuchulain.

Le chien grogna dans son sommeil, et le géant lui caressa la tête sans ouvrir les yeux.

— Je connais plusieurs portes. L'une d'elles n'est pas loin d'ici. Nous serons à mi-chemin avant que la déesse comprenne qu'on a quitté le refuge.

— Je dois m'échapper à tout prix, dis-je. M'aiderez-vous ?

Cuchulain ouvrit un œil et m'adressa un sourire en coin.

— Mon pouls s'accélère ! s'écria-t-il. Je sens l'odeur du sang de la Morrigan. Ça vaut le coup d'essayer. Cette fois, je la vaincrai. Cette fois, je lui trancherai la tête. Vois-tu, je suis un éternel optimiste. Ne jamais renoncer, même quand la situation paraît désespérée ! Voilà la véritable qualité d'un héros. Et je crois que tu la possèdes, petit. Tu as l'étoffe d'un héros.

Je ne pense pas, dis-je en secouant la tête. Je ne suis qu'un apprenti épouvanteur, et j'ai souvent peur, face à l'obscur.

Le sourire de Cuchulain s'élargit.

— Les héros eux-mêmes ont peur, Tom. Il faut du courage pour l'admettre. Si tu n'étais pas fait de cette étoffe, tu aurais succombé à l'instant même où tu es entré dans le sidhe.

Sautant sur ses pieds, il s'empara de son énorme lance :

— Tu n'as pas d'arme, Tom ?

— J'utilise habituellement mon bâton d'épouvanteur, mais je l'ai perdu quand la sorcière m'a entraîné dans ce monde. Il ne me reste que du sel et de la limaille de fer, et ma chaîne d'argent.

— La déesse ne craint ni le sel ni le fer, et ta chaîne ne l'immobiliserait pas. Elle changerait de forme et s'en débarrasserait en un clin d'œil. Tiens, prends ce poignard !

Il sortit une lame de son justaucorps de cuir et me la lança avant de reprendre :

— Frappe-la avec ça ! Elle sentira le coup, tu peux me croire !

Pour ce géant, c'était peut-être un poignard. Mais Cuchulain mesurait bien deux fois la taille du forgeron de Chipenden. Pour moi, c'était une épée. C'était une arme très particulière, sûrement forgée pour un roi. Le pommeau représentait la tête d'une énorme bête. J'eus un choc en la reconnaissant : c'était un skelt, une créature qui nichait dans les trous de rocher, à proximité de l'eau, et s'en extirpait pour aller boire le sang de ses proies. Le long museau du skelt formait la lame dentelée de l'épée ; deux gros rubis représentaient ses yeux. Il y avait en Irlande de nombreux cours d'eau et marécages susceptibles d'abriter des skelts. Pas étonnant que l'épée eût été façonnée à cette image.

Prenant le pommeau de la main gauche, je soupesai l'arme. Son équilibre était parfait, à croire qu'elle avait été conçue pour moi. La lame était faite d'un alliage d'argent. Une telle arme viendrait à bout d'un démon. Sans être assez puissante pour détruire l'un des anciens dieux, elle blesserait la Morrigan, ce qui me donnerait un délai précieux quand je m'évaderaï.

Je remarquai alors que du sang coulait de l'épée et formait sur le sol une petite mare sombre. Je crus un instant m'être coupé en la

manipulant. Puis je compris avec stupéfaction que ses yeux de rubis pleuraient des larmes sanglantes.

Cuchulain s'exclama :

— Elle t'aime, petit ! Elle t'aime beaucoup ! La première fois que je l'ai tenue, elle a versé quelques gouttes. Mais pas autant que ça ! Tu appartiens à cette lame. Elle te possède. Tu lui appartiendras jusqu'au jour de ta mort.

Comment une épée pouvait-elle me *posséder* ? N'était-ce pas moi qui la posséderais ? Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le moment de contrarier Cuchulain.

— Tu es prêt, Tom ? lança-t-il.

Je fis signe que oui.

— Il faut faire vite. Dès que nous serons sortis du sidhe, file vers la gauche. Au bout de cinquante pas, tu arriveras devant un gué. La traversée n'est pas facile mais, de l'autre côté, il y a une grotte. File droit dedans, sans ralentir. La paroi du fond est la porte vers le monde des humains. Pour passer au travers, tu dois foncer à toute vitesse. Tu as compris ?

J'acquiesçai de nouveau.

La lance au poing, Cuchulain bondit hors du sidhe, l'énorme chien à ses côtés. Je courus derrière lui, l'épée à la main. Une fois de plus, je me sentis baigné par la malsaine lumière d'argent. Je me concentraï afin de protéger ma mémoire.

Dehors, rien ne révélait la présence de la Morrigan. Cuchulain et son chien couraient loin devant. Je forçai l'allure. J'aperçus alors la rivière, plat ruban luisant qui serpentait entre les arbres. Soudain, je me retrouvai à la hauteur de Cuchulain. Avais-je à ce point accéléré ou était-ce lui qui avait ralenti ?

Je vis alors qu'il titubait. Quand il avait quitté le sidhe, son bras et son épaule gauches étaient forts et musclés. Ils étaient à présent rabougris, si faibles qu'ils supportaient à peine le poids de la lance. Cuchulain la fit passer dans son autre main et continua sa course hésitante, mais il perdait de la vitesse à chaque pas et vacillait comme s'il allait tomber. Je me rappelai l'histoire de Shey : une sorcière avait jeté jadis un sort à Cuchulain. La Morrigan, exerçant son pouvoir sur lui, était-elle en train de ranimer le sortilège ?

Des croassements rauques me firent lever la tête. Les branches des arbres, devant nous, ployaient sous le poids de noirs volatiles. La Morrigan était-elle parmi eux ? J'eus vite la réponse à ma question.

Un corbeau monstrueux, aussi gros que Cuchulain, fonçait droit sur nous, les serres ouvertes, le bec tendu. Tandis que la déesse descendait en piqué, je déviai ma course vers la droite. Mais Cuchulain la frappa de sa lance. Des plumes volèrent, la déesse cria. Il l'avait blessée, et elle se posa lourdement. Puis elle se jeta sur lui, les griffes en avant.

Je fis demi-tour pour lui venir en aide, agrippant fermement mon épée. Ils se battaient corps à corps. Les griffes déchiraient la chair du héros, des plumes ensanglantées couvraient le sol. Tous deux saignaient. La Morrigan poussait des cris de banshee, Cuchulain rugissait telle une bête furieuse.

Je m'approchai, guettant l'occasion de frapper la déesse. Le chien regardait, lui aussi. Pourquoi n'allait-il pas au secours de son maître ? Tandis que j'observai Cuchulain, je vis qu'il changeait peu à peu. La furie de la bataille montait en lui. Un de ses yeux, protubérant, semblait lui sortir du front ; ses cheveux se dressaient sur sa tête, telles les aiguilles d'un porc-épic. La peau de son visage se plissait, ses lèvres se retroussaient comme s'il voulait arracher d'un coup de dents la tête de son adversaire.

Je bondis, l'épée levée, pour frapper la déesse. Par chance, je ne réussis pas à l'approcher suffisamment, sinon, c'en était fini de moi. Fou de rage, Cuchulain referma sa main gauche autour du cou du chien. La folie rendait toutes ses forces à son bras racorni. Il balança l'animal contre un arbre. Le tronc massif trembla sous l'impact. La tête du chien se brisa comme une coquille d'œuf, tandis que du sang et de la cervelle imprégnaient l'écorce et le sol.

Cuchulain jeta loin de lui la dépouille sans vie.

Un instant, il garda les yeux fixés sur moi, et la terreur me figea sur place. Puis il détourna le regard. Mais, au lieu d'attaquer la Morrigan avec une fureur renouvelée, il s'attaqua à un énorme chêne. Il frappait le bois de sa lance, encore et encore. Les chocs résonnaient dans toute la forêt. Des branches se brisaient et des esquilles tombaient en pluie dans l'herbe argentée. Il s'acharna ensuite sur le tronc. Sa lance s'enfonçait plus profondément à chaque coup, des morceaux d'écorce volaient dans les airs. Mais je ne m'intéressais plus à Cuchulain. J'observais la transformation du corbeau géant.

La Morrigan reprit l'apparence de Scarabek et vint vers moi, souriante. Aveuglé par sa propre rage, Cuchulain ne représentait plus une menace pour elle. Elle pouvait s'occuper de moi.

Je m'élançai en direction de la rivière, selon les consignes du géant. Quand j'atteignis la rive, je constatai avec consternation que l'eau était haute, le courant rapide, torrent argenté impossible à traverser. Où était le gué ? La Morrigan arrivait derrière moi d'un pas tranquille, presque désinvolte, comme si elle avait tout son temps.

Tout son temps ? Du temps, c'était exactement ce qui me manquait. Minuit allait sonner. J'aperçus à ma gauche les pierres du gué. Il y en avait huit, dépassant à peine de l'eau.

La Morrigan, comprit mon intention, elle se mit à courir. Je fus au gué avant elle ; je sautai sur la première pierre. Elle était mouillée, glissante, et je manquai de perdre l'équilibre. Je réussis néanmoins à

atteindre la deuxième, puis la troisième. Quand j'arrivai à la cinquième, je regardai derrière moi. La Morrigan bondissait elle aussi de pierre en pierre.

J'avais vaguement espéré qu'une eau courante l'arrêterait. Mais, même sous les traits d'une sorcière, elle était une déesse ; un simple torrent n'était pas un obstacle pour elle.

Plus qu'une pierre, et je serais sur l'autre rive. La Morrigan me talonnait, à présent. Je n'y arriverais pas. Je pivotai donc, l'épée levée, prêt à me défendre.

Elle tendit vers moi ses griffes luisantes. J'abattis mon épée de toutes mes forces. Le coup l'atteignit à l'épaule. Le sang jaillit ; avec un cri de douleur, elle tomba dans un grand éclaboussement d'eau. C'était l'instant ou jamais. Je franchis la dernière pierre glissante et bondis sur la rive, le cœur battant.

Je courus vers la grotte qui s'ouvrait devant moi, bouche noire béante dans la falaise d'argent. Derrière moi, la Morrigan s'était relevée et me suivait de nouveau, sans hâte. Me croyait-elle incapable de m'échapper ?

L'intérieur de la grotte n'était pas aussi sombre que je l'avais supposé. Il y brillait la même mystérieuse lueur argentée qui baignait tout l'Autre Monde, à l'exception du sidhe. J'examinai la paroi du fond. Elle paraissait compacte, infranchissable. Je m'élançais, comme Cuchulain m'avait dit de le faire. Au dernier moment, anticipant l'impact, je réprimai imperceptiblement mon élan.

Je heurtai le roc de plein fouet, et le choc résonna dans tous mes os. L'épée m'échappa des mains. Je tombai sur le dos, à moitié assommé, la tête et les genoux douloureux, le goût du sang dans la bouche.

Que s'était-il passé ? La Morrigan avait-elle lancé quelque sortilège ? Sans doute était-ce pour cela qu'elle me suivait sans se presser. À quatre pattes, je ramassai mon épée, réussis à me remettre debout et regagnai en chancelant l'entrée de la grotte. La Morrigan n'était plus qu'à dix pas.

Je respirai profondément pour contrôler ma peur et affermis la prise de l'épée dans ma main gauche. Mais plus la déesse avançait de sa démarche tranquille, plus mon assurance diminuait. Elle ne portait aucune trace de la blessure que je lui avais infligée. La lame d'argent pouvait la ralentir, pas la détruire. Il ne me restait qu'à gagner un peu de temps.

Le temps ! À peine cette pensée m'avait-elle effleuré que le premier coup de minuit sonna au loin. Au douzième coup, pour une seconde ici, des années passeraient sur la terre. Que faire ? J'essayai désespérément de me rappeler ce que Cuchulain avait dit à propos de la porte.

Le deuxième coup retentit.

À toute vitesse. Je devais foncer à toute vitesse sur la paroi de rocher. Or, au dernier moment, j'avais eu une infime hésitation. Je pouvais difficilement imaginer choc plus rude que celui qui m'avait projeté sur le sol. C'était pourtant ma seule chance de regagner le monde des humains. Avant, toutefois, je devais m'occuper de la Morrigan...

Cette fois, elle se jeta sur moi, les griffes tendues, une flamme féroce au fond des yeux. Au même instant, la cloche tinta pour la troisième fois. J'esquivai l'attaque, les serres de la déesse rayèrent le roc derrière ma tête, me manquant de peu.

J'abattis mon épée, mais maladroitement, avec trop de hâte. La lame rebondit contre le rocher. La cloche tinta de nouveau...

Les secondes passaient ; je devais vite mettre fin à cette lutte. Par-dessus mes halètements, les ricanements de la Morrigan, le martèlement de mes bottes sur le sol rocheux, j'entendais toujours la cloche. J'avais perdu le compte des coups. Combien encore avant le douzième ?

Mes pensées revinrent à la paroi du fond. Je devais *croire* que je pouvais la traverser. Je me concentrai. Curieusement, je sentis aussitôt l'épée vibrer dans ma main, et une goutte de sang tomba d'un des yeux de rubis.

Quand la Morrigan attaqua, je feintai vers la gauche, puis balançai l'épée vers la droite horizontalement. C'était un coup parfait. Comme si elle entraînait dans du beurre, la lame trancha la tête de la déesse. Elle rebondit sur le sol avec un craquement sinistre, et roula sur le sol en pente vers la rivière en contrebas.

Le corps décapité resta debout, secoué de soubresauts. La Morrigan s'élança à pas incertains, le sang jaillissant de son cou, à la poursuite de sa tête.

Il semblait peu probable qu'elle la rattrapât avant que le courant l'eût emportée.

Sans attendre davantage, je retournai dans la grotte. Je pris mon élan et fonçai vers la paroi de rocher, accélérant à chaque foulée. Il me fallut faire appel à toute ma volonté pour ne pas hésiter ou esquiver. Je ressentis un choc foudroyant. Et tout devint noir.

Le dernier coup de la cloche sonna, très loin. Puis ce fut le silence.



Avant même d'avoir ouvert les yeux, je sentis la fraîcheur de la brise sur mon visage et la douceur de l'herbe sous mon corps allongé.

Je tenais toujours l'épée sanglante. Il faisait presque nuit. J'étais au centre du cercle de pierres, à Kenmare. Mais avais-je regagné mon époque ? Combien de temps s'était-il écoulé ? Un siècle ? Davantage ?

Je sautai sur mes pieds et m'approchai de la fosse. Autant que je pusse en juger dans la demi-obscurité, elle me parut inchangée. Si elle avait été abandonnée ne serait-ce que quelques mois, elle serait déjà remplie d'herbe.

Puis j'aperçus mon bâton, sur le sol, et l'espoir me revint. Si j'avais disparu depuis longtemps, l'Épouvanteur serait parti à ma recherche, il n'aurait pas laissé le bâton ici.

Je le ramassai donc et me dirigeai vers la maison de Shey. Quand j'arrivai au portail, les deux gardes se contentèrent de m'adresser un signe de tête, comme si tout était normal.

L'Épouvanteur et Grimalkin étaient dans le hall d'entrée. La sorcière tenait les armes qu'elle avait forgées, l'Épouvanteur avait son bâton en main. Je ressentis un immense soulagement. Le temps, ici, n'avait pas passé comme dans l'Autre Monde. Ils me dévisagèrent l'un et l'autre avec étonnement.

— Tu es blessé, petit ? me demanda l'Épouvanteur.

Je secouai la tête.

— Quelques écorchures, rien de grave.

— Que t'est-il arrivé ? D'où viens-tu ?

— Cette épée ! s'écria Grimalkin, les yeux écarquillés de stupeur.

Montre-la-moi !

Je la lui tendis, mais elle se garda bien de toucher la lame et son alliage d'argent.

Les yeux fixés sur les étranges motifs gravés sur la garde, elle caressa du doigt la tête du skelt.

— Sais-tu ce qu'est cette arme ?

Je fis signe que non.

— C'est une « épée de héros », forgée par l'un des anciens dieux, Héphestos. Il n'en existe que trois. Celle-ci est la meilleure.

Avec un sourire, je lui confirmai :

— J'ai rencontré un héros, dans l'Autre Monde, il m'en a fait don. Sans elle, je ne serais pas ici. La Morrigan m'a attaqué, et je lui ai tranché la tête.

— La Morrigan se guérira elle-même, dit Grimalkin, sois-en sûr. Mais, dans la bataille à venir, cette arme nous donne une chance de vaincre le Malin. Elle porte un autre nom qui, sans doute, définit sa véritable identité. On l'appelle la Lame du Destin. Celui qui la manie s'acquitte de la tâche pour laquelle il est né.

— Je ne crois pas à ça, intervint l'Épouvanteur. Chacun de nos actes prépare notre avenir. Ce que nous nommons le destin n'est qu'une illusion, une vision rétrospective des choses.

— Je ne suis pas d'accord, dit Grimalkin.

— Je le sais. Aussi, soyons d'accord sur le fait que nos avis diffèrent. Ce garçon est blessé et fatigué. Nous devons être au mieux de notre forme pour affronter le Malin. Demain est un autre jour.

Grimalkin acquiesça.

— Va te mettre au lit, petit, m'ordonna mon maître d'un ton ferme. Tu nous raconteras ton aventure demain matin.

Je me réveillai avec le sentiment d'une présence dans ma chambre. Une haute silhouette se découpait contre la grise lumière de l'aube qui filtrait entre les rideaux. C'était Grimalkin.

— Lève-toi, petit ! dit-elle. Nous avons beaucoup à faire.

Je m'étais endormi tout habillé, sans même ouvrir le lit. Je n'eus qu'à sauter sur mes pieds.

La sorcière s'approcha ; elle me dominait d'une bonne tête.

— Enlève ta chemise !

Voyant mon hésitation, elle eut un sourire railleur.

— Va, j'ai déjà vu des cages thoraciques maigrichonnes !

Je remarquai alors qu'elle tenait à la main un vêtement gris.

Je déboutonnai ma chemise et la retirai. D'un geste expert, Grimalkin drapa la pièce de tissu autour de mon torse. Ce faisant, elle marqua une pause, le temps d'observer les cicatrices sur mon bras, là où Alice avait autrefois enfoncé ses ongles.

— C'est la marque d'Alice, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête, le cœur lourd à l'idée de ne jamais la revoir.

Je m'intéressai au vêtement. C'était une sorte de chemise, renforcée aux épaules. Une autre bande rembourrée allait en diagonale de mon épaule droite à ma hanche gauche. La sorcière boutonna la camisole avec ses doigts agiles. Alors, d'un fourreau pendu à l'une des lanières de cuir qui s'entrecroisaient sur «on corps, elle tira une paire de ciseaux.

Je tressaillis et reculai. C'était avec ces ciseaux qu'elle coupait les pouces de ses victimes. Elle le faisait, disait-on, alors qu'ils respiraient encore.

Mais ce n'était pas à mes os qu'elle en avait. Elle coupa rapidement le tissu, raccourcissant le bas de la chemise, puis celui des manches au-dessus de mon coude.

— Ce vêtement capitonné empêchera le frottement des lanières et des fourreaux, qui t'irriterait la peau, expliqua-t-elle.

Elle ajusta sur moi une lanière de cuir à laquelle pendait un fourreau semblable à ceux qu'elle portait. Elle la raccourcit également d'un coup de ciseaux, prit du fil et une aiguille et la fixa à grands points à la chemise.

Cela fait, Grimalkin désigna l'épée.

— Range-la dans ce fourreau ! ordonna-t-elle.

— De quelle main ? demandai-je.

— Tu peux te servir de l'une ou l'autre main. Mais ton arme habituelle étant un bâton que tu manies de la main gauche, utilise ta main droite.

J'obéis.

— Maintenant, dégage-la aussi vite que tu pourras.

Je le fis.

— Rengaine et sors-la de nouveau !

Quand j'eus achevé ces mouvements, Grimalkin repositionna la lanière de cuir et la cousit à la chemise, cette fois à points serrés.

— À présent, fit-elle avec un sourire sinistre, on peut descendre à la cave...

La cave était située profondément sous les quartiers d'habitation. Je suivis docilement Grimalkin le long d'un escalier de pierre en spirale. La grande salle souterraine était vide, à part une table poussée dans un coin. Une dizaine de torches fixées au mur éclairaient les lieux. Le sol pavé semblait avoir été fraîchement balayé.

Grimalkin ferma la lourde porte de bois, tourna la clé dans la serrure et la jeta sur la table.

La bouche sèche, je demandai :

— Pourquoi sommes-nous venus ici ?

— D'abord, répondit-elle, pour avoir de la place. Mais ce n'est pas

la seule raison. Ici, personne ne t'entendra crier.

Je reculai d'un pas. Elle avança d'un pas.

D'une voix tranquille et pleine de malice, elle déclara :

— Tu n'as nulle part où fuir, Tom Ward. Tu m'as jadis transpercé l'épaule avec ton bâton. Je te dois une blessure, et je paye toujours mes dettes. Ta vie me suffira. Alors, tire ton épée et défends-toi, si tu peux !

C'était vrai ; je l'avais un jour épinglée à un tronc d'arbre avec mon bâton. C'était un cas de légitime défense. Elle me poursuivait, elle voulait ma peau. Mais, depuis, nous avions combattu côte à côte. Je pensais que nous étions alliés, que Grimalkin était venue à Kenmare pour nous aider à entraver le Malin. Tout ça n'avait-il été qu'un mensonge ? Avait-elle une telle soif de vengeance ? Ne m'avait-elle secouru au fort de Staigue que pour m'abattre elle-même dans cette cave ?

J'avais si peur que mes genoux tremblaient. J'eus à peine le temps de tirer l'épée du fourreau ; un poignard dans chaque main, Grimalkin se jetait sur moi. Levant la Lame du Destin, je réussis à détourner le poignard de sa main gauche et à esquiver l'autre d'un cheveu.

Je n'avais pas encore retrouvé mon équilibre qu'elle tourbillonnait vers moi. Pris de panique, Je visai sa tête, mais elle para le coup et se fendit, souriante, le bras tendu vers mon épaule. Je ne fus pas assez rapide ; une douleur aiguë m'apprit que la lame m'était entrée dans la chair. Etais-je gravement blessé ? Le sang coulait à flots le long de mon bras.

M'inquiéter de mon état était une grave erreur, qui faillit me coûter la vie. Profitant de cet instant d'inattention, Grimalkin lança une charge foudroyante. Je trébuchai sous l'attaque, et je ne sais pas par quel miracle ses lames me manquèrent.

Je roulai sur moi-même, sautai sur mes pieds. Elle s'approcha de nouveau, les yeux étincelants, la bouche ouverte, prête à me mordre. Ses dents taillées en pointe étaient un de ses traits les plus effrayants.

Je commençais à désespérer. Je n'avais aucune chance contre une combattante comme Grimalkin. Comment espérer vaincre la plus dangereuse des tueuses du clan Malkin ? Il ne me restait qu'à me concentrer, au cœur même de la bataille, pour ralentir le temps. Ce don, hérité de ma mère, m'avait sauvé la vie à plusieurs occasions. C'était le moment de m'en servir.

Avant que j'eusse pu mettre mon plan à exécution, Grimalkin chargea. Une colère soudaine monta en moi. Qu'est-ce qu'elle me voulait ? Je ne méritais pas de mourir dans cette cave. Et, si elle me tuait maintenant, le Malin s'emparerait de mon âme. Avec une assurance renouvelée, je balançai mon épée de toutes mes forces, l'obligeant à reculer et à se jeter de côté. Puis je fis vivement passer

l'arme de ma main gauche dans ma main droite et j'attaquai encore. C'était une ruse que l'Épouvanteur m'avait enseignée quand nous nous entraînions au maniement du bâton. C'était ainsi que je l'avais blessée, la dernière fois.

Je faillis l'atteindre, mais elle esquiva. J'inspirai profondément et fis appel au pouvoir qui reposait au fond de moi.

Concentre-toi ! Ralentis le temps ! Arrête-le !

Grimalkin revenait vers moi, semblant esquisser une sorte de danse. En équilibre sur la pointe des pieds, les genoux fléchis, elle sautilla vers la gauche, le bras levé, prête à donner le coup fatal qui me frapperait au cœur. Mais ses mouvements se ralentissaient, et je fus le plus rapide. Ma lame arrêta la sienne et la lui arracha des mains.

Accrochant la lumière des torches, le poignard de la tueuse virevolta dans les airs et tomba avec la lenteur d'une plume. Puis il s'immobilisa, suspendu au-dessus des dalles. J'avais arrêté le temps !

Grimalkin était sans défense ; j'avais gagné.

Au moment d'abattre mon épée sur son cou nu, je remarquai une chose étrange : la sorcière était pétrifiée, mais elle me regardait dans les yeux. Et elle souriait ! Elle me souriait alors que ma lame n'était qu'à un pouce de sa gorge !

À la dernière seconde, je détournai l'épée. Puis je reculai et m'accroupis. Pourquoi ne l'avais-je pas tuée ? Qu'est-ce qui ne tournait pas rond dans ma tête ? Sur l'île de Mona, j'avais été incapable de tuer Lizzie l'Osseuse. L'idée qu'elle était la mère d'Alice avait retenu mon bras. Mais, là, qu'est-ce qui m'arrivait ?

Et, d'un coup, je compris. Je relâchai ma concentration et laissai le temps reprendre son cours. Grimalkin remit aussitôt son autre poignard au fourreau et s'avança vers moi. Elle souriait toujours. Elle m'avait mis à l'épreuve.

Elle prit la parole :

— J'ai consulté un jour Martha Ribstalk, la meilleure scruteuse de Pendle. Elle m'a dit qu'un enfant venait de naître, doué d'un pouvoir capable de contrer celui du Malin. Si talentueuse que fût Martha, quelqu'un l'empêchait de voir ce nouveau-né. Je crois maintenant que le protecteur était ta mère. Tu es cet enfant, mon allié dans le combat contre mon ennemi juré. Ensemble, nous vaincrons. C'est écrit. Nous détruirons le Malin, tel est notre destin.

Mes mains se mirent à trembler tant j'étais soulagé.

— Je devais faire monter la peur en toi, te mettre sous une telle pression que tu sois obligé de te battre à mort. Cela m'a permis d'analyser ta façon de manier l'épée ; je sais comment t'apprendre à l'améliorer. J'ai parlé à John Gregory ; je lui ai dit qu'il me fallait au moins une semaine pour t'entraîner. Il a donné son accord. Dès que tu auras l'habileté requise, nous essayerons d'entraver le Malin. Nous

aurons mis toutes les chances de notre côté.

— Je vais combattre le Malin avec cette épée ? demandai-je.

— Pas exactement. Mais ce que je t'enseignerai sera d'un intérêt vital, parce que les habitants de l'obscur, les serviteurs du Malin, te poursuivront. Ils voudront ta peau. Aussi devras-tu savoir manier cette épée. Seul ce savoir fera la différence entre vivre ou mourir. Comme je te l'ai dit, l'arme porte un autre nom – la Lame du Destin. Et, quoi qu'en pense ton maître, chacun de ceux qui l'ont possédée a accompli sa destinée, la tâche qui lui était assignée en ce monde.

— Ça ressemble trop à de la fatalité, objectai-je, réfractaire à l'idée que notre avenir est déjà fixé. Je partage l'opinion de l'Épouvanteur sur ce point. Je crois que nous avons tous notre libre arbitre, la possibilité de choisir.

— C'est peut-être vrai, petit. Mais je crois, moi, que tu es né pour détruire le Malin. Tu es le chasseur lancé contre l'obscur. Maintenant que tu portes cette épée, l'obscur va commencer à te craindre. Te souviens-tu comment tu as tranché la tête de la Morrigan ?

Je compris soudain ce que Grimalkin attendait de moi :

— Vous voulez que je fasse subir le même sort au Malin ?

— Nous l'empalerons, puis le décapiterons. Après quoi, j'enterrerai sa tête ailleurs. Ça nous donnera le temps d'imaginer une solution définitive, un moyen de le détruire une fois pour toutes.

— J'ai failli vous tuer, dis-je. Le test est allé trop loin...

Grimalkin secoua la tête.

— Je connais l'heure de ma mort. Martha Ribstalk me l'a prédite. Je n'étais pas destinée à périr ici par ta main.

J'acquiesçai en silence. Je savais que l'Épouvanteur aurait trouvé absurde la foi de Grimalkin en cette prophétie.

Le temps s'arrête



Pendant six mois, Bill Arkwright m'avait entraîné, m'enseignant en particulier le combat au bâton. Arkwright s'était montré un maître d'une dureté frisant parfois la cruauté ; j'étais constamment couvert d'hématomes et de meurtrissures. Or, ce que je subis une semaine entière sous la tutelle de Grimalkin fut infiniment plus pénible, le plus difficile étant de dominer la pure terreur que je ressentais à affronter la sorcière tueuse. Son apparence à elle seule était effrayante, ses yeux luisaient d'un éclat féroce, et je ne savais Jamais quelle lame elle allait tirer de ses nombreux fourreaux.

Elle était douée d'une force peu commune, que j'étais bien loin d'égaliser. Je n'avais qu'une solution : me tenir à distance. Dès que j'étais à sa portée, Je finissais invariablement par terre, le souffle coupé et un couteau sur la gorge.

J'aurais aimé avoir Alice près de moi, avec son sac d'herbes et de cataplasmes pour guérir mes estafilades. Cependant, la morsure des lames de Grimalkin n'était rien à côté de la douleur de l'avoir perdue. Mon chagrin ne s'atténuait pas.

Je devins bientôt habile au maniement de l'épée, qui me semblait à présent une extension de mon propre bras. Pourtant, à en croire la sorcière, ce n'était que le début de mon apprentissage. Je m'améliorerais chaque fois que je me défendrais contre un adversaire qui voudrait ma peau... à condition de survivre !

Un des exercices qu'elle me faisait reprendre, encore et encore, consistait à arrêter le temps en plein combat, et je progressais de jour en jour. Maîtriser cette technique me permettrait d'affronter un ennemi aussi dangereux que Grimalkin.

Notre semaine d'intense entraînement arriva trop vite à son terme ; l'heure du grand défi allait sonner.

Au coucher du soleil, nous quittâmes la demeure de Shey tous les trois, l'Épouvanteur, Grimalkin et moi. La Lame du Destin, protégée par son fourreau, pendait sous mon manteau. Dans ma poche de pantalon reposait la fiole de sang. Pendant que je travaillais avec la sorcière, mon maître avait enrichi son Bestiaire, le mettant à jour de son mieux et consacrant un nouveau chapitre à nos préparatifs en vue d'entraver le Malin.

En temps normal, Alice aurait pris part à cette tâche. Hélas ! Elle nous avait quittés pour toujours. Il me fallait apprendre à l'accepter.

Le charpentier et son aide nous attendaient près de la solide structure de bois qu'ils avaient élevée au-dessus de la fosse. Leur peur était palpable, mais ils avaient fait du bon travail. L'énorme pierre plate destinée à fermer la fosse était suspendue à un palan, bien horizontale. Un gros rocher, qu'on placerait ensuite par-dessus, avait été roulé jusqu'au bord du trou et muni d'un anneau permettant de le soulever.

De l'autre côté s'élevait le monticule de terre que J'avais extraite à grand-peine du sol, à laquelle nous avions mêlé une bonne quantité de sel et de limaille de fer. Ils ne seraient guère efficaces contre le Malin, mais s'ils l'affaiblissaient ne serait-ce qu'un peu, ça valait le coup d'essayer.

En cas d'échec, le Malin ne serait pas long à prendre sa revanche ; il s'emparerait d'abord de moi, puis il tuerait l'Épouvanteur et la sorcière. Et nos âmes connaîtraient une éternité de tourments.

Je remarquai alors que Grimalkin transportait deux sacs. Le premier contenait les piques et les clous. L'autre semblait vide. Il était en cuir, tout neuf. L'avait-elle cousu elle-même ? Elle les déposa sur le sol et, enfilant ses épais gants de cuir, elle déballa soigneusement les quatre piques. Elle plaça à côté une série de longs clous à tête large, en alliage d'argent, et deux marteaux. Elle en tendit un à l'Épouvanteur.

Nous avions décidé que, mon maître et moi, nous prendrions position dans la fosse, prêts à attaquer le Malin par en dessous, tandis que Grimalkin, à l'extérieur, tenterait de lui percer le cœur avec une pique. En cas de succès, nous le fixerions alors à la roche avec les clous.

Le soleil avait disparu et la lumière baissait. Mais sept lanternes éclairaient le pourtour de la fosse, trois accrochées à la charpente de bois, les autres placées sur le sol, aux quatre coins.

L'Épouvanteur sauta dans le trou, et je le suivis. Malgré le sol rocheux qui m'avait empêché de creuser davantage, il était très profond. La tête de mon maître arrivait à peine au bord. La sorcière

nous tendit nos piques. Elles étaient minces et flexibles, et très pointues. Nous nous plaçâmes chacun dans un coin opposé. Grimalkin s'empara d'une troisième pique, laissa la quatrième à ses pieds et fixa sur nous un regard intense.

L'Épouvanteur s'éclaircit la gorge avant de déclarer, solennel :

— Voici venu le moment que nous attendions. Nous risquons tous d'y perdre la vie. Si nous réussis-dons à entraver le Malin, je ne regretterai rien. Nous partageons le même but, et je vous remercie d'être à mes côtés.

De la part de mon maître, c'était une phrase stupéfiante. Il remerciait une sorcière de travailler avec lui ! Grimalkin eut un léger sourire et lui adressa un signe de tête.

L'Épouvanteur se tourna vers moi.

— Il est temps. Donne-moi la fiole de sang !

Malgré ma bouche sèche et mes mains tremblantes, j'étais déterminé à aller jusqu'au bout, je respirai profondément pour retrouver mon calme, je sortis le flacon de ma poche, traversai la fosse et le remis à mon maître. Alice et moi avions si souvent craint que la fiole perde ses pouvoirs, ce qui aurait permis au Malin de s'emparer de nous ! Et l'Épouvanteur s'apprêtait à la briser. je retournai vivement à mon poste. L'Épouvanteur contempla le petit flacon avec dégoût. Puis il le tint haut levé.

— La fêlure a permis au Malin de t'approcher à plusieurs reprises, dit-il. Il est sûrement tout près, Il attend l'instant de prendre sa revanche. Je pense qu'il apparaîtra à la seconde même où la fiole se brisera. Tiens-toi sur tes gardes !

D'un geste brusque, il lança le flacon contre l'uni des poutres de l'échafaudage. Il éclata avec un craquement sec. Je crus que mes jambes se dérobaient.

C'était fait. Le Malin allait surgir.

Les secondes s'écoulaient, les minutes. Rien ne se passait. J'étais de plus en plus anxieux. Et s'il mettait des jours à arriver ? Il nous serait alors bien difficile de rester vigilants.

Soudain, je sentis le sol vibrer sous mes pieds. Les flammes des lanternes vacillèrent follement. Quand elles s'éteignirent, les charpentiers poussèrent un cri de terreur. Un coup de tonnerre éclata au-dessus de nos têtes, et nous fûmes plongés dans l'obscurité.

Le Malin approchait.

Je me concentrai, rassemblant mes forces. Si j'arrêtais le temps trop tôt, le Malin n'entrerait pas dans la fosse. Trop tard, il prendrait le contrôle et je serais son prisonnier, tel un insecte piégé dans l'ambre.

Les lanternes se rallumèrent et, avec un rugissement si épouvantable que la Terre entière sembla trembler sur ses bases, le Malin apparut dans la fosse. Il répandait une lueur d'un rouge

sanglant. En dépit de mon effroi, je fus rempli d'espoir. Il était venu. Tout était possible.

Concentre-toi ! Ralentis le temps ! Arrête-le !

Le Malin était trois fois plus grand que l'Épouvanteur, avec un corps couvert d'un long pelage noir, un large poitrail, des pieds fourchus, des cornes de bélier, des pupilles verticales. Sa puanteur de fauve me soulevait le cœur. Malgré sa taille impressionnante, je notai avec soulagement que la fosse était assez grande.

Le Malin ne faisait pas un geste. Contrôler le cours du temps était presque devenu pour moi une seconde nature. Ni l'Épouvanteur ni Grimalkin ne bougeaient. Tout était figé, silencieux. J'avais arrêté le temps. Il me restait à empaler mon prisonnier.

La pique à la main, je levai le bras. Or, mon mouvement était étrangement ralenti. Pis encore, mon cœur ne battait plus qu'avec effort, ses pulsations n'espaciaient. Le Malin me rendait la pareille, il cherchait à m'immobiliser et à se libérer.

Avais-je agi trop tard ? Comment lutter contre un adversaire aussi puissant ? Pourtant, je ne pouvais pas abandonner, pas maintenant.

Serrant les dents, je visai le ventre du démon. Mon geste fut encore plus lent. Si j'échouais, le Malin s'emparerait de nous. Nos efforts n'auraient servi à rien. Je voulais lancer mon arme en y mettant toutes mes forces. Mais j'étais comme pétrifié.

Grimalkin..., pensai-je. Si seulement elle pouvait souhaiter qu'il s'en aille !

C'était un espoir insensé. Comment aurait-elle pu ? Elle était comme moi, piégée dans un instant du temps. D'ailleurs, elle ne voulait pas qu'il échappe à ses piques, à ses clous. Elle comptait sur moi, elle me faisait confiance pour vaincre le Malin. *Qu'arriverait-il si je ne pouvais pas ?*

Ma vue, alors, commença à faiblir.

La Lame du Destin



Malgré ma vision obscurcie, je continuais de lutter, faisant appel à toute ma concentration. Alors que la défaite était inéluctable, je refusais d'abandonner. Pas maintenant. Je me rappelai le conseil de Cuchulain : ne jamais renoncer, même quand la situation paraît désespérée. La pensée de ce que le Malin avait fait à Alice me donna un sursaut d'énergie. Il me le paierait ! Tant pis si j'étais vaincu ; Je lutterais jusqu'au bout.

Or, à l'instant où tout semblait perdu, mon cœur recommença de battre, lentement d'abord, puis plus vite. Je retrouvais la maîtrise de mon corps, mon sang courait dans mes veines. Le Malin me dominait, énorme et terrifiant – mais immobile. Et moi, je bougeais !

Je fichai la pique dans son flanc. La peau velue résista, puis céda, et un sang noir jaillit. J'enfonçai l'arme plus profond. Le Malin hurla, et je crus que mes tympanes se déchiraient. C'était un cri de souffrance et de rage, d'une puissance à fendre les pierres, qui me fit perdre ma concentration – et mon contrôle du temps.

Le Malin se dégagea brusquement et balança son énorme bras telle une faux. Je me baissai, sentis son poing me frôler les cheveux.

Mais le temps avait repris son cours. Mes compagnons étaient libres d'attaquer. Le Malin rugit de nouveau quand l'Épouvanteur plongea sa propre pique dans son ventre. Il tomba à genoux.

Au-dessus de nous, un éclair fourchu illumina le ciel, le tonnerre gronda. Une tempête éclata, comme surgie de nulle part ; une pluie

torrentielle martela le sol.

Levant les yeux, je vis Grimalkin, plantée sur ses pieds, qui visait soigneusement. La sorcière tueuse ne manquait jamais sa cible. Et si ce n'était pas le cas aujourd'hui ? Ma bouche se dessécha. Mais j'avais eu tort de douter. Elle lança son arme de toute sa puissance. La pique traversa le dos du Malin, et son extrémité ensanglantée ressortit de l'autre côté.

Elle lui avait transpercé le cœur avec une pointe d'argent. Cela suffirait-il ?

Un nouvel éclair déchira le ciel, un déluge de pluie s'abattit sur la fosse, tandis que la sorcière lançait sa dernière pique, l'enfonçant à un demi-pouce de la première. Deux pointes d'argent perçaient désormais le cœur du démon. Avec un grognement de douleur, il se plia en deux. Une salive sanglante dégouttait de sa bouche. Grimalkin sauta dans la fosse. D'une main, elle tenait un marteau ; dans son autre main gantée, une poignée de clous d'argent. Elle s'approcha du Malin par la gauche, tandis que l'Épouvanteur s'avavançait par la droite.

À présent, le Malin était à quatre pattes, rugissant et secouant son muflle comme un taureau blessé. La sorcière en profita pour planter un clou dans sa main gauche, abattant le lourd marteau à trois reprises pour fixer fermement la patte velue au rocher. Il tourna la tête, la gueule ouverte, prêt à mordre. Elle l'esquiva avec l'agilité d'un chat, lui balançant son marteau en pleine face et lui brisa les dents.

Pendant ce temps, mon maître clouait au sol la main droite du Malin. Il maniait son marteau avec une énergie dont je ne le croyais plus capable. Bientôt, Grimalkin et l'Épouvanteur, agissant de concert, avaient enfoncé un clou dans chaque cheville du démon.

La sorcière se tourna alors vers moi.

— La tête ! me cria-t-elle. Coupe-lui la tête ! Maintenant !

Dès que j'eus tiré du fourreau l'épée du héros, les yeux de rubis se mirent à pleurer leurs larmes de sang. J'élevai la lame, inspirai profondément et, tous mes muscles bandés, je l'abattis sur le cou du Malin. Elle trancha la chair. Mais, quand elle heurta les os, le choc retentit dans tout mon bras. Le Malin hurla, La lame s'était coincée, et il me fallut quelques secondes pour la libérer.

— Frappe encore ! me cria Grimalkin. Frappe !

Je refis le même geste. Cette fois, il n'y eut presque pas de résistance. L'énorme tête se détacha des épaules. Elle roula dans la fosse pour s'arrêter aux pieds de Grimalkin.

Mon regard croisa celui de l'Épouvanteur. Je n'y lus aucune expression de triomphe. Il se contenta d'un hochement de tête approbateur.

Grimalkin empoigna la tête par les cornes et la brandit, projetant autour d'elle des gouttes de sang noir. La bouche lippue du Malin

découvrit ses dents dans un ultime rôle ; on ne voyait plus que le blanc de ses yeux révoltés. Grimalkin s'extirpa du trou et fourra la tête dans son sac de cuir. Après avoir noué fortement le cordon qui le fermait, elle revint à la fosse, où le corps décapité du Malin se convulsait encore.

Après avoir empoigné nos pelles, l'Épouvanteur et moi commençâmes à remplir l'excavation avec le mélange de terre, de sel et de fer qui attendait au bord. Quand je levai les yeux vers l'échafaudage, je vis que le charpentier et son aide n'étaient plus là. Ils avaient fui.

Trempés jusqu'aux os sous la pluie torrentielle, nous travaillions à un rythme frénétique, pressés de faire disparaître la monstruosité ensevelie là-dessous. Nous ignorions de quoi elle était capable. Même sans tête, ne saurait-elle pas se libérer ? Cependant, les spasmes diminuaient. Dans le sac, la tête n'émettait aucun bruit.

Peu après, les charpentiers revinrent. Le corps du Malin était presque entièrement recouvert, même si le sol remuait sporadiquement. Honteux, les deux hommes marmonnèrent des excuses. L'Épouvanteur leur tapota le dos d'un air compréhensif. Avec des bras en plus, le travail avançait plus vite. Il nous fallut tout de même une bonne heure pour combler la fosse et tasser la terre par-dessus. Cette tâche accomplie, nous restâmes là, la tête courbée, le souffle court. Le moment était venu d'abaisser la dalle de pierre.

La pluie avait cessé, mais la boue rendait le sol glissant et la manœuvre dangereuse. Tandis que le charpentier maniait le palan, nous maintenions la dalle, Grimalkin et moi d'un côté, l'Épouvanteur et l'aide-charpentier de l'autre. Elle descendit sans à-coup. À la dernière seconde, nous retirâmes nos mains, et le lourd couvercle de pierre se mit en place.

L'aide-charpentier tira alors la chaîne sur le côté et fit passer le crochet dans l'anneau encastré sur le rocher. Il fut bientôt soulevé et déposé au centre de la dalle. Ce travail achevé, le charpentier dévissa l'anneau. Pour finir, nous répandîmes les restes de terre sur la dalle, tout autour du rocher. Quand l'herbe aurait repoussé, il ressemblerait à une treizième pierre, dressée au centre. Personne ne se douterait que le corps du Malin était enterré dans le cercle de pierres de Kenmare.

Mais Grimalkin n'en avait pas terminé. Elle ajouta à la protection créée par le dragon un sort de son cru, pour dissimuler aux créatures de l'obscur la présence du Malin. L'Épouvanteur évita de la regarder pendant qu'elle accomplissait le rituel, tournant trois fois à l'extérieur du cercle de pierres en psalmodiant une incantation.

Enfin, elle nous rejoignit. Nous avions réussi. La Bête était entravée. En dépit de ses efforts, elle n'avait pu se libérer. Nous restâmes là sans parler, arrivant à peine à y croire.

Dans un chuchotement, je finis par demander :

— Le Malin n'est pas entravé de façon définitive, n'est-ce pas ? Un jour ou l'autre, il se libérera...

— Rien n'est jamais définitif, petit, répondit sombrement l'Épouvanteur. Pour l'instant, du moins, il ne peut changer d'apparence, parce que sa chair est transpercée avec un alliage d'argent, et qu'il est fixé au rocher. Que sa tête soit séparée de son corps rend aussi l'entrave plus solide. Il ne devrait pas bouger d'ici avant qu'on trouve un moyen de le détruire pour de bon. Je crains seulement que quelqu'un d'autre ne le relâche. C'est le plus grand danger.

— Ça ne se produira pas, affirma Grimalkin. Comme vous l'avez dit, aussi longtemps que la tête et le corps seront séparés, le Malin restera entravé. J'ai d'abord pensé enterrer la tête ailleurs, peut-être même de l'autre côté de la mer. Puis j'ai eu une meilleure idée. Cette tête m'appartient, désormais. Je serai sa gardienne. Je retournerai dans le Comté et la conserverai près de moi. Les créatures de l'obscur me prendront en chasse. Elles chercheront à me la reprendre pour la rapporter ici. Mais je les tuerai les unes après les autres. Je protégerai la tête aussi longtemps que je vivrai.

La sorcière regarda au loin avant de reprendre :

— Même s'il est vrai que je ne pourrai pas fuir et combattre éternellement. Ils seront trop nombreux, ils finiront par m'avoir.

S'adressant directement à moi, elle poursuivit :

— Pendant que je les occupe, trouve un moyen de le détruire une fois pour toutes !

Je tirai l'épée de son fourreau et la lui tendis, pommeau en avant.

— Prenez cette lame. Elle vous aidera.

Grimalkin secoua la tête.

— Non, tu en as bien plus besoin que moi, et je possède mes propres armes. Souviens-toi, les serviteurs de l'obscur te poursuivront toi aussi. Ils découvriront ce qui a été fait, et la part que tu y as prise. D'ailleurs, tu es à présent le gardien de la Lame du Destin. Quand le temps sera venu de la transmettre à un autre, tu le sauras. En enfonçant les piques d'argent dans le corps du Malin, nous avons fait entrer l'effroi chez tous les habitants de l'obscur. Aussi puissants soient-ils, ils savent maintenant ce qu'est la peur. À l'instant où tu as tranché la tête du Malin, ton destin a basculé. Désormais, tu n'es plus le gibier, tu es le chasseur.

Sur ces mots, Grimalkin jeta le sac de cuir sur son épaule et s'enfonça dans la nuit.

L'Épouvanteur me fixa avec sévérité.

Mieux vaut prendre cette déclaration avec des pincettes, petit ! La vérité est qu'après avoir fait ce pacte insensé avec le Malin, tu peux te

féliciter d'avoir une deuxième chance ! Elle a tout de même raison sur un point : on n'en a pas fini avec ce démon. Nous nous sommes donné le temps de respirer. Tâchons d'en faire bon usage.

Couvert de sang



Tandis que nous séjournions chez Farrell Shey, les bourgeons éclatèrent, les haies d'aubépines se couvrirent de feuilles et les premières fleurs s'ouvrirent aux rayons printaniers. Des bourrasques venues de l'ouest apportaient encore des averses occasionnelles, mais, quand le soleil daignait briller, il dispensait une vraie chaleur.

De bonnes nouvelles nous parvinrent du Comté. Comme Grimalkin l'avait annoncé, les Ecossais des Basses et des Hautes Terres avaient rejoint la coalition des régions libres du Nord. Une grande bataille s'était déroulée au nord de Kendal. L'ennemi avait été repoussé. Néanmoins, le conflit était loin d'être terminé. Les troupes adverses s'étaient regroupées près de Priestown, et d'autres combats étaient imminents. Chaque jour, j'attendais des informations avec impatience. J'avais hâte de retourner chez nous.

Shey avait doublé le nombre de gardes autour de la maison après que l'un d'eux eût mystérieusement disparu sans laisser de trace. Malgré les avertissements de Grimalkin, je n'avais remarqué aucun signe des serviteurs de l'obscur. La longue guerre entre les mages et les propriétaires terriens s'enlisait une fois de plus, et cela durait depuis des siècles. En dépit de nos efforts, rien n'avait vraiment changé.

Un matin, très tôt, alors que le soleil montait dans un ciel sans nuage, je promenais les chiens. J'avais passé une mauvaise nuit. Alice revenait sans cesse dans mes pensées. Le chagrin de sa perte me tenait souvent éveillé.

Les chiens furent les premiers à sentir quelque chose. Ils cessèrent

d'aboyer et marquèrent l'arrêt tous les trois. Ils fixaient un bois à un demi-mile vers l'est. Soudain, ils s'élancèrent, Griffes en tête, jappant d'excitation. Je les rappelai. Ils n'obéirent pas.

Griffe, Sang et Os étaient habituellement des bêtes dociles. Même s'ils avaient senti l'odeur appétissante d'un lièvre, à mon commandement, ils revenaient au pied. Que leur arrivait-il ? Je courus derrière eux.

Le temps que j'atteigne la lisière du bois, ils étaient déjà loin. Leurs aboiements me parvenaient de plus en plus faiblement. Contrarié, je repris un pas de marche. Je remarquai aussitôt le curieux silence qui régnait sous les arbres. Pas un chant d'oiseau, pas un souffle de vent. Rien ne bougeait. Alors, le son me parvint : celui d'une flûte lointaine. J'avais déjà entendu cette musique. *C'était Pan !*

Je repris ma course. À chaque foulée, la musique était plus forte. Quelques instants plus tard, je pénétrai dans une clairière. Le dieu avait repris l'apparence d'un jeune garçon vêtu de vert. Il souriait, assis sur une souche, entouré d'une assemblée d'animaux : des hermines, des furets, des lapins, des lièvres, et mes trois chiens, qui fixaient sur lui leurs yeux fascinés. Au-dessus de lui, les branches étaient chargées d'oiseaux. Et, à ses pieds, il y avait une fille vêtue d'une robe blanche couverte de boue.

Elle était allongée sur le dos, la tête appuyée contre la souche. Bien que jeune, elle avait les cheveux blancs d'une vieille. De sa robe dépassaient des souliers pointus. Stupéfait, je reconnus Alice.

Pan cessa de jouer et abaissa sa flûte. Aussitôt, les bêtes de la forêt s'enfuirent entre les arbres. Les oiseaux se dispersèrent dans un grand bruissement d'ailes. Griffes, Sang et Os revinrent vers moi en gémissant. À présent que la musique s'était tue, ils avaient peur.

Je regardais Alice, emporté dans un tourbillon de pensées et d'émotions. À la joie de la voir de retour se mêlait une sourde angoisse : il était clair que quelque chose n'allait pas.

Pan, le premier, prit la parole :

— Je n'ai rien oublié, ni notre rencontre ni ce que tu m'as demandé. Aussi, pour te remercier de m'avoir libéré du corps du bouc, je t'ai ramené ton amie. Quand tu as entravé le Malin, les murs de son domaine ont perdu de leur solidité, et j'ai pu y pénétrer. Ce que tu as fait était courageux, mais insensé. Maintenant, ses serviteurs veulent ta tête. Tôt ou tard, ils l'auront.

— Qu'est-ce qu'elle a ? murmurai-je en m'agenouillant près d'Alice.

Elle avait affreusement changé. Je lui caressai le visage, mais elle détournait les yeux avec l'expression terrifiée d'un animal sauvage.

— Elle a habité le domaine du Malin et vu des choses qu'aucun mortel ne devrait voir. Elle a été soumise à de nombreux tourments. Je crains pour sa raison.

— Elle ne guérira pas ?

— Qui peut le dire ? répondit Pan avec un sourire indifférent. J'ai fait ce que j'ai pu. Je te suis reconnaissant d'avoir entravé le Malin. Dans le monde entier, ceux qui pratiquent la magie noire ont vu leurs pouvoirs faiblir grâce à toi. Les mages n'auront plus la force de m'invoquer. Ils ne me voleront plus ma magie.

Il sourit de nouveau avant de s'effacer lentement.

Il s'attarda encore quelques secondes, transparente silhouette spectrale. Puis il disparut. Presque aussitôt, les oiseaux se remirent à chanter, la brise agita les feuilles des arbres.

Je me penchai vers la forme couchée sur le sol.

— Alice ! Alice ! C'est moi, Tom. Que t'est-il arrivé ?

Elle ne répondit pas. Elle me fixait, les yeux agrandis d'effroi et d'incompréhension. Je voulus l'aider à se relever, mais elle retira vivement sa main et rampa derrière la souche. Mis à part la blancheur de ses cheveux, elle était bien telle que dans mon souvenir. Mais son esprit paraissait vide. Avait-elle oublié qui j'étais ? Se rappelait-elle au moins son nom ? Il semblait que non.

Je la saisis par un bras et voulus la remettre sur ses pieds. Elle me lança un coup de griffes, et ses ongles me lacérèrent la joue, manquant mon œil de peu. Je la regardai, consterné et désespéré.

Je lui parlai doucement :

— Viens, Alice ! Tu ne peux pas rester ici. Rentrons à la maison. Tout va bien, tu es de retour, tu as échappé à l'obscur. Tu es sauvée, maintenant.

Et, écoute bien ! On a réussi ! On a entravé le Malin !

Elle ne répondit pas. Elle me fixait toujours d'un air effaré. Je me tournai vers les chiens.

Ramenez Alice ! Ramenez-la ! ordonnai-je en la désignant, puis en montrant le chemin de la maison,

Les trois bêtes l'entourèrent lentement avec des grondements sourds. Alice les observa avec angoisse. Cela me peinait de lui infliger cela, mais elle était insensible au raisonnement, et je devais la ramener coûte que coûte.

Elle resta d'abord figée sur place. Il fallut que Griffes montrât les dents pour qu'elle se décidât enfin à bouger. C'est ainsi que les chiens la poussèrent devant eux comme un mouton récalcitrant. Le retour prit beaucoup de temps, car elle tentait sans cesse de s'échapper, et les bêtes devaient l'obliger à reprendre la bonne direction. La tâche n'était pas facile, elle était même dangereuse. Régulièrement, Alice se jetait sur eux en les menaçant de ses ongles acérés.

Cette marche que j'aurais pu faire en quinze minutes dura plus d'une heure. Or, une fois à la maison, je compris que les difficultés ne faisaient que commencer.

— Elle a perdu la raison, constata l'Épouvanteur. Et rien ne nous garantit qu'elle redevienne un jour elle-même. Ça n'a rien d'étonnant. Des gens sont devenus fous après un seul regard sur une créature de l'obscur. La pauvre fille a passé de longs jours dans le domaine du Malin. Ce doit être un spectacle éprouvant, j'en ai peur.

Alice était recroquevillée dans un coin de la cour, surveillée par les trois chiens. Par instants, une lueur sournoise s'allumait dans ses yeux, et elle lançait ses ongles en avant. Le museau de Griffes portait déjà une estafilade sanglante.

— Il y a sûrement un moyen d'améliorer son état, dis-je.

L'Épouvanteur haussa les épaules.

— Shey a envoyé chercher un médecin, mais je crains fort que ce ne soit inutile. Que savent les médecins de l'obscur et de ses pouvoirs ?

— Et une sorcière ? suggérai-je, connaissant d'avance sa réaction.

Une lueur de colère s'alluma dans ses yeux. Je m'empressai d'ajouter :

— Une bienveillante, bien sûr, une guérisseuse. Il y en a quelques-unes, dans le Comté, comme la tante d'Alice, Agnès Sowerbutts.

— Pour cela, objecta mon maître, il faudrait être de retour là-bas.

J'acquiesçai. Pour le moment, c'était impossible. J'espérais seulement que la bataille imminente donnerait l'avantage à nos troupes, et que nous pourrions regagner bientôt notre pays.

Comme l'Épouvanteur l'avait prédit, le médecin ne fut d'aucune utilité. Il ne put que prescrire un remède pour faire dormir Alice. Le soir venu, nous tentâmes de le lui faire prendre, mais il nous fallut trois domestiques pour la tenir. Malgré ça, elle recracha les trois premières cuillerées. Nous dûmes lui boucher le nez pour la forcer à avaler. Dès qu'elle fut endormie, on la mit au lit et on ferma à clé la porte de sa chambre.

Une espèce d'angoisse me réveilla en sursaut. J'entendis aussitôt le léger martèlement de souliers pointus sur le plancher, dans la chambre voisine, Celle d'Alice.

Je me levai, enfilai rapidement ma chemise, mon pantalon et mes bottes. Je frappai à la porte d'Alice avant de tourner la clé, qu'on avait laissée sur la serrure. Le lit était vide, la croisée ouverte. Un vent froid agitait les rideaux.

Je me penchai au-dehors. Aucune trace d'Alice,

La chambre étant au premier étage, j'escaladai l'appui de la fenêtre, sautai sur l'allée en contrebas et traversai le jardin en hâte. J'appelai mon amie à voix basse pour ne pas réveiller la maisonnée. Ses accès de démence avaient suffisamment perturbé tout le monde, et je ne voulais pas rendre plus pénible encore à Farrell Shey son hospitalité.

J'aperçus enfin au loin une silhouette féminine, mais pas dans la direction que j'avais imaginée. Alice n'avait pas couru vers le portail ; elle escaladait le mur du jardin et avait presque atteint le sommet !

Je m'élançai, mais elle fut de l'autre côté bien avant que je l'eusse rejointe. Où allait-elle ? Fuyait-elle simplement au hasard ? À mon tour, j'entrepris l'escalade. Les prises étaient rares, et la pluie avait rendu la pierre glissante. Je dérapai et atterris brutalement sur le dos. Alice avait franchi l'obstacle avec une telle aisance ! À ma deuxième tentative, je pris assez d'élan pour me hisser d'un coup au sommet. Ayant manqué de me tordre une cheville lors de ma chute, je ne pris aucun risque : je me retournai avec précaution, m'agrippai solidement et me laissai pendre de l'autre côté avant de me lâcher pour retomber dans une cour pavée. Après un roulé-boulé, je me remis vivement sur mes pieds. Je scrutai l'obscurité, tâchant de repérer la fuyarde.

Il n'y avait pas de lune, et je ne pouvais compter que sur la faible lumière des étoiles. Malgré le don que j'avais de voir dans le noir, je n'apercevais aucun signe d'Alice. Les yeux fermés, l'oreille tendue, je me concentraï.

Droit devant moi, je perçus un cri aigu, suivi d'une sorte de bousculade et de battements d'ailes. Je courus dans cette direction. Il y eut d'autres piailllements, et je compris que ça venait de l'enclos où Shey enfermait ses poules.

Plus je me rapprochais, plus le tapage augmentait. Les volailles couraient en tous sens, affolées. Cela me rappelait un sombre souvenir de mon enfance, Une nuit, un renard avait pénétré dans le poulailler de mon père. Quand nous étions accourus, réveillés par une insupportable cacophonie, cinq volailles étaient déjà mortes. Des plumes ensanglantées volaient partout.

Cette fois, ce n'était pas un renard qui terrorisait les poules. C'était Alice. Je ne la voyais pas, mais, dominant les piailleries des volatiles, j'entendais un bruit si répugnant que mon esprit refusa d'abord de l'identifier. Puis il y eut des appels, un martèlement de bottes. Quelqu'un surgit, armé d'une torche, dont la lumière révéla toute l'horreur de la scène.

Alice était accroupie au milieu de l'enclos, entourée de volailles mortes ou agonisantes, la tête ou les ailes arrachées. Un poulet sans tête courait encore en rond. Une bête dans chaque main, elle les dévorait toutes crues et mâchait bruyamment, la bouche poisseuse de sang.



Alice était devenue un prédateur, un animal sauvage assoiffé de sang. Profondément choqué, je pensai que l'Épouvanteur avait raison. Elle avait complètement perdu l'esprit. Y avait-il encore en elle un peu de l'Alice que j'avais connue ou resterait-elle à jamais une parfaite étrangère ?

Le garde qui portait la torche jura. Un autre arriva, armé d'un gourdin. Alice se releva vivement, et je crus un instant qu'elle allait l'attaquer. Elle se contenta de bondir, sous les yeux effarés des deux hommes. Car c'était un bond Impossible, qui la projeta loin au-dessus de ma tête et par-dessus le grillage. Elle retomba dans la boue, à l'extérieur de l'enclos. Et elle disparut dans la nuit.

Je me lançai à sa poursuite. J'avais beau forcer l'allure, elle me distançait davantage à chaque foulée, courant à une vitesse surnaturelle, et le tapotement de ses souliers pointus sur l'herbe humide diminuait peu à peu.

La poitrine en feu, je fus bientôt épuisé. Je ralentis tout en continuant dans la même direction. Elle ne pourrait sans doute pas maintenir ce rythme indéfiniment. De temps en temps, je m'arrêtais, écoutais. Je n'entendais rien d'autre que le chuchotement du vent dans les arbres ou le cri sinistre de quelque bête nocturne. Enfin, un croissant de lune apparut, et je pus mettre à profit les techniques de traque que l'Épouvanteur m'avait enseignées. Je repérai des traces de pas le long d'un taillis. J'étais sur le bon chemin.

Je ne tardai pas à me sentir mal à l'aise. En temps normal, jamais je ne me serais aventuré ainsi sans mon bâton. Mais le comportement d'Alice m'avait tant bouleversé que je l'avais suivie sans réfléchir. J'avais également laissé la Lame du Destin dans le fourreau que Grimalkin m'avait fabriqué. Ma chaîne d'argent était dans mon sac, je n'avais dans mes poches ni sel ni limaille de fer. J'étais complètement désarmé. Et j'avais froid, vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon. J'étais parti sans aucune préparation, et chaque pas qui

m'éloignait de la maison me rapprochait du danger. On m'avait pourtant averti que des créatures de l'obscur seraient à mes trousses, pour me faire payer le rôle que j'avais joué dans la capture du Malin ! Tandis que je traquais Alice, je pouvais bien être moi-même traqué !

Saisi d'angoisse à cette pensée, je scrutai les alentours. Rien. Aucune sensation de froid. Les nerfs à vif, je continuai mon chemin, plus vigilant que jamais. Quel que soit le risque, je ne pouvais abandonner Alice.

Une heure s'écoula ainsi ; des signes m'indiquaient que j'étais sur la bonne voie : des marques de pas, un lambeau de tissu arraché à la robe d'Alice alors qu'elle traversait un roncier. Puis la forme et la profondeur des empreintes m'apprirent qu'elle ne courait plus. J'accélérai, espérant enfin la rattraper. Je parvins ainsi au bas d'une colline boisée.

Je crus que mon cœur s'arrêtait de battre : d'autres empreintes se mêlaient à celles d'Alice. On voyait aussi des traces de lutte ; le sol avait été piétiné, et du sang se mêlait à la boue. Elle avait été capturée ; mais par qui ?

Je me sentais stupide. Un apprenti épouvanteur sans aucune arme ! Me dissimulant entre les arbres, je tendis l'oreille. Le silence était total, comme si la nature tout entière retenait son souffle. Lentement, m'efforçant de ne pas faire le moindre bruit, j'avançai un peu plus. J'écoutai de nouveau. Silence. Mon angoisse monta d'un cran.

Je devais réfléchir vite, improviser. Une branche était tombée sur le sol. Je la ramassai et constatai avec satisfaction qu'elle était solide, d'une bonne épaisseur, un peu plus longue que mon bâton ; c'était mieux que rien. Je m'engageai sur le versant de la colline, dont la pente devenait plus raide à chaque pas.

En approchant du sommet, je sentis sur moi le regard d'un guetteur invisible. Je levai la tête. Les premiers yeux que je rencontrai n'étaient pas humains. Les branches des arbres, au-dessus de moi, étaient chargées de corbeaux. J'observai leurs becs pointus, leurs plumes d'un noir luisant, leurs serres enfoncées dans l'écorce. Mon pouls s'accéléra. La Morrigan était-elle parmi eux ? Les oiseaux ne bougeaient pas, mais ce que je vis me dessécha la bouche d'effroi.

Juste au-dessus de moi, un homme était assis sur le sol, le dos appuyé contre un arbre. Je fis un pas vers lui, un autre. Je compris alors avec horreur qu'il était mort. À son uniforme vert, taché d'humidité, je sus que c'était un des gardes de Shey. Certainement celui qui avait disparu une semaine plus tôt. Il avait été ligoté à un tronc d'arbre, et ses yeux n'étaient plus que deux trous noirs. Les corbeaux avaient festoyé. Au moins, le malheureux avait cessé de souffrir. Et aucune sensation de froid n'indiquait la présence d'esprits malfaisants errant dans les parages.

Elle ne me saisit que quelques pas plus loin, quand je découvris Alice assise dans la même position, le dos contre un arbre, les bras tordus à angle droit, les poignets liés si serré que la ficelle, salie de sang coagulé, lui sciait la chair. Et ses longs cheveux blancs, relevés et noués, fixés au tronc avec un clou, lui maintenaient la tête en arrière. Elle geignait doucement.

Ses yeux étaient intacts, mais ils ne semblaient pas plus vivants que les orbites vides du mort. Son regard passa à travers moi comme si je n'existais pas. Quand je m'agenouillai à ses côtés, elle gémit. Elle tremblait de tout son corps. Je lui caressai doucement le front. Comment la délier sans aggraver ses blessures ?

— Alice, murmurai-je, je vais t'aider, mais ça va te faire mal. Je suis désolé...

Brusquement, la sensation de froid me saisit. Une créature de l'obscur approchait.

— Désole-toi sur toi-même, petit ! Ce sera bientôt ton tour d'avoir mal, me lança une voix que je reconnus aussitôt.

Je pivotai vivement. Scarabek me toisait. Cette fois, Konal était harnaché sur son dos, son étrange visage de petit vieux tendu vers moi par-dessus l'épaule de la sorcière. Derrière elle venait une dizaine de mages à barbiche pointue, l'épée à la main. D'autres hommes armés s'avançaient sur les côtés. J'étais encerclé.

— Emparez-vous de lui ! ordonna la sorcière.

Les mages bondirent sur moi. Je tâchai de les tenir à distance avec mon bâton. Mais il n'était pas de taille face à des épées. Il ne me resta bientôt entre les mains qu'un tronçon de bois.

— Lâche ça, ou le prochain coup te tranchera le poignet, m'avertit le mage le plus proche.

J'obéis, et des mains brutales m'empoignèrent. Les bras tordus derrière le dos, je fus traîné au pied d'un arbre, forcé de m'asseoir. Scarabek me dominait de toute sa hauteur.

— La Morrigan est en colère, cracha-t-elle. Tu as osé la défier, dans les Collines Creuses ; elle ne l'oubliera pas. Et tu as entravé le Malin, un acte qui offense tous les serviteurs de l'obscur. Pour prix de cette infamie, tu souffriras une longue et douloureuse agonie. Tels sont les ordres de la déesse. Tu ne connaîtras pas la fin rapide de mon loyal époux, Shaun le Mince. Les corbeaux de la Morrigan t'arracheront les yeux. Puis nous te découperons morceau par morceau en commençant par les doigts, une phalange après l'autre pour chacun des becs affamés qui attendent, au-dessus ! Nous te lacérerons, lambeau par lambeau, jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'un squelette dépouillé de sa chair.

D'une voix tonnante, elle commanda :

— Attachez-le !

Je me débattis avec l'énergie du désespoir, mais ils étaient trop nombreux. Ils déchirèrent les manches de ma chemise avant de me coller contre l'arbre, tirant mes bras derrière le tronc avec une violence à me déboîter les épaules, me liant étroitement les poignets avec une ficelle. Je dus faire appel à toute ma volonté pour ne pas crier. Je ne voulais pas donner ce plaisir à Scarabek.

Debout devant moi, elle gronda :

— C'est à cause de toi que mon Shaun est mort.

Elle tenait son poignet gauche levé tel un fauconnier. L'oiseau perché sur son bras était un énorme corbeau au bec cruel, à l'expression affamée.

— Nous commencerons par l'œil gauche, décida-t-elle.

Derrière elle, une voix s'éleva. Celle d'Alice :

— Pauvre Tom ! Pauvre Tom, il a mal !

Scarabek se tourna vers elle en ricanant :

— Oui, gamine, il a mal ! Et ce n'est qu'un début.

Déployant ses ailes, le corbeau vint se poser sur mon épaule gauche. Je sentis ses griffes s'enfoncer dans ma peau, les petits yeux cruels plongèrent dans les miens, le bec féroce s'entrouvrit, prêt à frapper.

Ils mordront la poussière



Je me reculai le plus loin possible, les paupières hermétiquement fermées, le cou tordu pour éviter le coup de bec. Mais je savais que c'était inutile. Dans quelques secondes, je serais aveugle.

Soudain, Scarbek poussa un cri ; les griffes du corbeau relâchèrent leur prise sur mon épaule. L'affreux oiseau s'était-il envolé ? J'entrouvris un œil. Je découvris avec étonnement qu'il gisait à terre, à côté de moi. Il ne bougeait plus. Ses yeux grands ouverts avaient l'aspect du verre. Que s'était-il passé ? Était-il mort ?

— Tom a mal ! cria de nouveau Alice. Ne lui faites plus jamais de mal !

La sorcière contemplait le corbeau inerte d'un air incrédule. Puis elle pivota vers Alice.

— C'est toi ! C'est toi qui as fait ça !

— Vous n'avez pas le droit de lui faire du mal ! rétorqua Alice. Il ne le mérite pas. Pourquoi ne pas m'arracher les yeux, à moi ?

Scarbek tira un couteau de sa ceinture et marcha droit vers elle.

— C'est ce que je vais faire, gamine ! Je vais m'occuper moi-même de toi !

Quelques mages rirent, bien que sans conviction. Qu'Alice, liée à un arbre, incapable de bouger, osât défier la sorcière, ça paraissait fou. Mais un rictus déformait ses traits. J'avais déjà vu cette expression sur le visage de sa mère, Lizzie l'Osseuse, quand elle s'apprêtait à lancer un sort particulièrement maléfique.

Je crus alors qu'on m'enfonçait un éclat de glace dans la moëlle épinière. Le froid annonciateur s'était fait sentir quand les mages et la

sorcière s'étaient approchés. Celui-ci était d'une intensité que je n'avais encore jamais éprouvée.

Stupéfait, je vis Alice libérer ses mains de la ficelle qui la liait à l'arbre, arracher le clou qui retenait ses cheveux et se dresser devant la sorcière. Le sang dégouttait de ses poignets lacérés, mais elle ne semblait éprouver aucune douleur. Elle souriait, d'un sourire empli de malveillance. Scarabek eut une seconde d'hésitation et abaissa son couteau.

Alice lui tourna le dos, se pencha vers l'arbre. Que faisait-elle ? Quand elle fit de nouveau face à la sorcière, elle lui adressa un regard noir.

Scarabek rugit de colère et se jeta sur elle, le couteau levé. Comme elle me cachait Alice, je ne vis pas ce qui se passa ensuite. Mais elle porta brusquement une main à son visage en hurlant, puis elle vacilla et tomba à genoux. Alice éclata d'un rire hystérique, tandis que la sorcière se relevait, chancelante.

Semblant oublier Alice, elle revint vers moi. Elle tenait toujours son couteau et, malgré son pas hésitant, ses intentions étaient claires : elle allait me trancher les pouces.

J'étais terrifié, mais, quand elle fut assez près, je compris pourquoi elle avait hurlé : un clou était enfoncé dans son œil gauche, et le sang dégoulinait sur sa joue. Alice avait dû arracher le clou du tronc avec ses dents avant de le lui recracher au visage. Elle avait bien visé.

Scarabek approchait toujours. Mortellement blessée ou non, elle avait encore assez d'énergie pour Ne servir de son arme. J'étais à sa merci.

Un grondement se fit alors entendre dans les profondeurs de la terre, et le sol trembla. Au-dessus de ma tête, les branches s'agitèrent comme si l'arbre était secoué par la main d'un géant. Konal poussa un cri qui me glaça jusqu'à la moelle. Saisie d'effroi, la sorcière leva la tête. Mais le danger venait d'ailleurs.

Brusquement, la terre s'ouvrit dans un énorme craquement. La fissure s'élargit, courut vers Scarabek à la vitesse d'un cheval au galop. À la dernière seconde, elle tenta de s'écarter. Trop tard ! La terre l'avalait et se referma avec un choc sourd qui résonna longuement, ne laissant visibles que les doigts de sa main gauche.

Une nuée de corbeaux s'envola avec des croassements affolés. Le sol, sous mes pieds, se liquéfia, ondula telle la surface d'un océan roulant ses vagues dans la forêt. Le phénomène irradiait de l'endroit où Alice se tenait, psalmodiant un sortilège en Ancien Langage. Les mages et leurs hommes s'enfuyaient en désordre. Les arbres s'inclinaient à des angles impossibles, leurs racines violemment délogées de la terre où elles s'ancraient.

Soudain, tout se calma, tout se tut, comme si le monde retenait son

souffle, épouvanté. Un seul son emplissait le silence, un seul être se mouvait : Alice tourbillonnait sur elle-même, les bras étendus, les poignets ensanglantés. Souriante, les yeux fermés, elle dansait sur l'herbe et fredonnait entre ses dents. Puis elle chanta juste assez fort pour que je saisisse les paroles.

Une couronne de roses, une poignée d'épines.

Un éclat de rire, un froncement de sourcil,

Et tous ils mordront la poussière.

Elle pouffa et répéta la dernière phrase avec satisfaction :

Et tous ils mordront la poussière.

Elle perdit l'équilibre, tomba rudement sur le sol, sans cesser de glousser. Renversant la tête en arrière, elle éclata d'un long rire sonore.

Quand elle se tut enfin, elle rampa vers moi, si près que nos visages se touchaient presque.

— Je peux leur faire mordre la poussière à tous, hein, Tom ? Même à Grimalkin, la plus puissante d'entre eux ! Tu ne me crois pas ?

Elle me fixait avec intensité. J'acquiesçai d'un signe de tête pour ne pas la contrarier. Mes poignets me brûlaient, la bile me montait dans la gorge et j'avais envie de vomir.

Alice contourna l'arbre, approcha sa bouche de mes mains et trancha la ficelle avec ses dents. La douleur m'arracha un cri.

Je baissai les bras, soulagé de retrouver ma liberté de mouvement. À cet instant, cela m'était parfaitement égal qu'Alice eût fait usage de magie noire. La vie m'était rendue quand je me croyais sur le point de la perdre.

Alice encercla mon poignet gauche de ses doigts. Je ressentis un vif élancement, aussitôt suivi d'un picotement, du bout de la main jusqu'à l'épaule. Et la douleur s'apaisa. Elle fit de même avec mon poignet droit. Puis, s'accroupissant, elle me saisit à bras-le-corps pour m'aider à me relever.

— Tu te sens capable de marcher ?

Je fis signe que oui.

— Alors, filons ! La terreur ne va pas tenir les fuyards éloignés longtemps. Ce sont des mages, habitués aux manifestations de l'obscur.

Je l'observais. À part la couleur de ses cheveux, elle semblait être de nouveau la fille que je connaissais.

— Tu vas bien ? demandai-je.

Elle se mordit la lèvre, les yeux brillants de larmes :

— Bien ? Je ne serai plus jamais bien, désormais, Tom. Mais je veux rester avec toi. Je le veux plus que n'importe quoi au monde. C'est ce qui nous a sauvés tous les deux.

— Il faut que nous parlions de tout ça, dis-je en soupirant. Où as-tu puisé un tel pouvoir ?

— Pas maintenant, Tom ! Rejoins-moi dans ma chambre la nuit prochaine, et je te raconterai ce qu'il est possible de raconter. C'est vrai, ce que tu as dit hier ? Tu as vraiment réussi à entraver le Malin !

— Oui, c'est vrai. Nous voilà libres, Alice.

Elle me prit la main en souriant.

— Alors, ça nous donne un peu de temps, un petit espace de respiration pour réfléchir au moyen de nous débarrasser de lui une fois pour toutes.

— D'abord, il faut retourner chez Farrell Shey, dis-je. Après ce qui s'est passé dans le poulailler, je doute qu'on soit bien accueillis. Tu te souviens de ce que tu as fait ?

Elle hocha tristement la tête.

— Je me souviens de tout. J'essaierai de t'expliquer...

Au moment de quitter les lieux, je jetai un coup d'œil en arrière. Quatre ou cinq corbeaux picoraient quelque chose dans l'herbe. L'un d'eux s'envola, plana au-dessus de nos têtes avant d'aller se poser sur une branche. Il tenait dans son bec l'un des doigts de la sorcière morte.

Je pressai la main d'Alice ; c'était si bon d'être de nouveau ensemble.

De retour à la maison, il me fallut déployer des trésors de persuasion pour détourner la colère de Shey. Enfin, avec l'aide de mon maître, notre hôte et ses hommes acceptèrent l'idée qu'Alice avait agi sous l'influence d'un sortilège et qu'elle avait maintenant retrouvé ses esprits.

Cette première crise terminée, nous décidâmes de ne rien raconter dans l'immédiat à l'Épouvanteur. Lui-même, s'il se posait visiblement des questions, ne nous interrogea pas, comprenant que ce n'était pas le moment. Nous n'eûmes pas à lui expliquer les déchirures de nos poignets : le temps d'arriver à la maison, elles avaient complètement disparu, sans cicatrices. Guérir était un acte bénin. Mais, dans le bois, Alice avait usé de pouvoirs qui ne pouvaient venir que de l'obscur. Bien que complètement exténué, je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Au matin, un cavalier venu de Dublin apporta un message. L'Épouvanteur vint m'en transmettre la teneur en personne :

— J'ai de bonnes nouvelles, petit ! De très bonnes nouvelles ! L'ennemi a subi une grave défaite, au nord de Priestown ; ses troupes se sont retirées en désordre jusqu'à l'extrême sud du Comté. À présent, elles quittent le pays. On peut rentrer chez nous, au Comté. Je vais rebâtir ma maison, réunir et rédiger de nouveaux ouvrages pour reconstituer ma bibliothèque.

Des larmes brillaient dans ses yeux, des larmes d'espérance et de joie.

J'étais aussi heureux que lui. Néanmoins, je redoutais ma prochaine conversation avec Alice. Que lui était-il arrivé dans l'obscur ? Pourquoi ne se sentirait-elle plus jamais bien ? Était-elle désormais une pernicieuse ? La façon dont elle s'était débarrassée de notre ennemie, la nuit précédente, le laissait penser.

Quand tout le monde fut couché, que la maison fut silencieuse, je rejoignis Alice. Cette fois, je ne frappai même pas à sa porte. Elle m'attendait, et je n'aurais à aucun prix couru le risque de réveiller l'Épouvanteur, qui dormait dans une chambre voisine.

Je la trouvai assise sur le bord du lit, fixant l'obscurité à travers les carreaux. Quand elle m'entendit refermer doucement le battant derrière moi, elle se retourna et me sourit. Je pris la chandelle posée sur la table de toilette et la plaçai sur le rebord de la fenêtre. Puis je tirai une chaise et m'assis face à elle.

— Comment te sens-tu ? demandai-je.

— Ça va. Du moins, je ne me sens pas trop mal tant que j'évite de penser à ce qui m'est arrivé.

— Veux-tu en parler ? Ça te fera du bien ou ce sera pire ?

— Que je veuille en parler ou non n'est pas la question, Tom. Tu as le droit de savoir. Après quoi, tu pourras décider si tu veux toujours être mon ami.

— Je serai toujours ton ami, quoi que tu dises, lui assurai-je. Nous avons vécu trop de choses ensemble pour partir maintenant chacun de notre côté. Et, si nous voulons survivre, nous avons besoin l'un de l'autre. Sans toi, je serais mort, à cette heure, mis en pièces par la sorcière, et je servirais de pâture aux corbeaux.

— Ce que j'ai fait ne peut être défait. Même si je le pouvais, je ne le voudrais pas. Sinon, je t'aurais perdu pour toujours, et me serais perdue moi aussi. *Mais j'ai aimé ça, Tom !* Voilà le plus horrible. Ça m'a plu d'anéantir cette sorcière. Avant, quand il m'arrivait de tuer ou de blesser une créature de l'obscur, j'en étais malade. Pas cette fois. J'ai aimé exercer mon pouvoir sur elle, j'ai aimé la vaincre. J'ai changé. Je suis comme Grimalkin, désormais. Je ressens ce qu'elle ressent.

À voix basse, je demandai :

— C'est parce que tu as passé tout ce temps au fond de l'obscur, tu ne crois pas ? C'est ce qui t'a changée.

— Sans doute, Tom. Et je n'y peux rien. Quand je suis sortie de l'obscur, j'ai pensé que c'était une illusion, que j'étais toujours là-bas. C'est pour ça que j'étais si terrifiée et que je t'ai échappé. Les serviteurs du Malin me jouaient sans cesse ce genre de tour. Une fois, je t'ai vu à la lisière d'un bois. J'étais sûre que c'était toi. Tu m'as souri

et m'as prise par la main. Mais c'était une supercherie. Tu t'es lentement changé en démon. Ton visage s'est déformé, des cornes ont poussé sur ton front. Et j'ai compris que je n'avais pas quitté l'obscur. Aussi, quand Pan m'a parlé, j'ai cru qu'il mentait, que la même chose allait arriver, que tu n'étais qu'un démon à face humaine.

C'était logique. Je l'avais prise pour une folle ; à présent, je comprenais sa réaction.

— Comment as-tu su que c'était bien moi, aujourd'hui ? demandai-je. Même lié à un arbre et sur le point d'être massacré, j'aurais pu n'être qu'un mirage.

— Dans l'obscur, le démon qui s'était fait passer pour toi avait les bras couverts. Mais, là, quand ils ont arraché tes manches de chemise, j'ai vu ma marque sur ton bras. Cette marque n'appartient qu'à nous deux, le Malin lui-même ne saurait pas l'imiter.

Les cicatrices qu'elle avait laissées sur mon poignet ne s'étaient jamais effacées. Elles étaient le signe que je lui appartenais, à elle seule et à aucune autre sorcière.

Une autre question me vint alors.

— Que s'est-il passé dans le poulailler, Alice ? Pourquoi as-tu fait ça ?

Elle frissonna, et je l'entourai de mon bras. Elle mit un long moment à me répondre :

— Je me dirigeais vers le mur d'enceinte, je ne songeais qu'à m'évader. Quand j'ai senti la pulsation de tout ce sang chaud, je n'ai pas pu me retenir. Ma soif de sang était trop violente. Avoir séjourné dans le domaine du Malin m'a transformée, Tom. J'appartiens à l'obscur, désormais. Qu'arrivera-t-il si je suis incapable de traverser une eau courante ? Le vieux Gregory saura aussitôt ce que je suis.

C'était un réel problème. Mon maître aurait la preuve qu'elle était une pernicieuse ; il l'enfermerait dans une fosse pour le restant de ses jours. Quels que soient les services qu'elle nous avait rendus, il ferait ce qu'il jugerait être son devoir d'épouvanteur.

Je me rappelai ce que maman m'avait dit autrefois au sujet d'Alice.

Elle est née avec un cœur de sorcière, et elle n'a guère le choix, elle suivra cette voie.

Elle avait ajouté qu'il existe différentes sortes de sorcières, qu'Alice pouvait devenir une bienveillante plutôt qu'une pernicieuse. Il y avait aussi une troisième voie : qu'elle ne soit ni bonne ni mauvaise, mais quelque chose entre les deux.

Elle pourrait t'empoisonner l'existence, être pour toi une plaie, un fardeau. À moins qu'elle ne se révèle, au contraire, la meilleure et la plus solide des amies.

Je ne doutais pas un instant que cette dernière possibilité fût la bonne. Mais n'était-il pas possible qu'Alice fût une pernicieuse tout en

restant mon amie ? N'était-ce pas le cas pour Grimalkin ?

J'avais encore une question :

— Alice, d'où t'est venu un tel pouvoir ? Est-ce simplement d'avoir séjourné si longtemps dans l'obscur ?

Elle hésita. Je crus qu'elle essayait de me cacher quelque chose, mais elle répondit d'une voix lente :

— J'ai certainement tiré du pouvoir de l'obscur.

Elle marqua une pause. Puis elle reprit en me regardant dans les yeux.

— J'ai toujours eu beaucoup plus de pouvoir que je ne te le montrais. Quelqu'un m'avait conseillé de le garder profondément enfoui au fond de moi et de tenter de l'oublier. Sais-tu pourquoi, Tom ?

Je fis non de la tête.

— Parce que, chaque fois que tu utilises le pouvoir de l'obscur, il te transforme. Petit à petit, tu te rapproches de l'obscur, jusqu'à lui appartenir totalement. Alors, tu es perdu, tu ne seras jamais plus ce que tu étais.

Oui. C'était pour cette raison que l'Épouvanteur se faisait tant de souci pour nous deux. Je me rappelai aussi ce que maman m'avait dit quand je me plaignais de la solitude qu'entraînait une vie d'épouvanteur.

Comment peux-tu te sentir seul ? Tu as ta propre compagnie, non ? Si tu n'es plus satisfait de ta propre compagnie, alors tu seras vraiment seul.

Je comprenais maintenant ce que cela signifiait, que l'intégrité, l'étincelle de bonté en nous, voilà ce qui nous fait être nous-mêmes. Si cela s'éteint, on est perdu, définitivement seul, et notre unique compagnie, c'est l'obscur.

Cette fois encore, j'ai écrit ce récit de mémoire, ne me référant à mes notes qu'en cas de besoin.

Demain, nous entamons notre voyage de retour vers le Comté. La traversée de l'Irlande constituera la première étape. Nous rencontrerons sur notre route bien des rivières. Alice sera-t-elle capable de les traverser ? L'avenir nous le dira.

L'Épouvanteur ne sait rien de tout ça. Il est plus en forme et de meilleure humeur qu'il ne l'a été ces deux dernières années. Il nous reste encore presque tout l'argent que nous avons gagné à Dublin en débarrassant la ville des jaboteurs. Mon maître compte en utiliser une partie pour rebâtir sa maison, à commencer par la toiture, la cuisine et la bibliothèque.

Nous n'avons aucune nouvelle de Grimalkin. Espérons qu'elle a échappé à ses poursuivants – ou qu'elle les a tués – et que la tête du Malin est toujours en sa possession !

En plus de mon bâton et de ma chaîne d'argent, je possède

désormais une troisième arme, l'épée que m'a donnée Cuchulain, la Lame du Destin. Son fil acéré me défendra contre les créatures de l'obscur. J'ai entravé le Malin ; elles chercheront à me le faire payer.

Bientôt, je ne serai plus un apprenti mais un épouvanteur, et je suis déterminé à accomplir cette tâche aussi bien que mon maître. Je n'oublie pas que je suis aussi le fils de ma mère, et que j'ai hérité de ses dons. L'obscur peut bien me traquer, le jour viendra où les prédictions de ma mère s'accompliront. Et, ainsi qu'elle et Grimalkin l'ont prophétisé, c'est moi qui serai le chasseur, et l'obscur me fuira. Mon temps viendra, et il n'est plus très loin.

La guerre aura provoqué de grands bouleversements dans le Comté, mais il y aura toujours des créatures de l'obscur à combattre. J'espère seulement que ma famille a survécu.

En dépit de ces derniers événements, je suis encore l'apprenti de l'Épouvanteur, et nous sommes en route pour Chipenden. Nous retournons enfin à la maison.